



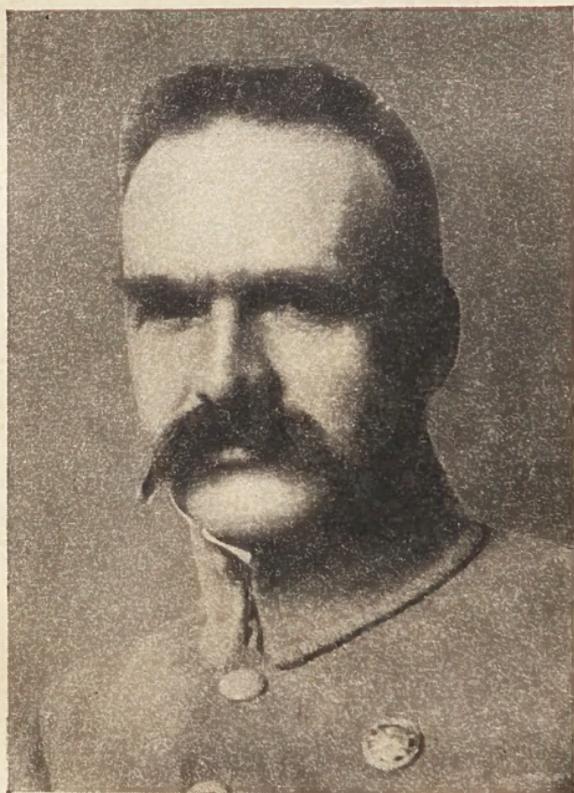
ARCHIWUM
LEGIONÓW
i N. K. N.

Nr 27

leg. 108

PAUL BARTEL

Le Maréchal
PILSUDSKI



PLON

4^e mille



LE MARÉCHAL PILSUDSKI



Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1935.

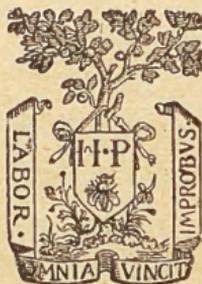
27

log. 108

PAUL BARTEL

LE MARÉCHAL
PILSUDSKI

PRÉFACE DE
A. DE MONZIE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

Copyright 1935 by Librairie Plon.
Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

PRÉFACE

Vous avez raison de penser, Monsieur, que le maréchal Pilsudski n'a pas reçu sa juste part de littérature et de respect. Notre époque est sans doute très riche d'inédits humains ; après une guerre qui ambitionnait l'anonymat, la paix a offert une revanche illimitée au déchaînement des individualités. Il y a encombrement d'imageries dans le cerveau des foules. D'imageries et de caricatures. Car nous avons été longtemps, du moins en France, informés et éduqués par des caricatures. Toutes gens et toutes choses de l'étranger nous furent représentées sous l'aspect que donnent aux êtres et aux choses les glaces déformantes des baraques foraines.

Au temps de Fachoda, Paris s'esbaudissait aux plaisanteries vengeresses d'Henri Rochefort sur la reine d'Angleterre, impératrice des Indes, « cette vieille calèche qui s'obstine à s'appeler Victoria. » L'Entente cordiale n'a pas été compromise par le souvenir de ces indécences ou incongruités dont

la tradition s'est fâcheusement continuée, sinon aggravée dans les outrances de l'après-guerre. Mais il convient d'anticiper sur les hommages qu'en définitive nous ne refusons pas aux diverses sortes de grandeurs quand elles ont été consacrées à durée d'histoire.

La sorte de grandeur obstinée que représente le maréchal Pilsudski mérite une telle anticipation. J'ai tenté, pour ma part, et à deux reprises, c'est-à-dire au cours de deux ouvrages, de fixer mes impressions sur ce meneur de peuple et d'armée avec lequel je n'ai eu qu'une entrevue trop brève en août 1923. Je me cite afin de me situer à vos côtés.

1923 ! Allant du Luxembourg au Kremlin, je m'arrêtais à Varsovie :

« ...Je ne quitterai pas Varsovie sans avoir salué et interrogé, s'il se peut, le maréchal Pilsudski, que Stephen Pichon avait si malencontreusement traité en suspect un soir du ministère Clemenceau. Le maréchal est aux champs. Je me renseigne sur sa résidence et j'obtiens un prompt rendez-vous. Nous voici dans la banlieue de Varsovie, cahotés par l'auto sur des routes de sable. Le généralissime vainqueur occupe une petite villa au milieu d'une forêt de pins assez pareille à celles de nos landes vers Mimizan. Les roues enfoncent dans le sable. Mon cicerone se renseigne à grand'peine. C'est ici

que s'est réfugié le Cincinnatus polonais, tel Kosciuszko à l'Ermitage de Saint-Verena. Des enfants très jeunes jouent devant un perron en stuc. L'aspect du home est singulier : c'est une maison de bois avec des feintes de monument grec ; elle fut bâtie par les soldats qui aimaient leur chef, elle reste la seule récompense du vainqueur. Deux hommes assis sur un banc semblent amis ou sollicitateurs en instance ; j'apprends que ce sont des gardiens postés par la vigilance du parti à l'affût des haines adverses.

» Pilsudski n'est point tel qu'il paraît en son iconographie. Il n'a point ces allures de brigand parvenu, de reître réfléchi, que lui donnent ses images familières. L'expression de son regard est bienveillante et tendre. L'amertume est en dedans. Nul mot ne l'exprimera à l'égard de ceux qui lui furent infidèles. J'essaie, à tout le moins, d'obtenir une critique, une réserve, au sujet d'un éventuel rapprochement franco-russe. Tout au contraire, dans sa conversation sans réticences exprime la conviction que ce rapprochement est inévitable et que la Pologne ne saurait s'y opposer.

» Les enfants qui jouent devant le perron sont le fils et la fillette tard venus de ce condottiere vieilli, sa double consolation humaine, cependant qu'il subissait, au sortir de la gloire, les plus rudes coups de l'ingratitude et de la calomnie. Cette présence

enfantine ajoute à la mélancolie d'une telle retraite dans cette contrefaçon de désert, où le héros de la résurrection polonaise prend figure d'un Job des temps nouveaux. « Il y avait un homme dans la terre de » Hus ; il s'appelait Job. C'était un homme » juste (1). »

Mars 1927 : une délégation de parlementaires polonais traverse la France, s'arrête à Cahors où j'ai l'honneur de l'accueillir comme maire de la ville. On était au lendemain de la reprise du pouvoir par le maréchal Pilsudski : la délégation polonaise était fort divisée. Si je ne me trompe, quelques-uns de mes hôtes ont, par la suite, porté à son paroxysme leur opposition constitutionnelle. Peut-être n'était-il pas opportun de faire ce soir de mars 1927 la louange de Pilsudski. Tant pis : vous retrouverez le texte de cette allocution dans un ouvrage dont le titre convient à merveille au destin particulier de Pilsudski : *Destins hors série*.

Rappelant mon séjour à Varsovie de 1923, je disais donc :

« Nous nous préparions, en 1923, à combattre parlementairement le cabinet Poincaré quand je fis en Russie un voyage d'enquête personnelle. N'empêche que j'ai inscrit à mon compte de patriote français l'hommage inattendu d'un bolchevik, sur la route

(1) DE MONZIE, *Du Kremlin au Luxembourg*, Delpeuch, éditeur, 1924, p. 131.

de Smolensk à Minsk : « Lénine, Poincaré... « voilà des chefs. » Le bolchevik, qui avait de l'éclectisme, ajoutait même : « Lénine, Poincaré, Mussolini. »

» Moi, j'ai ajouté Pilsudski à la liste des chefs représentatifs. Je ne me dédis pas. Qui donc a pu prétendre que les redresseurs d'empires ont bénéficié d'une unanime adhésion? L'unanimité précaire ne s'est jamais fixée que sur les têtes vides en quelques périodes veules. Le développement des institutions constitutionnelles a entraîné le développement des contestations personnelles, chez vous, chez nous, partout. Mais il y a des êtres photogéniques dont la silhouette est une illustration de programme, ou même un programme articulé. « La Pologne est » pays de courage et d'anarchie », répètent vos éternels détracteurs. « Tout de même, » ai-je répondu, voyez Pilsudski et recon- » naissez qu'en Pologne comme ailleurs, le » courage peut être civil. » Je maintiens ma réplique. Il me plaît qu'elle ait été entendue et accueillie en un coin de France où l'amitié franco-polonaise est conservée avec une dévotion sans phrases (1). »

Je ne suis pas sûr que l'amitié franco-polonaise ait été protégée contre la rouille des mots, mais je suis sûr que le rapprochement franco-soviétique admis en son prin-

(1) A. DE MONZIE, *Destins hors série*. Éditions de France, p. 61.

cipe dès 1923 par le maréchal Pilsudski, et pleinement réalisé par M. Barthou en 1934, ne saurait porter atteinte dans l'esprit ou dans le cœur d'aucun Français à cette fidélité dévotieuse que nous continuons à vouer au pays de Joseph Pilsudski.

Ne serait-ce que pour inscrire cette affirmation en guise de préface à votre livre, je vous remercie, Monsieur, de m'avoir associé à votre entreprise qui a pour objet et qui aura pour effet de révéler à quelques ignorances le vrai visage haut en couleur du maréchal Pilsudski.

A. DE MONZIE.

Je ne puis oublier que, si j'ai mené à bien la tâche que je m'étais assignée, le mérite en revient d'abord à tous les écrivains cités dont les œuvres et les conseils m'ont facilité ce travail. Mais l'expression de ma gratitude s'adresse également à tous ceux qui s'intéressèrent à cette enquête en m'aidant à aplanir maints obstacles. Je dois beaucoup au colonel Slawek, vieux collaborateur et ami du maréchal, actuellement président du Bloc gouvernemental; au général docteur Boleslas Wieniawa-Dlugoszewski, un des célèbres officiers des légions; au ministre Ignace Matuszewski, rédacteur à la Gazeta Polska; au ministre Boguslas Miedzinski, rédacteur au même journal; à M. Thadée Swiecicki, directeur du bureau de Presse à la présidence du Conseil; à M. Waclaw Przesmycki, chef du bureau de Presse au ministère des Affaires étrangères; à M. Ladislas Pobog-Malinowski, chef des Archives du ministère des Affaires étrangères; à M. le commandant docteur Waclaw Lipinski, du Service historique de l'armée polonaise; à M. le capitaine M. B. Lepecki, officier d'ordonnance du maréchal Pilsudski. Je ne dois

pas non plus oublier M. le commandant docteur J. A. Teslar, professeur à l'Ecole supérieure de guerre à Paris, traducteur des œuvres du maréchal Pilsudski dont les conseils précieux m'ont été d'une grande utilité et qui m'a permis de puiser dans un livre qu'il prépare intitulé Joseph Pilsudski : Du révolutionnaire au chef d'État. Pages choisies des œuvres du maréchal Pilsudski, traduites par le lieutenant-colonel breveté Charles Jézé de l'armée française et le commandant J. A. Teslar. Collection polonaise. Edition Malfère, Paris, la publication de ce volume étant annoncée pour juin 1935... J'exprime à tous ma très vive gratitude.

Paul BARTEL.

LE MARÉCHAL PILSUDSKI

GRAND ANIMATEUR
ET SAUVEUR DE LA POLOGNE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LE PAYS ET SA FORMATION

Les nations ont, comme les humains, leurs cycles de prospérité et d'infortunes, mais de tous les pays en Europe il n'en est point qui ait subi, au cours de leur histoire, autant de malheurs que la Pologne ; on croirait presque que le destin s'est particulièrement acharné contre ses habitants. Au dix-huitième siècle, la Pologne étant faible, Frédéric le Grand proposa aux cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg de démembrer ce malheureux pays. Il répugnait à Marie-Thérèse d'accepter une telle proposition ; cependant, ne pouvant faire la guerre, elle se laissa fléchir. Ainsi fut signé, le 25 juillet 1772, le premier traité de par-

tage. A partir de ce moment, et jusqu'à la Grande Guerre, les trois puissances qui s'étaient liguées pour partager ses dépouilles lui firent subir ce que l'oppression avait de plus tyrannique et le despotisme de plus farouche.

En Poznanie, les Allemands colonisaient et germanisaient à outrance. Ils assujettissaient la population à une assimilation continue visant la langue et la vie nationale. Ils croyaient gagner les masses en multipliant les réformes agraires ; ils s'efforçaient par tous les moyens de courber et d'écraser l'âme généreuse de la jeunesse polonaise.

En Galicie, les Autrichiens, plus tolérants des traditions polonaises, entretenaient la misère des paysans, hommes naïfs et primitifs qu'une loi d'airain condamnait à travailler, leur vie durant, au profit de seigneurs invisibles et lointains qui les saignaient à blanc. Ils attisaient la méfiance que ressentaient les manants envers les propriétaires terriens et accaparaient toutes les richesses du pays.

C'était, toutefois, dans l'ancien royaume de Pologne, la partie du pays annexée par les Russes, que la persécution était la plus féroce, et fonctionnaires, bureaucrates, avocats et tribunaux russes exploitaient sans merci la population, l'accablant continuellement de charges nouvelles. Ce n'était que tracasseries perpétuelles et redevances perçues, les unes en nature, les autres en argent. Nulle part, dans l'horrible nuit d'un esclavage sans pareil, ne brillait la moindre lueur

d'espoir. Les Russes croyaient ainsi étouffer le patriotisme d'une race qui s'obstinait, malgré tout, à maintenir inviolable la conscience nationale.

Attaqués dans leur foi, que les Russes considéraient, à juste titre, comme le symbole et la force inspiratrice de leur esprit national, et assujettis constamment à une assimilation systématique visant chaque domaine de leur vie culturelle et raciale, les Polonais essayèrent à plusieurs reprises de reconquérir la liberté perdue, et quelques milliers d'insurgés, armés de fusils défectueux, firent héroïquement le sacrifice de leur vie, afin que la Pologne revive.

Talonnés sans répit par un adversaire qui leur était infiniment supérieur en nombre et en équipement, ceux des insurgés qui ne trouvaient pas la mort sur le champ de bataille rôdaient longtemps à travers les forêts et les routes, harassés, traqués, mais montrant, même dans les affres de la défaite, jusqu'où pouvaient aller la bravoure et la fortitude.

Celui-ci tombait, épuisé, le long de la voie douloureuse et mourait lentement de froid ou de faim ; celui-là arrivait, au prix d'énormes efforts, à trouver un asile chez des patriotes. La plupart tombaient entre les mains des Cosaques. C'était, alors, un véritable calvaire où, après le martyre de l'interrogatoire et les coups de knout, figurait la mort infamante sur le gibet ou l'exil en Sibérie. C'était là qu'agonisaient ceux qui donnaient le sang de leur âme, tout en perdant graduellement l'espoir.

Après 1831, ce fut 1863, date qui marque un tournant dans l'histoire de la Pologne... point culminant de la poussée d'idéalisme que le mouvement romantique avait suscitée, conclusion d'une période héroïque qu'avaient illustrée les Kosciuszko et les Dombrowski, ainsi que de nombreux soulèvements contre le régime tsariste.

En 1863, un vent d'émeute déferla sur la Pologne, et toutes les classes, sans exception, participèrent au mouvement insurrectionnel, soit en prenant les armes, soit en aidant de leur argent ou de leur appui moral. C'était une guerre civile, âpre, diffuse, pleine d'épisodes héroïques mais non coordonnés où, fors le courage et le dévouement des braves gens qui ne cessaient de se ruer à l'assaut, tous les avantages étaient du côté de l'opresseur. Repoussés et traqués de partout, épuisés de fatigues et de privations, les Polonais furent cernés, puis, accablés par le nombre et décimés, après avoir offert une résistance opiniâtre. Les pertes que subit alors la Pologne ne furent, certes, pas comparables à celles qui lui furent infligées pendant la guerre mondiale, mais ceux qui périrent appartenaient à l'élite.

Alors commença une ère de persécutions sans égale, une assimilation systématique qui eut enfin raison de la fortitude des patriotes. Les autorités fermaient les églises ou les transformaient en églises orthodoxes après avoir auparavant déporté les religieux et les prêtres. Elles confisquaient les propriétés et les répartissaient entre les officiers, fonc-

tionnaires et paysans russes. Quant à la langue polonaise, elle était bannie, non seulement des écoles qui, à partir de ce jour, furent russifiées, mais aussi des tribunaux. Ainsi les paysans ne pouvaient plus se défendre devant la justice tandis que leurs enfants étaient privés de toute instruction.

Consciente de la vitalité d'une race dont elle n'ignorait pas les sources profondes, la Russie cherchait par tous les moyens à briser son moral, cependant que les Polonais se sentaient de plus en plus abandonnés à la discrétion d'irresponsables, de policiers militarisés et de fonctionnaires qui abusaient de ce fait qu'on leur demandait rarement des comptes.

Ce ne fut pas, toutefois, dans le royaume du Congrès que les Russes concentrèrent spécialement leurs efforts, mais ce fut en Podlachie et surtout en Lithuanie, région où Mouravieff, le « Pendeur », régnait en maître. Et, dans cette province qu'ils considéraient à tort comme une partie intégrante de l'Empire, la persécution qui sévissait était impitoyable.

Homme implacable et dur, Mouravieff ne fut pas seulement un bourreau sauvage qui fit pendre des centaines de patriotes après le soulèvement de 1863 ; il fut aussi l'auteur d'un plan médité et nourri, grâce auquel il comptait étouffer un vaincu qui ne voulait pas plier. La machine fut montée ; elle se mit en mouvement, et, d'heure en heure, sa pression s'accrut jusqu'à l'écrasement. A la concentration de l'effort, on sentait partout

la décision de réduire une sujette inflexiblement rebelle.

En Lithuanie, la langue polonaise n'était pas seulement bannie des écoles et des tribunaux ; il était interdit de se servir de livres de messe en cette langue, cependant qu'à chaque pas, on apercevait dans la rue des écriteaux portant l'inscription :

Défense de parler polonais.

Tous les Polonais dont on avait confisqué les terres étaient privés à tout jamais du droit d'en réacquérir, et tous ceux qu'on n'avait pas pu déposséder étaient forcés, sous un prétexte quelconque, de vendre leurs propriétés à vil prix. La fiscalité était multiforme et dévorante ; tout était motif à contribution ; à chaque manquement envers les règlements, les autorités imposaient des amendes qui étaient disproportionnées avec le méfait.

Saignés à blanc, les patriotes étaient soumis à une inquisition constante. La police se mêlait à leurs manifestations et intervenait selon ses caprices. Les magistrats et fonctionnaires se permettaient des exactions sans nom. Ils multipliaient les incarcérations prolongées... sans enquêtes, sans délits, sans interrogatoires... ils volaient ouvertement en perquisitionnant pour le moindre prétexte. On dit même que dans certaines régions ils infligeaient des peines corporelles, sans différence d'âge ni de sexe, flagellations de femmes enceintes et privation de soins aux mères en couches, incendies de

maisons, de fermes, de granges et de récoltes, exécutions sans jugement, bastonnades publiques ou en privé. Les amendes, coups et confiscations s'abattaient sur tous ceux qui étaient suspects d'entretenir des relations avec des patriotes. Quant à la délation, elle sévissait à l'état endémique. Le moindre petit soupçon de sympathie pour le mouvement national entraînait la prison, de même que la simple lecture d'une feuille ou d'une brochure polonaise.

Persécutés avec violence, les Polonais finirent par perdre courage, cependant que ceux à qui incombait la tâche d'entretenir leur ardeur peu à peu se lassèrent de prêcher la croisade sacrée. Les patriotes se désintéressaient d'une lutte qu'ils sentaient condamnée à l'avance ; ils s'affolaient par avance devant la perspective de nouvelles défaites et prévoyaient des représailles même plus sanglantes que celles du passé. Bref, c'était l'effondrement de tout ce que la Pologne avait tenté depuis des siècles : le fruit de tant de sacrifices et d'héroïsme était irrévocablement perdu. On voulait oublier et ne plus penser au passé ; on ne demandait qu'à vivre en paix. La Pologne, en somme, se résignait, et le patriotisme devenait pour la majorité le synonyme de calcul et d'opportunisme. Les Polonais continuaient, il est vrai, à s'émouvoir, comme jadis, en chantant l'hymne national ; mais, comme le remarquait Stanislas Wyspianski, *ils ne voulaient plus vouloir*. Ils avaient perdu la volonté du geste de révolte. Ils ne cher-

chaient plus à secouer le joug. Leur seul désir était de conquérir un jour l'autonomie dans le domaine de l'instruction et dans celui de la vie spirituelle. Bien des âmes avaient plié devant le terrorisme incarné par Mouravieff.

A partir de ce moment, un mouvement se dessina dans l'opinion, mouvement qui donna plus tard naissance au *parti de ralliement aux Russes*.

Les premiers ralliés étaient des publicistes qui s'efforçaient de prouver que la conception d'une Pologne indépendante n'était plus réalisable. Ils affirmaient qu'il fallait ne plus irriter la Russie, mais plutôt coopérer avec elle. Par leurs savantes ironies et leurs comparaisons méprisantes, ils arrivèrent à troubler les esprits et à jeter le doute et l'inquiétude dans les plus fermes ; à faire prendre pour illusoire les aspirations que, depuis des siècles, on s'était honoré de respecter et de servir, cependant qu'un groupe d'historiens se constituait à Cracovie avec les mêmes tendances.

L'école d'historiens de Cracovie ne manquait, certes, pas d'écrivains du talent, tels que Szujski Kalinka et Bobrzynski, mais leur influence était aussi néfaste. Ils se mirent à chercher dans le passé les traits de caractère qui, selon eux, avaient conduit la Pologne à la catastrophe, mais négligèrent tous ceux qui avaient contribué à sa grandeur. Démoralisés par les désastres qui s'étaient accumulés sur le pays, ils ne croyaient plus à la possibilité de son relève-

ment ; ils justifiaient leur défaitisme en affirmant, non seulement que la faiblesse de certains traits du caractère national avait conduit la Pologne à sa mort, mais qu'il lui serait impossible de recouvrer son indépendance à cause de ces mêmes défauts.

D'autre part, né du défaitisme, un troisième mouvement se dessina vers cette même époque à Varsovie lequel se réclamait du positivisme européen et assumait un caractère plutôt politique.

Le professeur Alexandre Swietochowski en était le fondateur. Il propageait l'idée qu'il fallait renoncer à la lutte armée pour l'indépendance et, au contraire, concentrer tous les efforts à l'acquisition de la richesse. Les progrès de la science et de l'industrie réalisés au cours du siècle servaient ces égarements. Il voulait créer en Pologne une industrie puissante susceptible de conquérir les marchés orientaux. Il prétendait que, une fois riche et instruite, la Pologne pourrait résister à la menace d'assimilation.

Le *positivisme polonais* eut peut-être le mérite de créer une classe ouvrière, mais ce fut un des éléments qui contribuèrent le plus à étouffer l'idée d'indépendance en Pologne, idée qui subsistait en dépit des malheurs du pays. Et, délaissant de plus en plus la vieille idéologie, la grande majorité de la classe bourgeoise ne se préoccupa plus que d'une chose : s'assurer le côté matériel de l'existence. L'idéalisme était devenu démodé et vieux jeu. Tous et chacun s'employaient en conscience à démolir les vieilles

idoles et à dénigrer le passé. Les industriels et ingénieurs polonais quittaient le pays ; ils affluaient en Russie, où inconsciemment le sentiment national s'atténuait peu à peu dans leurs cœurs.

Le monde croyait la Pologne morte. Cependant, malgré la fausse idéologie de nombreux Polonais partisans d'une entente avec les Russes, beaucoup de ses fils ne se résignaient pas. Idéalistes et dévoués à leur idéal jusqu'à la mort, ils conservaient malgré tout le sentiment profond de la Pologne et de sa continuité historique. Ils attendaient le chef et le héros qui, par son affirmation vivante de l'unité de la nation, réveillerait dans chaque âme le rebelle en puissance qui toujours y sommeille.

La renaissance de l'esprit national polonais et l'orientation du pays dans une voie menant à l'indépendance laisseraient, certes, supposer la survivance de forces morales inaccessibles au désespoir ; mais, malgré l'ardent patriotisme de cette génération généreuse qui, dans un suprême sursaut insurrectionnel, s'efforça en 1890 d'émanciper le pays, il faut bien constater que la résurrection polonaise fut l'œuvre d'un seul homme, Josef Pilsudski.

CHAPITRE II

L'HOMME ET SA FORMATION

Pour qui l'aperçoit du parc de Laziencki et au bout d'une longue perspective de verdure majestueuses et d'arbres centenaires, le palais de Belvédère, construit en 1822 par Kubicki, emprunte à son décor une élégance vraiment seigneuriale. De près, c'est une honnête maison, style Empire, avec un portique que soutiennent quatre colonnes ioniques et de larges ailes qui encerclent une cour. C'est dans cette résidence, qui évoque le château de campagne polonais, qu'habite Pilsudski, dictateur et grand animateur du pays.

Dans la cour, c'est un chassé-croisé d'officiers, d'ordonnances et de gens de maisons, cependant que les sentinelles font les cent pas devant la grille et arrêtent les importuns. On a immédiatement l'impression d'une citadelle où n'entre pas qui veut.

La pièce où le dictateur vous reçoit est meublée avec goût, mais sans prétention... beaucoup de livres, de cartes et de dossiers, ainsi que de nombreux souvenirs et des reliques évoquant sa vie mouvementée de patriote et de conspirateur toujours sur la

brèche. Il se dégage de cette chambre modeste et simple une atmosphère intense de lutte et de travail.

Taille au-dessus de la moyenne, carrure athlétique mais voûtée par un demi-siècle d'épreuves et de tourments, front puissant, creusé d'innombrables rides horizontales, comme la pierre dure par le poinçon du graveur, bouche volontaire et menton fortement accusé comme celui de Mussolini, lèvres serrées comme celles des grands taciturnes. Sous les sourcils fauves, broussailleux, des yeux gris d'acier au regard mobile et perçant, pénétrant jusqu'au fond des âmes. Pilsudski, par chacun de ses actes et par chacun de ses gestes, évoque le chef et animateur qui s'impose aux hommes et impose aux événements.

Toujours il a vécu une existence pleine d'aventures et de périls. Il a conspiré depuis sa plus tendre enfance et a connu les prisons du tsar et la Sibérie. Pour se libérer de ses chaînes, il fut forcé de simuler la folie. Puis, persécuté, hors la loi, il parcourut l'Europe, prêchant la croisade contre l'oppresseur. Il noua des intrigues et se fit socialiste pour gagner l'appui du prolétariat ; il imprima des journaux clandestins et créa une invisible armée.

Indomptable, et comme figé dans la certitude, Pilsudski ne change jamais. Il ne peut changer. Son âme est tout d'une pièce. Dur, autoritaire, opiniâtre, il ne ménage personne, se tient à la vérité et la dit à tout risque. Il a le jugement net, des vues

bien arrêtées, mais n'arrive à une décision qu'au prix d'un long et pénible enfantement. D'un courage à toute épreuve, d'une confiance illimitée dans son étoile, d'une simplicité légendaire, d'un orgueil sans bornes, il ne demande jamais conseil, mais prépare tout avec méthode et minutie, après avoir longtemps pesé le pour et le contre. Il a une idée ; c'est toujours la même : la restauration de la Pologne historique et traditionnelle et sa consolidation. Et, cette idée, il la poursuit inlassablement, sans faiblir et sans jamais douter du succès final. Il méprise les hommes et les adulations, a la parole facile et émouvante, et se révèle manœuvrier consommé, en ce que personne ne sait ce qu'il désire, ni ce qu'il trame. Il calcule les événements au point souvent de les devancer, mais n'entreprend rien qui n'ait trait à une perspective lointaine. Il a une haute probité et déteste tout marchandage, mais sait admirablement tirer parti des convoitises internationales. Ceci explique les revirements qui l'ont fréquemment exposé à être accusé de duplicité, quoiqu'ils ne prouvent que deux choses : son grand amour pour la Pologne et son désir de la libérer par n'importe quels moyens. Réservé, inscrutable, il garde toujours, comme une frontière de ses pensées, un silence que l'on sent éloquent de faits et une impénétrabilité que personne n'arrive à dissiper. On le croit tantôt aveugle, tantôt enivré d'orgueil, du fait qu'il donne souvent l'impression d'aller droit devant lui, à l'aveuglette, foulant obstacles et raisons

et sans souci apparent des intérêts du pays. Cependant, même ses actes les plus incompréhensibles trouvent leur justification dans la succession des années. Ses collaborateurs exécutent parfois ses ordres avec une réelle hésitation (*note A*) mais le moment arrive, inévitablement, où ils sont forcés d'admettre qu'il a vu juste, que lui seul a raison.

Citons comme preuve de sa perspicacité le fait qu'en mars 1914, il prédit dans un discours, non seulement la guerre mondiale, mais quelle en serait l'issue :

« La guerre vient ; il déclare à cette occasion (*note B*), mais l'indépendance ne sera

(*Note A*) Ses collaborateurs n'oseraient jamais l'opposer ouvertement.

(*Note B*) Conférence donnée à Paris à la Salle de Géographie aux anciens élèves de l'École polonaise. Ces citations et celles données dans cette note sont extraites du compte rendu de la Conférence ainsi que des paroles prononcées par Pilsudski après son discours dans des conversations plus intimes. Elles m'ont été rapportées par des témoins auriculaires... le général Wieniawa-Dlugoszowski...

« La nation polonaise voit toute l'étendue de son impuissance devant la perspective d'une guerre qui se déroulerait sur son sol et mettrait aux prises l'Autriche et la Russie. La tragédie de ses destinées qui la condamne à grossir d'un chiffre important le contingent militaire des *trois copartageants pourra ainsi dresser ses fils les uns contre les autres dans les rangs ennemis.* »

Citons aussi comme exemple de sa perspicacité les paroles qu'il prononça à son retour de Magdebourg au sujet de la crise qu'il voyait venir : « N'oubliez pas que c'est par la patience qu'on arrive aux meilleurs résultats. La patience est beaucoup plus efficace qu'une révolution. Ses effets sont autrement durables. *Il y aura bientôt de grands changements du point de vue social et économique, et, si nous nous préparons selon le modèle 1950 nous devancerons la mode. Soyons forts intérieurement. Il faudra être forts à la fin de la crise.* » Cette conversation m'a été rapportée par le général Wieniawa-Dlugoszowski.

atteinte que quand les Russes auront été défaits par les Austro-Allemands. *Puis ces derniers par les Français.*

« A la fin de la guerre, vainqueurs et vaincus seront affaiblis. Ce sera notre opportunité. Soyons donc prêts pour la fin. Cela sera notre salut. »

Pilsudski suit un régime sévère. Il ne boit que de l'eau ou du thé, fume avec beaucoup de modération et ne prend qu'un seul vrai repas, au milieu de la journée (*note A*). Il déteste la vie mondaine, a les goûts les plus simples et, terré et laconique, se concentre dans son travail, évitant toute distraction.

Chaque fois que se présente une difficulté, une situation complexe, un problème à résoudre, Pilsudski sort un jeu de cartes et fait une réussite.

« Il y a toujours chez l'homme, dit-il, une opposition entre le conscient et l'inconscient. Nous avons trouvé la prière pour soumettre le conscient. C'est peut-être pourquoi la prière a si bien réussi. Les Orientaux uti-

(*Note A*) Depuis quelques années, le maréchal ne se fatigue pas outre mesure ; il se ménage pour les grandes occasions. Voici une de ses journées. Petit déjeuner au lit, puis lecture des journaux. Lever à dix heures et travail jusqu'à midi. Promenade à pied jusqu'à une heure et demie. Déjeuner jusqu'à deux heures et demie (un potage, un plat et un dessert). Après le repas, travail et lectures jusqu'à l'heure du thé (5 heures). Réceptions des ministres, etc..., de 5 heures et demie à 7 heures et demie. Souper à 8 heures (légumes, œufs et thé), puis jusqu'à 11 heures, conversations avec amis, jeux d'échecs et radio. Il entend souvent un concert de radio pendant le souper, car il adore la musique. Onze heures à 2 heures du matin : lectures, travail. Coucher à 2 heures.

lisent les cristaux afin que l'inconscient travaille. Au lieu de cristaux, je me sers de cartes, et, pendant que je fais des réussites, mes décisions mûrissent. Je jette mon jeu de côté, dès que j'ai trouvé une décision. » (*Note A*).

Fors l'ardent amour qu'il prodigue à la Pologne et à l'armée qu'il a créée, il est presque sans passions. Très bon père, il gâte ses deux filles, Jadwiga et Wanda, et prétend qu'il y a beaucoup trop de vieux en Pologne. « Il faut que les vieux meurent, dit-il, il ne faut plus qu'il y ait des personnes tarées par le souvenir de l'esclavage. Les vieux m'entravent dans mon action. »

Il aime la femme ; mais, s'il eut des passions violentes, elles l'agitèrent peu ; il est toujours resté maître de ses désirs.

Comme tous les hommes qui ont touché au faite de la gloire, à force d'avoir lutté, peiné et en jouant cent fois leur vie, il a l'orgueil de son dur passé, mais ne se laisse jamais griser par le prodigieux retournement de sa carrière ; il a un profond mépris pour ceux qui savent s'accommoder de l'existence, et personne n'est plus cassant envers les faibles et les incompetents, ce qui explique pourquoi, à plusieurs reprises, son contact avec les parlementaires polonais a été des plus rudes. Cependant, personne n'est plus généreux envers ceux qui le méritent. Il y a en lui du Danton, du Cle-

(*Note A*) Cette conversation m'a été rapportée par le général Wieniawa.

menceau, du Mangin, mais aussi du Garibaldi, du Kosciuszko, et, comme il dérouté toujours les prévisions, ce n'est que rarement qu'on ose l'affronter. Il n'est pas de Polonais qui ne subisse son ascendant.

Pour la majorité de ses compatriotes, le maréchal est resté le *primum movens*, l'homme d'État sagace qui prévoit la direction que l'évolution va prendre, celui aussi qui sait le mieux en tirer parti. Incarnation de la Pologne, à laquelle il a voué toute son existence, il a acquis aux yeux des Polonais un incontestable prestige par le génie et la maîtrise avec lesquels il domine les événements, mais surtout parce qu'il a réussi là où Kosciuszko et tant d'autres ont échoué. Tel est, dans ses grands traits, l'homme en qui les générations polonaises voient l'incarnation de Conrad, héros de Mickiewicz, de cet homme qui, ayant obtenu de Dieu « le gouvernement des âmes, a, après maintes souffrances, rendu à sa patrie la vie et le bonheur ».

CHAPITRE III

ENFANCE ET JEUNESSE

De toutes les villes de Pologne, il n'en est point de plus typiquement polonaise que Vilno, la cité sainte, cette ville du monde d'autrefois, née et élevée dans la guerre, comme Raguse ou Mostar. Il ne reste de ses vieux remparts qu'une poterne et un fragment de campanile, mais les ruines éparses content l'histoire de la race polonaise avec tant d'acuité qu'on s'émerveille du courage qui lui a permis de surmonter tant d'assauts.

L'histoire de Vilno illustre les vicissitudes que traversèrent ses habitants, et le fait qu'elle a jusqu'à ce jour victorieusement résisté et qu'elle résiste encore inconquise et fière à l'assimilation ennemie montre éloquemment la hardiesse des Polonais, car ce qu'ils sont aujourd'hui est déjà indiqué dans leur douloureux passé. Les hommes qui travaillent actuellement avec tant d'ardeur à unifier leur patrie sont ceux-là même qui souffrirent l'agonie du démembrement. Une telle cité, encore plus que Varsovie ou Cracovie, symbolise l'âme immortelle de la Pologne.

Posée sur de pittoresques coteaux, coupée par la rivière Vilja, dont les méandres évoquent un fabuleux ruban de moire, Vilno offre, avec ses églises aux dômes cupulaires et ses rues sinueuses, des gammes de couleur sans cesse renouvelées, ainsi qu'une variété de tableaux dont la richesse des contrastes ne peut que séduire.

Devant nous, les toits de vieux logis brillent comme du cuivre ; ici, des coins rustiques voient et s'harmonisent avec de vénérables murailles que les siècles ont cendrées ; là, de vieilles demeures délabrées se trouvent mitoyennes de grands immeubles dont le décor de stuck, remplaçant les briques rouges et les bandeaux de bois traditionnels, confirme le modernisme ; ailleurs, parmi le bronze et le carmin, les bulbeuses coupoles des sanctuaires orthodoxes jettent une note d'or évoquant une orfèvrerie sur une tapisserie déteinte ; le fond du décor est occupé par des forêts que le soleil couchant éclabousse de safran, cependant qu'il allume des incendies aux lointaines fenêtres des maisonnettes nichées à flanc de coteau. Partout se trouvent des églises de tous styles, gothiques, néo-classiques, baroques et byzantines, sur lesquelles la patine des ans chante sa mélodie. Ici, la fameuse église de Saint-Pierre et Saint-Paul, une des plus remarquables églises de style baroque qui soient au monde, avec ses deux mille reliefs de stuck ; là, la cathédrale de Saint-Stanislas, édifice d'un néo-classique imposant avec son portique dorique, ses sépultures

ornées de fresques d'anges et de saints et ses merveilleux crucifix de bois et d'ivoire, dont certains atteignent la plus haute expression de la douleur spirituelle. Plus loin, l'église gothique de Sainte-Anne que Napoléon trouva tant à son goût qu'à plusieurs reprises il exprima le regret de ne pouvoir l'emporter dans sa poche.

C'est aux environs de cette ville célèbre, qui permet de passer en revue toute l'histoire de la race polonaise, que naquit Josef Pilsudski, le 5 décembre 1867, d'une vieille famille princière, les Ginet.

Les Pilsudski étaient des hobereaux dont la fortune était considérable, de fervents patriotes et des révolutionnaires innés. La difficile gestion de leurs propriétés (*note A*) dans un pays pauvre avait fait de ces gentilshommes fermiers de très bons administrateurs.

Le père de Josef était un agronome distingué, qui avait pris part à l'insurrection de 1863, en qualité de commissaire politique. Persécuté par les Russes, il avait dû abandonner la région de Kovno, où se trouvaient ses terres. Il s'était réfugié à Zulow, non loin de Wilno, où sa femme, Maria Billewicz, avait une propriété.

Absorbé par ses exploitations (*note B*), il ne s'occupait guère de ses enfants, mais laissait

(*Note A*) En 1886, après de nombreuses confiscations de la part des Russes, la propriété des Pilsudski comprenait encore 11 000 hectares de terres arables.

(*Note B*) Il eut la première fabrique de levain en Lithuanie.

sait à sa femme le soin de leur éducation, avec ce que tout cela exigeait d'observations et de réprimandes.

On a prétendu avec raison que les mères des grands hommes ont souvent été des femmes remarquables. On peut citer la mère de Pilsudski à l'appui de cette affirmation. Mais Maria Pilsudska n'était pas seulement réputée par sa droiture et sa noblesse de caractère. Femme forte et même un peu virile, douée d'un esprit supérieur, prompte à comprendre et aussi vite à se résoudre, elle était la Pologne même, l'incarnation de tout ce qui luttait encore dans le pays contre l'assimilation russe. A l'aise au milieu des dangers de toute sorte, des surprises, des à-coups et même des calamités, elle y gardait sa liberté d'esprit, sa fermeté d'action et ne perdait jamais son sang-froid. Jamais elle ne désespérait.

Maria fut une épouse modèle et une mère qui éleva avec dévouement ses nombreux enfants, mais ce fut sur Josef, le cadet — le petit *Ziuk*, comme on l'appelait — qu'elle exerça la plus grande influence. Ce fut elle qui contribua le plus à la formation de son caractère et aux succès qu'il se tailla plus tard dans la vie. Elle lui apprit à lire et à écrire, mais surtout s'efforça de fortifier son âme pour en faire un futur défenseur et soldat de sa patrie. Maria Pilsudska n'admettait pas le défaitisme ; elle ne voulait pas que sa famille, commetant d'autres familles polonaises, se résignât au joug étranger ; elle n'essayait jamais de dissimuler le cha-

grin et la déception que lui avait causés l'échec de l'insurrection; elle entretenait donc dans chacun de ses enfants l'exécration de la Russie et le souvenir des heures tragiques de la Pologne; elle insistait sur la nécessité de continuer la lutte contre l'ennemi de la patrie. Les amusements occupaient donc peu de place dans la vie familiale, et si, comme raconta plus tard Pilsudski, l'existence s'écoulait (*note A*) dans un bien-être complet, « le courant de l'exaltation nationale le plus puissant et le plus intense des sentiments collectifs y coulait comme un torrent, nourri de l'enthousiasme brûlant de cette femme patriote. »

C'est dans cette ambiance de lutte que grandit Pilsudski. C'était un petit garçon courageux et d'une opiniâtreté insurmontable. Le seul moyen de le plier était de le piquer d'honneur; avec ce mot, on obtenait tout de lui.

Ardent à vivre et passionné, il dominait ses camarades par son énergie farouche et l'ascendant de sa volonté. Quoiqu'il ne fût que le cadet, ses frères et ses sœurs le considéraient comme l'aîné et le chef. C'était lui qui arbitrait leurs différends ou qui dirigeait leurs jeux. Souvent, il leur faisait faire

(*Note A*) « Je suis né à la campagne, d'une famille noble dont les membres, tant par l'ancienneté de leur origine que grâce à la possession d'un certain domaine, étaient appelés autrefois *bene nati et possessionati*. Et, tant que *possessionatus*, j'ai vécu pendant longtemps d'une vie matérielle douce, et mon enfance a été entourée d'un certain confort. »
Vide, *Comment je suis devenu socialiste*, Josef PILSUDSKI.

l'exercice, car il adorait à jouer au soldat, mais il tâchait, surtout, de développer leur courage et leur initiative. Mme Kadenacy, sa sœur, m'a raconté que, la nuit venue, il allait dans une chambre non éclairée, à l'autre bout de la maison, déposer certains objets que ses frères et ses sœurs devaient alors lui rapporter. Après une certaine hésitation, surtout de la part des plus jeunes, il les accoutuma, ainsi, à affronter l'obscurité la plus profonde. On sentait qu'ils étaient toujours conscients de son énergie et de son bon sens précoce, ainsi que de son autorité naissante.

Dès l'âge où on commence à s'intéresser aux histoires, Pilsudski s'en fit raconter par sa mère et par ceux qui avaient vécu l'année fébrile de 1863, mais son cœur souffrait surtout des malheurs de la Pologne. Le récit des torts faits à la patrie, ainsi que des cruautés et des violences de la soldatesque pendant la domination de Mouraviéff ; la part qu'avait prise sa famille dans les insurrections contre le tsar ; la lecture constante des chants historiques de Niemcewicz et de quelques petits livres exaltant le passé de la patrie aimée ; tout cela tombait sur une imagination brûlante et contribuait à sa première formation. Sa bouche au pli creusé semblait formuler le serment de chasser à tout prix l'oppresseur de son pays. On sentait qu'il vivait pour le jour où, des cendres, surgirait une vie nouvelle, un mouvement irrésistible qui libérerait la Pologne du joug ennemi.

En 1874, les Pilsudski subirent des revers de fortune. Un incendie détruisit en quelques heures leurs fabriques, moulins et usines, ainsi qu'une énorme étendue de forêts dispersées dans un rayon de plusieurs kilomètres. Ils durent réduire leur train de vie et s'installèrent à Vilno. N'ayant plus les moyens d'engager des précepteurs privés, ils mirent Josef et son frère aîné, Bronislaw, au lycée d'État. Pilsudski se trouva donc, pour la première fois, soumis à l'assimilation russe.

L'école russe en Pologne ne touchait qu'à peine au côté pédagogique de l'éducation de la jeunesse, mais, par contre, était un instrument politique de russification à outrance. Éducation rigoureuse dans une atmosphère de la plus odieuse contrainte. Enseignement en russe avec des manuels spéciaux qui calomniaient le passé de la Pologne ; système d'éducation appliqué avec une méthode de policier et selon la triple formule : pour Dieu, le tsar et la Russie (*note A*).

Les professeurs épiaient chaque parole et chaque geste de leurs élèves ; ils couvraient d'insultes la mémoire de leurs héros nationaux et punissaient sévèrement le moindre échange de paroles en polonais (*note B*).

(*Note A*) Ce lycée est situé dans les bâtiments de l'ancienne université, l'*alma mater* de Mickiewicz et de Slovacki.

(*Note B*) « Il faudrait des volumes entiers pour décrire les brimades continuelles et humiliantes que nous faisions subir les professeurs, l'abaissement de tout ce que j'avais été habitué à vénérer et à aimer. » *Comment je suis devenu socialiste*, PILSUDSKI.

Outré de ces persécutions (*note A*), le jeune Pilsudski protestait, affirmait son patriotisme, en dépit des punitions ; puis, sentant son impuissance, revenait à la maison, la rage au cœur. Son amertume était grande. Quiconque a connu les rigueurs de toute assimilation forcée comprendra combien il a dû souffrir. Il suppliait sa mère de l'aider à se venger, et ce n'était qu'avec difficulté qu'elle arrivait à le calmer :

— Calme-toi, lui disait-elle, le jour de la vengeance arrivera ; mais, en attendant, apprends, instruis-toi. Ne donne aucun prétexte à une attaque ; car, si on te renvoyait du lycée, tous les établissements scolaires du pays te seraient fermés. »

Il apprit ainsi l'art de la dissimulation, quoique rien ne lui semblât plus odieux que de supporter en silence les vilenies de ses professeurs, cependant que sa haine du régime russe augmentait de jour en jour.

— Pour moi, disait-il plus tard, lorsqu'il méditait sur son passé, ces mensonges continuels et cet effroi incessant étaient quelque chose d'atroce. Pendant tout le temps que j'ai passé au lycée, j'ai souffert un véritable martyre. On peut en juger par le fait suivant : même après mes séjours en prison et

(*Note A*) « Une rage impuissante m'étouffait, et la honte de ne pouvoir nuire à mes ennemis, d'être forcé de supporter en silence le spectacle de ma dignité foulée aux pieds, d'entendre des discours mensongers et méprisants sur la Pologne, me brûlait les joues. Un sentiment d'humiliation, le sentiment d'un prisonnier qui peut être écrasé à tout instant, comme un ver de terre, comme une meule... »

en Sibérie, malgré mes relations forcées avec des canailles de tout acabit, je n'avais pas un cauchemar sans qu'un de mes professeurs de Vilno y jouât un rôle ».

Si le collège est l'école de l'existence, ces années de lycée russe auront été un purgatoire pour Pilsudski.

Brillant sujet, en dépit de tout, il s'instruisait et dévorait tous les livres qui lui tombaient dans les mains. Il y avait à la maison plus d'un millier de volumes de la bibliothèque de Zulow qu'on avait pu sauver de l'incendie. Son héros favori était Napoléon, il lisait tout ce qui avait trait à lui et à ses campagnes, prêtait une attention passionnée aux *Victoires et Conquêtes* et se plongeait dans la lecture des légendes héroïques de l'antiquité, par où lui devenait sensible la grandeur passée de Rome et d'Athènes. A l'âge des impressions premières, nul détail n'est à négliger pour comprendre une âme. C'est en rêvant au sacrifice de Decius et à l'énergie farouche des Scévola, qu'il arriva à nourrir sa jeune imagination des espérances qui animaient la génération de ses condisciples. D'autre part, il lisait avec passion tout ce qui avait trait à la Révolution française :

« Je ne comprenais pas, naturellement, les causes sociales de ce mouvement ; par contre, j'étais ravi de l'enthousiasme et du cran révolutionnaires... et surtout de la part prise par les grandes masses populaires... et, quand je demandais pourquoi, nous Polonais, nous n'avions pas trouvé une pareille énergie en

nous-mêmes, on me répondait invariablement que nous étions et que nous sommes inférieurs aux Français... c'était un grand coup porté à ma fierté nationale... »

Quand Pilsudski entra en cinquième, le socialisme, venu de l'est, commençait à être de bon ton. Plusieurs de ses camarades, revenus de Saint-Pétersbourg où ils avaient complété leurs études, en étaient devenus les propagateurs. A Vilno, toutefois, le socialisme des Polonais, moins portés à oublier, ne devint jamais, comme à Varsovie, le synonyme d'internationalisme et de renoncement à la lutte pour l'indépendance (*note A*). Et, comme celui de Moscou, il resta franchement révolutionnaire. Plus proches de la Russie, les Lithuaniens de Vilno, hostiles à tout mouvement qui nierait ouvertement la tradition insurrectionnelle, réglèrent leur action sur celle du *Narodna Wolia*, organisation socialiste russe dont le premier but était de libérer la Russie. L'héroïsme de ses membres et leur complète abnégation en imposaient à tous et spécia-

(*Note A*) « C'est précisément à cette époque que survint la mode socialiste. Pour nous, Lithuaniens, elle venait de l'est, de Pétersbourg. Personnellement, je considère cela comme un bonheur. Si, à ce moment, j'avais fait la découverte du socialisme de Varsovie qui niait ouvertement la question des nationalités et qui se prononçait contre la tradition insurrectionnelle, je me serais tellement opposé à son influence que j'aurais tout rejeté jusqu'à l'idée socialiste avec ses compléments selon moi inutiles. Le socialisme de Pétersbourg n'exigeait pas ce sacrifice de ma part et me livrait en même temps un fil conducteur, une certaine conception du monde qui prit facilement la place de la précédente, après le naufrage de cette dernière. » *Vide Comment je suis devenu socialiste, PILSUDSKI.*

lement au jeune et romantique Pilsudski.

Il incarna, dès lors, les aspirations du nationalisme non affranchi, et, avec le concours de son frère, il créa en 1884 un cercle d'études patriotiques appelé *le Trait d'union (Spojnia)*.

C'était un cercle d'autodidactes dont le but était d'étudier l'histoire de la littérature et de l'histoire polonaises. On y trouvait aussi de nombreuses brochures révolutionnaires russes. L'organisation était forcément secrète, car il fallait éviter l'espionnage constant de l'inspecteur et des surveillants ; mais, comme les Polonais sont nés conspirateurs, le caractère illicite du cercle lui attira tous les suffrages. Les étudiants entretenaient au cœur le désir de l'aventure. Ils se préparaient pour la lutte du lendemain. Ils abordaient les problèmes sociaux, discutaient Marx, Lavelly et Iwanioukow (*note A*) et s'enflammaient en déclamant l'*Ode à la jeunesse* de Mickiewicz :

Celui qui, au berceau, a écrasé la tête de l'hydre
Étouffera dans sa jeunesse les centaures,
Arrachera à l'enfer sa victime,
Et montera au ciel chercher des lauriers.
Pénètre là où le regard n'arrive pas,
Brise ce que la raison ne peut briser.
O jeunesse ! Ton vol est puissant comme celui de l'aigle
Et ton bras frappe comme la foudre.

(*Note A*) Lavelly, économiste à tendance collectiviste modérée. Iwanioukow, éminent économiste russe et directeur politique du mouvement socialiste.

Pilsudski, grâce au cercle *Spojnia*, assimila les principes du socialisme d'alors. Il constata que la réalité ne répondait pas à ce qu'il avait imaginé ni à ce que les idéologues lui avaient appris.

CHAPITRE IV

ATTENTATS

C'est pendant la dernière année de Josef à l'école en 1884 que sa mère, Maria Pilsudska, meurt après une longue maladie. Elle a à peine quarante ans. Pilsudski n'assiste ni aux derniers moments, ni aux funérailles, mais son chagrin est immense. Il se voit seul, abandonné, car personne ne l'a mieux compris. C'est d'elle qu'il a puisé le patriotisme sans compromission qui est déjà l'une de ses plus fortes caractéristiques, et il lui semble qu'il a perdu, non seulement le meilleur des parents, mais le meilleur des conseillers et des amis. Puis, ce qui paraît à travers la réelle douleur qu'il ressent, c'est le sentiment, exaltant pour un jeune homme, d'une grande responsabilité. Il voit qu'il faut, le plus tôt possible, terminer ses études afin de suivre le chemin révolutionnaire qu'il s'est tracé. Il travaille, donc, avec acharnement, passe avec succès son baccalauréat et se rend à l'Université de Kharkow pour y étudier la médecine. C'est là qu'il prend les premiers contacts avec les étudiants révolutionnaires russes, mais il accueille avec

méfiance leurs idées et s'en sépare définitivement dès qu'il sent leur intransigeance envers la Pologne. Du reste, ce qu'il lit de leur littérature ne l'enchanté pas. « J'étais excédé — a-t-il dit plus tard — de leurs bavardages diffus, obscurs et confus, avec leurs allusions sans nombre aux événements de la vie sociale et littéraire de la Russie. Ces écrivains, dont les œuvres constituaient le bréviaire obligé de tous les socialistes russes, ne me furent connus que pendant mon exil, quelques années plus tard, et j'avoue que, d'une manière générale, ils eurent sur moi une action profondément soporifique. »

L'observation des organisations révolutionnaires russes lui donne, cependant, l'idée d'organiser la jeunesse polonaise sur les mêmes bases, et, à partir de ce moment, il devient l'ordonnateur d'un mouvement identique en Pologne. Déjà, les autorités le considèrent comme une forte tête qu'il faut mater ; pour se débarrasser de lui, on le renvoie de l'université sous le prétexte qu'il est un élément de désordre et de trouble. Il rentre donc à Vilno et forme, en 1886, le premier cercle socialiste de cette ville.

Passionné de lectures, il lit les œuvres des théoriciens du mouvement (*note A*) ainsi que les brochures et imprimés illégaux que les patriotes désignent sous le nom de *Biboula* (*note B*) ; mais il s'efforce surtout d'n

(*Note A*) LIEBKNECHT, *Pour la défense de la vérité*. Il lut en russe le premier volume du *Capital*, de MARX, ainsi que l'ouvrage de МИОТ, *Qui vit de l'autre?*

(*Note B*). *Biboula* dans le jargon révolutionnaire était

dégager une ligne de conduite à laquelle le matériel ait une part à côté de l'idéal. Il constate que les imprimés interdits édités pour la plupart à l'étranger apparaissent d'une façon trop sporadique et que leur envoi aux lecteurs est soumis à de tels aléas qu'on n'est jamais certain de les recevoir (*note A*). D'accord avec ses amis, il achète alors un polygraphe, et, avec ce moyen de fortune (*note B*), il édite un journal qui vise particulièrement la classe ouvrière. Déjà, il pressent que le concours du peuple lui sera indispensable. C'est à cette époque qu'il est arrêté comme ayant pris part à l'attentat contre Alexandre III.

L'attentat contre Alexandre III.

L'attentat contre Alexandre III eut comme genèse les mesures vexatoires et oppressives par lesquelles ce monarque signala son avènement au trône. Son père, Alexandre II, tsar libéral, avait aboli le servage, mais avait néanmoins, fini par être assassiné après une série d'attentats à Odessa et à Moscou. Le nouveau tsar reprit donc l'ère des violences et des persécutions. Pour commencer, le mouvement révolutionnaire russe fut bâil-

un mot qui servait à désigner tout imprimé illégal ne portant pas le sacramentel *Dozvoleno tsenzouroiou* de la censure russe. Vide *Biboula. Souvenirs d'un révolutionnaire*, Josef PILSUDSKI.

(*Note A*) Vide le même ouvrage, p. 19.

(*Note B*) Pilsudski le qualifia plus tard de procédé d'écolier.

lonné, et le *Narodna Wolia* dissous. Les réunions politiques furent interdites, et la lecture des livres à l'index entraîna la prison. Cependant, la jeunesse universitaire, en grande majorité gagnée au nihilisme, ne désarmait pas ; malgré les répressions les plus farouches, la révolution continuait à sévir. Il n'était plus question de nationalités, ni de partis ; il s'agissait, seulement, d'abattre un tyran, et la police avait beau disperser les chefs et briser les organisations, les révolutionnaires ne trouvaient aucune difficulté à recruter des adhérents. Persécutés, traqués, les étudiants se rencontraient en cachette ; ils se constituaient en groupes. Il y avait l'association des étudiants de l'Ukraine, celles du Volga, et du Nord ainsi que celle de la Pologne. La foi soutenait les rebelles et multipliait leur ardeur. Chacun avait conscience de ses responsabilités, du devoir qui lui incombait, de la rude tâche qui restait à accomplir. Les autorités multipliaient leurs efforts de répression et amélioraient leur technique ; elles n'arrivaient pas à bout de leurs ennemis insaisissables.

En 1887, trois hommes, Chevyrew, un Russe ; Lukaszewicz, un Polonais, et Oulianoff, frère aîné de Lenine (*note A*), conçurent l'idée d'amalgamer toutes ces organisations et de constituer un front commun. Et, grâce aux cuisines populaires que Lukaszewicz avait fondées pour les étudiants indigents, l'union souhaitée se fit, se cimentait. Réunis

(*Note A*) Oulianoff ne vint qu'au dernier moment prendre une part active dans le mouvement.

autour de tables de restaurants, les étudiants se communiquaient leurs aspirations et formulaient un programme commun. Bientôt s'établirent entre tous les groupements des rapports de filiation, comme entre des loges maçonniques. Profitant du vingt-cinquième anniversaire de l'abolition du servage, les meneurs organisèrent à Saint-Pétersbourg une première manifestation publique, suivie, quelques mois plus tard, par une deuxième qui eut lieu, cette fois, sur la tombe de l'écrivain russe, Dobrolioubow (*note A*).

Au cours de ces meetings, il y eut des échauffourées et des rixes, et un nombre considérable d'étudiants furent arrêtés. Réprimées sans difficulté, ces manifestations eurent le grand mérite de faire prendre aux étudiants conscience de leurs sentiments révolutionnaires.

A partir de ce jour, les meneurs furent d'avis qu'il fallait constituer une organisation terroriste qui serait affiliée à la *Narodna Wolia* (*note B*). Ils fondèrent l'association et adoptèrent le programme socialiste, mais déclarèrent qu'il fallait d'abord terroriser le régime. Séance tenante, la liste des victimes fut établie; elle contenait le tsar, tous les plus hauts fonctionnaires et dirigeants du régime, mais on ne décida pas tout de suite qui serait le premier à subir la peine capitale.

(*Note A*) Cet écrivain avait, plus d'une fois, défendu les droits du peuple dans ses écrits.

(*Note B*) La nouvelle organisation prit le nom de « fraction révolutionnaire de la *Narodna Wolia* ».

Le complot se trama à Saint-Pétersbourg, et Chevyrew et Lukaszewicz, qui s'étaient chargés de préparer le coup, se mirent sans retard à l'œuvre, chacun de son côté, avec beaucoup de circonspection.

Chevyrew avait comme mission de choisir les patriotes qui prendraient part au premier attentat et de leur distribuer les rôles.

A Lukaszewicz, incombait la fabrication des bombes, tâche plus difficile, en raison de l'espionnage. Après plusieurs conciliabules, les conspirateurs choisirent le tsar, comme première victime. L'entreprise était dangereuse, mais elle présentait toutes les chances de réussite, car les patriotes possédaient un excellent service d'espionnage. Grâce à leurs accointances, ils étaient au courant de tous les mouvements d'Alexandre III et de toutes les visites qu'il projetait.

Chevyrew, qui avait la tâche facile, eut bientôt terminé ses préparatifs, mais on s'aperçut, alors, que, faute de certains produits chimiques indispensables, Lukaszewicz n'avait pas même commencé à fabriquer les bombes. Sur ces entrefaites, Antoine Gnatowski arriva à la capitale. C'était un des amis des frères Pilsudski, un homme sûr, discret, sur lequel on croyait pouvoir compter. Les conjurés l'affilièrent au complot, et, comme c'était un homme qui ne doutait de rien, on lui confia la mission de trouver les produits dont Lukaszewicz avait besoin. Il partit donc pour Vilno, où il prétendait pouvoir les obtenir, et plusieurs semaines s'écoulèrent dans l'attente,

sans qu'il donnât signe de vie (*note A*).

En attendant, les conjurés perdaient patience. Ils sentaient qu'il fallait agir vite et battre le fer tandis qu'il était chaud. Aussi Lukaszewicz, de peur de laisser refroidir les dévouements, décida d'envoyer, sans plus tarder, un deuxième émissaire. On dépêcha donc à Wilno un certain Kantcher, jeune étudiant dont on était absolument sûr. Il était muni d'une lettre de recommandation pour Bronislas Pilsudski, que Lukaszewicz avait connu au lycée russe.

Kantcher fut bien accueilli par les frères Pilsudski qui étaient au courant du complot, tout en ne voyant pas qu'il pût être utile à la Pologne (*note B*). Et, grâce au concours de Josef, dont il partagea pendant trois jours la chambre, il s'aboucha avec un certain Titus Paskowski, licencié en pharmacie, qui avait une petite droguerie. Paskowski s'engagea à lui livrer tous les produits chimiques dont les terroristes auraient besoin et, son zèle ayant été accru par le versement d'une centaine de roubles (*note C*), il eut bientôt préparé tout ce qu'il fallait pour la fabrication des bombes. Comme les conspirateurs n'avaient pas énor-

(*Note A*) Gnatowski s'occupa assez activement des recherches qu'il avait entreprises et arriva, à la longue, à trouver un ou deux des produits chimiques demandés par Lukaszewicz, mais ce fut tout.

(*Note B*) Pilsudski déclara que la misère et l'ignorance des ouvriers et paysans polonais le préoccupaient bien plus qu'un changement possible de forme dans le gouvernement russe.

(*Note C*) A cette somme Pilsudski contribua pour une quarantaine de roubles qu'il remit à Kantcher.

mément confiance dans les produits qu'ils s'étaient procurés, ils ajoutèrent un peu de strychnine. Ils croyaient ainsi rendre les explosifs plus efficaces. Ceci fait, Josef reconduisit Kantcher à la gare ; il envoya alors un télégramme à Varsovie, selon un texte convenu, afin qu'on le rencontrât à son arrivée.

D'après ce que Pilsudski dit plus tard au sujet de ce complot, on sent qu'il regretta d'y avoir été mêlé. Néanmoins, il fit loyalement son devoir et en subit les conséquences qu'on sait. Il l'accepta, comme une loi du destin, comme un déroulement fécond en résultats.

En attendant, le temps perdu par les conjurés, les autorités l'avaient gagné pour la défense et la riposte. Plusieurs étudiants furent remarqués par la police ; ils durent rester chez eux ; avertis par un billet anonyme, tombé du ciel, qu'il était temps de déguerpir, ils se rendirent à Vilno, d'où, quoique étant devenus des proscrits compromettants qu'on ne pouvait héberger sous peine de mort, Pilsudski facilita leur fuite à l'étranger. Pendant ce temps, les conjurés avaient terminé leurs préparatifs ; ils rédigèrent, alors, un manifeste au peuple russe, manifeste qui avait été imprimé dans l'appartement de Bronislas Pilsudski :

Aujourd'hui même — y était-il dit, — l'empereur Alexandre III a été puni de mort par le peuple.

Dans la proclamation, on lisait aussi pourquoi l'attentat avait lieu.

Maintenant, il est facile de reconstituer la

suite. Après deux sorties infructueuses sur le Nevski Prospect, alors que, pour des motifs inconnus, l'empereur, contrairement aux prévisions, était resté au Palais d'Hiver, les conspirateurs décidèrent de commettre l'attentat le 1^{er} mars; ils ne doutaient pas qu'Alexandre se rendrait à l'église pour le service commémoratif de la mort de son père (assassiné à la même date) qui devait avoir lieu ce jour-là.

La première partie du programme s'accomplit à merveille, et, le matin du grand jour, à onze heures moins le quart (l'arrivée du tsar à l'église était prévue pour onze heures), les six conspirateurs, Ossipanow, le chef de l'expédition, Horkun, Guienieraloff, Volokhoff, Andreiouchkine et Kantcher, se rendirent au Nevski Prospect. C'étaient tous des jeunes, formés pour la lutte sans merci des nihilistes, des audacieux que rien n'étonnait (*note A*). Trois d'entre eux étaient armés de bombes reliées dans des livres qu'ils tenaient sous leurs bras. Tout de suite, on prit les dispositions de combat. Ossipanow divisa ses hommes en deux équipes. L'une devait se tenir de chaque côté de la route, afin de signaler l'arrivée d'Alexandre III; l'autre devait l'abattre au moment où la voiture passerait. Telles étaient les consignes.

Un quart d'heure passa dans une anxiété fiévreuse, et les conspirateurs, chacun à son poste, envisageaient déjà la possibilité de

(*Note A*) Ossipanow avait vingt-six ans. Les autres conspirateurs avaient vingt ans en moyenne.

remettre à un autre jour l'exécution du complot, quand ils perçurent, soudain, le roulement d'une voiture, et ils entendirent au loin le trot des chevaux. Aussitôt, les grenadiers improvisés préparèrent leurs engins ; ils distinguaient maintenant la grosse masse que tiraient trois chevaux, deux aux brancards et un en flèche, et ils envisageaient déjà le moment où ils auraient mis à mort le tyran abhorré quand, soudain, surgissant de l'ombre, des policiers se jetèrent sur eux et les conduisirent au poste après les avoir fouillés. L'affaire était manquée ! Sans la méfiance des autorités, le succès eût été certain, car les terroristes avaient tout prévu. Ils découvrirent, après, qu'une lettre saisie par la police et écrite par Andreiouchkine à une étudiante de l'université de Kharkow avait fait avorter l'attentat. Dans cette lettre le jeune révolutionnaire avait affirmé si véhémentement ses sentiments nihilistes que les autorités, alertées, avaient gardé l'œil sur lui ; elles s'étaient informées des amis qu'il fréquentait. Aussi, quand les policiers l'eurent soudain aperçu avec un groupe d'amis au milieu de la chaussée, peu avant l'arrivée du cortège impérial, ils s'empressèrent de l'arrêter ainsi que tous ses compagnons. A ce moment, ils ignoraient sur qui ils avaient mis la main. Ce ne fut que plus tard, au moment des aveux de Kantcher et de Horkun (*note A*), que les autorités se rendirent compte

(*Note A*) On a souvent prétendu que Kantcher était un agent provocateur. Pourquoi, si tel était le cas, a-t-il été torturé ? Disons, plutôt, qu'il fut torturé si sauvagement

de la nature et de l'étendue du complot.

Les conspirateurs, après l'arrestation, furent emmenés au commissariat, puis incarcérés dans la forteresse de Pierre-et-Paul (*note A*), et bientôt, grâce aux aveux de Kantcher et de Horkun, la police fut au courant de tout le complot. Tout de suite, on mit la main sur Lukaszewicz, Chevyrew (alors en Crimée) et Oulianoff ; puis plusieurs gendarmes partirent pour Vilno, emmenant avec eux Kantcher. On arrêta Pilsudski. Seuls, un ou deux révolutionnaires du groupe de Vilno réussirent à s'échapper.

Le procès eut lieu la dernière semaine d'avril devant le Sénat de l'Empire. La Haute Cour avait été convoquée en session spéciale, et quinze accusés, dont une femme, la fiancée d'Andreïouchkine, comparurent devant le tribunal, tous plus ou moins impliqués. Quant à Josef Pilsudski, il n'était cité que comme témoin.

Le premier arrêt qui fut rendu condamna tous les accusés à mort, même la fiancée d'Andreïouchkine.

Quel crime avait-elle commis? On l'accusa d'avoir eu connaissance du complot et de n'avoir rien communiqué à la police ; puis

qu'il finit par faire des aveux complets. En tout cas, sa confession tardive ne l'empêcha pas d'être condamné à dix ans de prison.

(*Note A*) Ossipanow, à son arrivée au commissariat, sortit la bombe qu'il avait cachée dans un livre de musique et la lança sur la table qui le séparait du commissaire. Comme elle n'était pas armée, elle n'éclata pas. Ceci atteste à quel point les étudiants étaient prêts à se sacrifier pour leur idéal. Ils se sentaient voués à la mort.

dix des quinze condamnés s'entendirent condamner à l'exil au lieu de la mort, en raison de leur jeune âge. Le 8 mai, Andreiouchkine, Oulianoff, Guienieraloff, Chevyrew et Ossipanow furent pendus. Quant aux autres, ils furent dirigés, soit vers la forteresse de Schlüsselburg, soit vers la Sibérie. Bronislas Pilsudski, condamné aux travaux forcés, alla purger sa peine dans l'île de Sakhaline, où il passa quinze ans à rédiger un ouvrage sur les Aïnos, ouvrage qui eut plus tard un certain retentissement. Quant à Joseph Pilsudski, il fut déporté administrativement pour cinq ans en Sibérie orientale.

Ainsi finit lamentablement une conspiration que, seul, le hasard fit échouer. Car les terroristes auraient certainement eu le temps de jeter leurs bombes avant que la police intervînt, si Alexandre III était parti du Palais d'Hiver à onze heures, comme il en avait eu l'intention. Le tsar avait demandé sa voiture pour onze heures moins cinq ; à cause d'une méprise, on ne commença à atteler que quinze minutes plus tard.

CHAPITRE V

EN EXIL

La douleur, Pilsudski l'aura connue. Maintenant, il va y avoir de longs mois et de longues années où il verra de près la souffrance physique, ainsi que la misère morale.

Comme tout exilé, il fait à pied le trajet douloureux de Russie à sa terre d'exil, mais n'a d'abord pas trop à se plaindre de l'escorte militaire qui le conduit en Sibérie.

En principe, les déportés politiques avaient droit à certains égards auxquels, d'ailleurs, ils attachaient une importance considérable. Ils étaient traités « avec fermeté », mais « sans excessive sévérité ». Et, si, à la qualité de déporté politique, ils ajoutaient celle d'être bien nés, on leur épargnait l'humiliation de marcher enchaînés. Leur sort dépendait, toutefois, du commandant de l'étape, et, si cet officier considérait comme un affront le fait d'avoir été nommé à ce poste (*note A*),

(*Note A*) « Étape » en Russie, signifie soit une station où se trouvent des chevaux de poste, soit un groupe de révolutionnaires voyageant sous escorte militaire.

Le commandement d'une étape était généralement attribué aux militaires qui avaient démérité ou manqué à l'honneur.

ils étaient continuellement exposés à ses sautes d'humeur ; la moindre infraction aux règlements le mettait en fureur.

D'abord, tout alla bien ; puis, soudain, les choses se gâtèrent. Il y eut, à cause de malentendus, plusieurs incidents regrettables entre les déportés et le commandant. Ce fut la fin des bons moments, car, à partir de ce jour, la discipline devint beaucoup plus rigide. A chaque nouvelle station, le commandant de l'escorte descendante prévenait l'officier de l'escorte montante de la mauvaise tenue et de l'insubordination du convoi. Les déportés s'étaient, maintenant, acquis une réputation déplorable. Aussi, fut-ce un soulagement pour tous, quand la colonne arriva à Irkutsk, au bout de trois mois.

Le convoi s'arrêta à Irkutsk pendant quelques semaines, et une partie des déportés furent dirigés vers le sud. Quant à la douzaine d'exilés qui, avec Pilsudski, devaient être envoyés vers le nord, ils durent attendre la gelée des eaux, les routes étant infranchissables.

En attendant, on laissait beaucoup de liberté aux déportés, et ils en profitaient largement. Les uns jouaient aux échecs ou discutaient avec passion l'avenir ; les autres faisaient de longues randonnées dans la campagne environnante. Aussi la vie s'écoulait-elle doucement et sans trop de heurt, quand une circonstance imprévue vint mettre fin à toute cette quiétude.

Le vent glacial du nord soufflait un jour en tempête, emportant sur le ciel d'énormes

nuages d'hiver lourds et noirs qui jetaient en passant des averses furieuses. Accroupis autour de la cheminée, treize déportés se chauffaient autour du feu ; ils s'absorbaient dans leurs pensées, quand, soudain, la porte s'ouvrit. Un policier entra.

— Seitlin, dit-il, il y a une dame qui vous attend à la chancellerie.

Le déporté à qui s'adressait ces paroles se leva aussitôt — « C'est ma fiancée, » dit-il à ses amis. Puis il s'en fut. Arrivé à la grande salle où l'attendait la jeune fille, il ouvrit la porte précipitamment, et, sans saluer le directeur de la prison qui se tenait tout près, il se dirigea droit vers elle.

Immédiatement, on le rappela vertement à l'ordre ; puis, comme il répondit par une insolence, les policiers se jetèrent sur lui. Tout de suite, ce fut la bagarre, et, comme ses amis, accourant, s'étaient portés résolument à son secours, le directeur fit intervenir la troupe. A coups de crosse, les Cosaques rejetèrent les mutins, vacillants, meurtris, dans leurs cellules, et les y enfermèrent. On croyait la révolte finie. Cependant, les mutins n'abandonnèrent pas la partie. Ils proclamèrent la grève de la faim, et on ne rétablit pas l'ordre tant qu'on ne les eut pas rassurés au sujet de deux de leurs camarades qui avaient disparu au cours de la rixe.

Ainsi finit une révolte dans laquelle Pil-sudski avait pris une part importante. N'écoutant que son courage, il s'était précipité, les mains nues, comme une bête fauve, dans la bagarre, et avait reçu en pleine figure

un coup de crosse d'un Kalmuck géant qui l'assomma. Cruellement meurtri, et le visage terreux de souffrance, il revint à lui dans une cellule où ses gardiens l'avaient transporté, ses plaies grossièrement bouchées d'un pansement à l'iode. Cette expérience lui servit de leçon. A d'autres, plus naïfs et imprudents, l'enivrement de la lutte ou de la mêlée, où seule la force prime. A l'avenir, il se contrôlera mieux, mais se servira d'armes plus insidieuses pour arriver à ses fins.

Après cet acte d'insubordination, les autorités russes condamnent Pilsudski aux travaux forcés. On l'envoie le 11 décembre 1887, à Kirensk, gros village situé sur une île au milieu de la rivière Lena, au nord-est de la Sibérie et, là, il passe un an et demi dans un ennui mortel. Il souffre de sa vie lente, car on l'a privé de livres et même de journaux, et il n'a contact avec personne, pas même avec les membres de l'ancienne gendarmerie polonaise de 1863 envoyés à Kirensk, après l'insurrection (*note A*). Il est jeune, vigoureux, mais une immense amertume l'entoure comme une vase où il se sent perdre pied. Il n'est conscient que du vide de son cœur et du lendemain vide, cependant que la vie pénible qu'il mène mine peu à peu sa santé.

Kirensk ne possède pas de prison ; Pilsudski passe donc ses jours dans une étable, dont le toit est si défectueux que, la nuit, il voit, de son grabat, briller les étoiles.

(*Note A*) Ils attendaient toujours d'être amnistiés.

En attendant, les amis qu'il s'est créés se sont émus de le savoir aussi exposé aux intempéries du climat, et, grâce à leurs démarches, on le transfère, malade, dans une maison un peu mieux construite. Il passe là le reste de son séjour à Kirensk, travaillant comme scribe ; puis, aussitôt remis, il est transporté, le 6 août 1889 (*note A*), à Tunka, petite ville de Sibérie orientale, où le climat est beaucoup moins rigoureux.

Dès lors, il est à la fin de ses déboires, car, à partir de ce moment, sa vie devient plus douce, et il jouit d'une certaine liberté.

Quoique les exilés n'aient théoriquement pas le droit de s'éloigner du village, les autorités ne sont pas si exigeantes. Elles ferment les yeux et laissent sortir les exilés à leur guise. Aussi Josef en profite pour faire de longues promenades dans la forêt et les montagnes, et surtout pour chasser l'ours, le lynx et l'élan.

Tout le monde chasse à Tunka ; jeunes et vieux, fonctionnaires et policiers, villageois et paysans, ainsi que déportés, et, bientôt, Pilsudski est muni, comme ses compagnons, d'un vieux fusil à pierre, modèle Catherine II, dont il se sert, d'ailleurs, avec une certaine dextérité (*note B*).

Il accepte sa liberté comme un répit à

(*Note A*) Cette date vient seulement d'être déterminée. Le capitaine Lepecki, officier d'ordonnance du maréchal, après un voyage prolongé aux lieux mêmes de l'exil, a réussi à obtenir des précisions sur une époque qui est la moins connue des historiens pilsudskiens.

(*Note B*) Pilsudski affirme dans ses *Mémoires* que le plus habile chasseur de la région était l'exilé polonais Manciewicz, un de ses meilleurs amis.

l'écrasante monotonie du temps et à la régularité de l'exil sans espoir.

Nous sommes ici, dans l'histoire de Pilsudski, à une période où son caractère se précise ; il est donc intéressant de voir comment déjà s'affirment ses traits les plus caractéristiques.

Tout démuné d'argent qu'il soit, il refuse le secours en argent (une douzaine de roubles par mois) auquel il a droit comme exilé, et, plutôt que de demander des subsides à sa famille (*note A*), il gagne sa vie en donnant des leçons de français aux quatre fils d'un médecin russe, Michalewicz, cependant qu'il ramène à Tunka, par la voie du fleuve, les arbres qu'il abat dans les forêts, et il vit du gibier qu'il chasse.

Beaucoup de lectures dans le cadre restreint des ouvrages acceptés par la censure et de nombreuses parties d'échecs pour se distraire. Pilsudski parle littérature avec certains exilés russes et fréquente assidûment les milieux polonais de la dernière génération appartenant au groupe du prolétariat (*note B*), mais il se lie plus particulièrement avec un

(*Note A*) Mme Kadenacy, sa sœur, m'a raconté que son frère ne se plaignait jamais et qu'ainsi sa famille ignorait son dénuement.

(*Note B*) Parmi les exilés polonais, se trouvaient de nombreux prêtres qui avaient pris part à l'insurrection de 1863, mais ils s'étaient pour la plupart assagis, et beaucoup avaient même oublié leur langue maternelle. Les autres révolutionnaires n'avaient comme programme que l'internationalisme comme base de toute réforme sociale. Parmi ceux que Pilsudski fréquentait le plus, il y avait Stanislas Landy, Mancewicz et Mme Juszcynski, que le maréchal vient de revoir pour la première fois depuis son exil à Zaleszczyki près de la frontière roumaine.

révolutionnaire de la vieille école Szwarcce, qui a pris part à l'insurrection de 1863 (*note A*).

Pendant toute cette période, il est, par la force des choses, « révolutionnaire de profession », mais il fait aussi son apprentissage en politique et en diplomatie. Grâce à Szwarcce, dont il subit l'ascendant et le charme, il voit le néant de toute conception politique qui ne viserait qu'une interprétation internationale. Il se libère donc définitivement du socialisme international et arrive à la conclusion que *le socialisme en Pologne doit tendre à l'indépendance de la patrie et que cette indépendance est la condition essentielle de la victoire du socialisme dans ce pays*. Il veut réformer le socialisme au profit du sentiment national (*note B*), et, cette évolution, il s'efforcera de l'imposer aux socialistes polonais, dès son retour d'exil. Dorénavant, il sentira que, seule, une insurrection armée de la nation visant l'indépendance pourra constituer le programme réel et immédiat des socialistes polonais. C'est pourquoi il affirmera plus tard, dans son journal *le Robotnik*, que l'ouvrier polonais ne pourra améliorer son sort qu'en

(*Note A*) Szwarcce, avant d'être envoyé à Tunka, avait subi sept ans de détention dans la plus terrible des forteresses russes, la célèbre prison de Schlüsselburg. Il était membre du Comité central de l'insurrection.

(*Note B*) « Je compris que le socialisme n'était pas une simple idéologie de cœurs généreux, mais qu'il pouvait devenir un besoin réel pour l'énorme masse du monde ouvrier, maintenant que son développement culturel et social lui permettait de comprendre les principes qui sont à la base de cette idéologie. Je résolus d'entrer au prolétariat et de le réformer dans le sens du P. P. S. » Vide, *Comment je suis devenu socialiste*, PILSUDSKI.

détruisant le système tsariste (*note A*).

Mûri par une série d'épreuves dont sa personnalité, ses idées et ses sentiments, ne peuvent ne pas garder une empreinte profonde, Pilsudski retourne à Vilno (*note B*), par étapes, mais libre, à la fin de 1892, après cinq années d'exil. Il est reçu à bras ouverts par sa famille et ses amis qui voient en lui le révolutionnaire incorrigible qui sera appelé un jour à régénérer le pays. C'est une nouvelle phase de sa carrière qui commence. L'âme obsédée par cette forte nature sibérienne, où même les hommes et les animaux font partie du sol et ressemblent aux herbages, aux arbres et aux torrents, il garde l'empreinte du pays rude où, sur les flancs des montagnes, il a vu les grands pins descendant en flots résineux et le vent du nord apportant le souffle des glaces. Il subit le charme et la paix qui s'en dégagent. Comment cet aspect de sa mentalité se concilie-t-il avec le socialisme qu'il professe et qui en est l'opposé? Il est certain que son existence d'exilé présente ces deux faces, mais la première est autant à retenir que la seconde si on veut se faire une idée juste de son caractère et de son esprit. J'estime que c'est pendant son exil en Sibérie que Pilsudski devient le plus conscient de son patriotisme.

(*Note A*) « Pendant mon exil, j'examinai de plus près la machinerie du tsarisme et son influence sur la vie humaine dans la Russie même, et je me pris à détester encore plus ce monstre asiatique recouvert d'une couche de vernis européen. » *Comment je suis devenu socialiste*, PILSUDSKI.

(*Note B*) Le 8 avril, il quitte Tunka avec Bourtzeff comme compagnon de route.

CHAPITRE VI

ACTION INSURRECTIONNELLE

L'action insurrectionnelle de Pilsudski se dessine, surtout, à partir de son retour de Sibérie. Mais, avant de se lancer dans la bataille, il éprouve le besoin de s'informer des tendances qui se sont manifestées depuis son absence au sein de la jeunesse.

Or, depuis son départ de la Pologne, une évolution profonde s'est produite dans le pays. Isolée, désorientée, mécontente, la masse inorganique des ouvriers et des intellectuels s'est tournée de plus en plus vers le socialisme, cependant que trois groupements, ayant comme base cette doctrine, se sont constitués parmi eux : la Fédération des Travailleurs, l'Union des Travailleurs et le Prolétariat. Entre ces groupes mal organisés, aucun compromis ou aucune union n'est possible ; ils sont divisés par de profondes divergences de programme et de définition. Les socialistes, pour la plupart, sont travaillés par une idéologie fallacieuse qui, tout en ne doutant pas que l'avenir comblât les aspirations secrètes du pays, consacre, en réalité, sa défaite.

Pour eux, comme pour la grande majorité de leurs compatriotes, la poursuite du matérialisme, seule, compte.

D'autre part, Pilsudski constate bientôt qu'il ne peut compter sur les classes élevées. La majorité de la noblesse s'est désintéressée des choses publiques. L'action insurrectionnelle du jeune révolutionnaire se concentrera donc dans les milieux populaires. Désormais, il travaillera dans ce cadre et profitera, surtout, du fait que plusieurs patriotes, comme lui, auront vu la nécessité de sortir de l'ornière du matérialisme.

Devenu religion, le socialisme avait son orthodoxie, ses élus et ses doctrinaires, mais il ne manquait pas d'hommes avisés qui voulaient qu'on en finît avec ses demi-volontés, ses attermoiements et ses divergences ; on commençait, en somme, à sentir la nécessité de faire front commun ainsi que d'élargir le cadre de l'action. L'idée de lutter de nouveau pour l'indépendance était dans l'air. On vit donc Daszynski en Galicie, Janowicz, dans sa prison à Schlüsselburg, et Mendelssohn, dans son journal *l'Aurore*, formuler indépendamment les mêmes aspirations : réformer le socialisme dans un sens national et en faire une unité de combat pour la libération du pays. Pendant que Pilsudski était encore en Sibérie, les trois partis socialistes s'étaient réunis à Paris. Les conférences durèrent quatre jours, et on élaborait un nouveau programme avec, comme premier but, la création d'une Pologne libre, reconstituée en république démocratique.

L'impulsion était donnée. A la suite du congrès, la jeunesse des universités et les ouvriers à l'étranger s'unirent en une seule organisation : (l'Union des socialistes polonais à l'étranger (le Z. Z. S. P.)

Forcés de quitter la France à cause de l'intervention russe, les délégués socialistes transférèrent à Londres le centre de leur parti, et, de là, l'idée se mit en marche. Quand Pilsudski revint en Pologne, le Z. Z. S. P. avait déjà son organisation et ses propagandistes, et, l'argent ne manquant pas, on travaillait activement pour unir pareillement tous les différents groupements socialistes existant en Pologne russe.

Retour de Pilsudski en Pologne.

Aussitôt rentré en Pologne, Pilsudski se rend à Ténenie pour voir son père, puis il s'en fut à Vilno, où il se met au travail d'unification qu'il s'était tracé en exil. Il constate bientôt que l'organisation des socialistes est défectueuse, mais surtout qu'elle fonctionne au rebours de la réalité. Plus elle développe sa doctrine, plus elle s'écarte de la vie. Les initiés font abstraction de tout ce qui n'est pas du socialisme intégral. Il part pour Varsovie et y trouve le même refus de lutter pour l'indépendance ; il sent qu'il faut réagir ; mais, avant de se consacrer entièrement à son labeur politique, il prend le parti de terminer ses études de droit. Pendant six mois, il étudie le droit naturel et les constitutions, tout en s'efforçant de réor-

ganiser les socialistes de Vilno sur des bases plus conformes à sa doctrine ; puis, voyant les efforts que prodigue le Z. Z. S. P. pour unir les différents noyaux socialistes dispersés en Pologne russe, il en reconnaît l'opportunité. Dès lors, il se consacre entièrement à l'œuvre de rénovation nationale qu'il a en vue.

En janvier 1893, Pilsudski rencontre Mendelssohn, émissaire du Z. Z. S. P., lequel, après de nombreuses conférences à Varsovie, Riga, Pétersbourg, est arrivé à constituer sur le modèle du Z. Z. S. P. le *Parti polonais socialiste* (P. P. S.). Et, quoiqu'il s'insurge contre un programme qui, en dépit de Mendelssohn, ne borne son activité qu'à une action purement internationale, il adhère avec les socialistes de Vilno au nouveau groupement. Tout de suite, la section lithuanienne du parti polonais socialiste est constituée ; mais Pilsudski, quoiqu'il adopte la formule socialiste parce qu'elle est insurrectionnelle, *inscrit comme premier but de son programme la libération du pays par la force*. Nous touchons ici à un autre trait du caractère de Pilsudski. Il n'est nullement orthodoxe, et l'orthodoxie officielle socialiste, ainsi que sa méthode, lui sont également antipathiques. Il cherchera donc à l'épurer de tous les éléments qui combattent l'idée d'indépendance. « La liberté, déclare-t-il, ne se laisse obtenir ni par des prières, ni par des marchandages. *Il faut, pour l'avoir, payer le tribut du sang.* »

Pendant une dizaine d'années, il s'efforcera de rallier à son programme les meil-

leurs éléments du parti polonais socialiste et, avec le concours de Stanislas Wojciechowski (*note A*), fondera le *Comité ouvrier* (*note B*); mais le jour arrivera inévitablement, en 1906, où, avec une poignée d'hommes qui comme lui refuseront de dévier, ne fût-ce qu'un instant, de leur route et de leur programme, il sera obligé d'abandonner le parti polonais socialiste et de fonder un nouveau parti.

Le grand rôle de Pilsudski.

Certains historiens ont prétendu que le parti polonais socialiste fut le grand artisan de la lutte pour l'indépendance, et, sans doute, on ne peut nier l'énorme influence que ce parti exerça dans l'opinion, mais le parti polonais socialiste, sans Pilsudski, n'aurait rien fait. Disons aussi que, si ce groupement fut appelé plus tard à jouer un rôle dans l'émancipation de la Pologne, le grand animateur en fut Pilsudski.

En 1906, le parti se disloqua en deux fractions et Pilsudski; ses amis, qui, d'ailleurs, ne formaient qu'une minorité infime, abandonnèrent le parti, mais ce fut leur groupe qui continua à vivre sous le nom de fraction du P. P. S.

Pendant toute cette période, Pilsudski s'aff-

(*Note A*) Wojciechowski fut plus tard le deuxième président de la République polonaise.

(*Note B*) Ce comité devint plus tard le comité central ouvrier (il existe encore). Ce comité se composait de cinq membres et de deux suppléants. Pilsudski en faisait partie.

ferme fin politique, bon organisateur et conducteur d'hommes. Et, quoique la prison et l'échafaud projettent leur ombre sinistre sur la voie dans laquelle il s'est engagé, sa foi est si communicative, son exemple si contagieux, qu'oubliant la prudence même, les hommes qui jugent la partie trop difficile lui apportent leur concours.

D'ores et déjà, il est devenu un étendard autour duquel se sont groupés tous les partisans de l'indépendance, cependant qu'il exerce, même sur ses adversaires les plus acharnés au sein du parti, une influence énorme, parfois même incompréhensible.

Dans toutes les réunions du parti polonais socialiste, chaque membre en principe a voix au chapitre, car le principe d'égalité est de rigueur. Néanmoins, l'opinion de Pilsudski prévaut toujours. On le considère comme chef; on suit ses directives, même si elles sont contraires à l'opinion exprimée par la majorité; mais, surtout, on subit son ascendant.

Il a pour lui une autorité naturelle, son ton en impose, même à ceux qui ne partagent pas ses idées. A ce sujet je citerai un épisode qui permettra de saisir le caractère unique de la dictature qu'il exercera vingt ans plus tard dans la Pologne recouvrée. On comprendra ainsi pourquoi, après huit ans de réclusion (*note A*), le prestige de son nom aujourd'hui reste in-

(*Note A*) Depuis le coup d'État de 1926, le maréchal s'est tenu à l'écart et il est rarement intervenu au Parlement. Il s'est contenté du rôle d'animateur.

tact, et son influence sans pareille (*note A*).

Un jour, en février 1904, pendant la guerre russo-japonaise, il affirme, au cours d'une réunion du parti polonais socialiste, que le moment est venu de prendre les armes, et, subjugués par son magnétisme, ses adversaires renient momentanément leurs convictions. Ils acclament ses paroles, et, leur ardeur décuplée par une liqueur généreuse, ils se mettent à méditer sur ce que serait la Pologne, le jour où elle aurait recouvré son indépendance. Ce renouveau de patriotique ferveur dure tant que Pilsudski reste dans la salle de réunion ; puis, dès son départ, la veulerie et l'opportunisme reprennent le dessus. Les mêmes hommes qui l'ont écouté avec émotion se laissent aller de nouveau à leur désespoir. Ils affirment que de tels rêves ne sont que des chimères.

Cet exemple illustre ce qu'était Pilsudski dans le parti polonais socialiste et à quel point sa puissance était spirituelle. Peu d'hommes ont exercé autant d'influence sur leurs contemporains.

(*Note A*) Un jour, il s'insurge, dans une réunion du parti, contre le langage grossier, rude, vulgaire, qui, depuis, quelques années, est d'usage parmi les révolutionnaires, langage qu'il a lui-même souvent employé parce que telle est la réaction d'une patience que l'oppression et l'adversité ont depuis longtemps épuisée, et il obtient gain de cause.

CHAPITRE VII

IMPRIMERIES CLANDESTINES

Rapidement devenu le chef du parti, en dépit de ses différends avec la majorité, Pilsudski rallie à ses côtés les meilleurs éléments patriotes, et, à partir du premier congrès socialiste à Vilno, il précise son programme.

Il a un plan d'action très solide, très médité, auquel il reviendra toujours. Il sent qu'il faut canaliser tous les efforts et toutes les énergies éparses. Il fait donc adopter toute une série de résolutions visant la fusion des groupes socialistes disséminés un peu partout, ainsi que *l'absorption des Juifs habitant les anciens territoires polonais*.

« Le prolétariat juif, déclare-t-il (*note A*), ne peut constituer une oasis retranchée de la vie du pays. Il doit se solidariser soit avec les intérêts politiques du pays qu'il habite, soit avec la grandeur d'un État russe abstrait. D'un côté, s'ouvre le chemin de la révolution et du socialisme ; de l'autre, celui de la réaction absolue...

(*Note A*) Proclamation aux camarades socialistes juifs dans les provinces polonaises annexées.

Ne se servant que du russe comme outil de culture, et ignorant à peu près tout de l'histoire et des intérêts du pays qu'ils habitent, les intellectuels juifs s'illusionnent en croyant que la langue ne joue qu'un rôle politique insignifiant et qu'ils peuvent, en se soumettant aux oukases des Mouravieff et en approuvant la politique d'assimilation russe, propager en même temps les principes du socialisme. Quant à nous, nous sommes convaincus que les Juifs finiront par comprendre qu'il faut libérer le pays et qu'ils prendront, en conséquence, toutes les dispositions nécessaires. Il faut, en un mot, que les Juifs se rapprochent des Polonais et qu'ils se servent de notre langue. »

Cette proclamation montre que Pilsudski s'est déjà rendu compte de la nécessité urgente d'assimiler une race qui, à cause de sa mentalité spéciale, tend toujours à se mettre du côté des plus forts.

Cependant ce qui le préoccupe le plus est la question de la propagande. Il sent qu'il faut faire pénétrer l'idée de l'indépendance dans les milieux populaires, milieux qui, en grande majorité, ignorent cet idéal. La tâche est difficile, ingrate, étant donnés le régime policier et l'instruction rudimentaire des paysans ; néanmoins, à partir de ce moment, il entreprend une action sur le peuple. Il estime que le meilleur moyen d'atteindre les masses est la parole écrite.

Depuis des années, de nombreux imprimés prohibés circulent dans tous les milieux ; ils contribuent à y développer une mentalité

anti-russe. Et le parti socialiste, en particulier, dispose d'une énorme quantité de brochures et de pamphlets qu'il fait imprimer à Londres.

Ce n'est pas chose facile de faire transporter toute cette littérature en Pologne. Aucune frontière n'est mieux gardée que la frontière russe, car les fonctionnaires ont avantage à refuser le pot-de-vin proverbial, et chaque douanier qui arrête un transport de contrebande politique reçoit, non seulement de l'avancement, mais le tiers de la somme provenant de la vente. Les frontières sont donc toujours sur le pied de guerre. Bien plus, la guerre y règne en permanence, une vraie guerre, avec cliquetis d'armes, coups de feu, embuscades, ruses de guerre, et — ce qu'il y a de plus triste — perte de vies humaines (*note A*).

On comprend donc qu'il fallait avoir recours à des ruses continuelles et surtout mobiliser toute une armée de complices pour déjouer la surveillance. Par ailleurs, un doigté délicat et une constante circonspection étaient indispensables. Il fallait trouver un peu partout des refuges où les conspirateurs pussent se rencontrer en toute quiétude et aussi prévenir ceux qui leur donnaient asile afin qu'ils ne s'étonnent pas trop de leurs façons de faire. On devait être discret, mais sans exagération, et ne pas effaroucher les timides, et il fallait payer largement tout service rendu,

(*Note A*) Vide *Biboula. Souvenirs d'un révolutionnaire*, Josef PILSUDSKI.

sans, toutefois, en exagérer l'importance. Bref, l'organisation de tout ce travail était hérissée de difficultés.

Malgré ces obstacles, les révolutionnaires arrivèrent presque toujours à distribuer les brochures à leurs destinataires.

Les uns — c'était le cas d'Alexandre Sul-kiewicz (*note A*) — s'enrôlaient dans la douane en risquant, par cela même, leur avenir ou quelquefois leur vie ; les autres se fixaient tout près de la frontière, en se donnant l'apparence d'occuper un domicile légal et non suspect ; ils acceptaient un emploi quelconque dans un commerce ou industrie.

« Un spécialiste idéal en matière de transport, c'est Pilsudski qui parle (*note B*), était le camarade X... Dans le seul but de frayer la voie aux publications illégales, il avait accepté un maigre emploi tout près de la frontière. Il était particulièrement doué pour amadouer les gens et se les attacher, et, en peu de temps, il était dans les confins comme chez lui. Il connaissait tous les secrets de la frontière, les relations qui existaient entre les gens, et, plus d'une fois, il avait réussi à trouver des concours dans son métier dangereux. Il utilisait tout son entourage. L'un,

(*Note A*) Alexandre Sulkiwicz avait accepté la situation d'employé de douane sur la frontière russo-prussienne et, de Londres, le parti lui expédiait la contrebande politique. Il se chargeait de la distribution des brochures et allait souvent lui-même à Vilno et à Varsovie, les portant sur lui dans la doublure de son complet.

(*Note B*) Vide *Biboula. Souvenirs d'un révolutionnaire*, Josef PILSUDSKI.

sans s'en douter le moins du monde, servait à lui gagner la complaisance des douaniers ; l'autre prêtait son concours à son insu quand il voulait dissimuler un transport de brochures à travers la frontière ou au delà du cordon des troupes ; un troisième portait à la ville ou à la bourgade voisine un nombre de pamphlets qu'il faisait passer pour un cadeau ; un quatrième, stylé par lui, surprénait tel ou tel secret administratif... »

Les révolutionnaires arrivaient ainsi à assurer une diffusion assez régulière de leurs imprimés parmi leurs adhérents. Cependant, Pilsudski comprit bien vite que cette littérature ne répondait plus aux besoins du moment. L'ouvrier ou le paysan auquel elle était destinée était incapable de la comprendre. Dans *l'Aurore*, journal officiel du parti, on traitait trop la politique du point de vue théorique. Pilsudski résolut donc de créer en Pologne même un organe plus populaire. Il voulait trouver une arme plus faite à la taille des masses, et surtout plus conforme à l'attaque qu'il voulait déclencher.

Une machine à imprimer de modèle anglais, le *Model*, fut transportée de Leipzig à Hambourg, et, de là, Stanislas Wojciechowski la fit parvenir à Alexandre Sulkiewicz qui la remit personnellement à Pilsudski. Il fallut, d'abord, trouver un lieu sûr où on pourrait travailler et s'en servir en toute sécurité. Pilsudski chargea de cette tâche un des membres du parti. Son choix tomba sur un camarade pharmacien qui fit l'acquisition d'une petite pharmacie dans la

ville de Lipniszki, près de Vilno, et on y installa l'imprimerie dans une petite chambre au premier. C'est là que furent imprimés les six premiers numéros du *Robotnik* (l'*Ouvrier*), et Pilsudski en devint le rédacteur en chef, l'administrateur et l'imprimeur. Ses principaux collaborateurs étaient Stanislas Wojciechowski, Pietkiewicz (arrêté en 1895) et un jeune compositeur qui avait travaillé à Londres pour le parti. Ils étaient les seuls, avec Pilsudski, qui savaient où se trouvait l'imprimerie, et c'est grâce à ces précautions que l'imprimerie fonctionna six ans à la barbe de la police.

Les révolutionnaires ne restèrent pas longtemps à Lipniszki. Le compositeur avait comme maîtresse la servante du pharmacien, et, une nuit, dans un accès de tendresse, il lui dévoila leur secret. Comme il s'obstinait à ne pas l'épouser, elle se fâcha un jour pour tout de bon et menaça de tout révéler à la police. Il fallut donc trouver un autre gîte... Pendant plusieurs mois, la rédaction du journal fut suspendue, puis on s'installa rue Aleksandrowska à Vilno, d'où, pendant cinq ans, Josef dirigea et perfectionna le journal en permettant ainsi au jeune parti polonais socialiste de s'accroître en puissance et en rayonnement. En juillet 1899, Pilsudski résolut de changer encore une fois de lieu de résidence, et, soit qu'il se sentît trop près de ses amis et de ses parents, soit qu'il voulût se rapprocher encore davantage de ceux auxquels la revue était destinée, il transféra l'imprimerie à Lodz, le centre industriel le

plus important de la Pologne russe. C'est là qu'il fut arrêté, le 21 février 1900, au moment où il composait son journal.

« L'imprimerie découverte à Lodz (*note A*) ne se trouvait ni dans une cave, ni dans un grenier ; elle n'était pas non plus entourée de mystère inquiétant. La rédaction et l'imprimerie étaient établies dans un logement ordinaire, tel qu'il y en a des milliers dans toute grande ville, au premier étage. Je n'avais pas trouvé d'appartement au rez-de-chaussée ; de plus, le nôtre se trouvait au-dessus d'un magasin de cotonnades, de sorte que le bruit éventuel de l'imprimerie ne risquait d'éveiller l'attention de personne. Notre appartement se composait de quatre pièces et d'une petite cuisine. Derrière le salon, était une grande pièce dans laquelle nous installâmes l'imprimerie et qui passait pour mon cabinet de travail aux yeux des gens non initiés. Quel était ce travail ? Je ne le disais à personne, laissant à mon entourage le soin de forger telle ou telle hypothèse sur la nature de mes occupations. Je comptais qu'à Lodz, ville industrielle et commerciale, il devait y avoir une foule de gens vivant de cette industrie et de ce commerce, et n'ayant pas des heures fixes de travail à l'extérieur, ni d'occupations bien définies aux yeux de leur entourage.

L'ameublement du cabinet-imprimerie se composait d'un bureau de rédaction avec

(*Note A*) Vide *Biboula. Souvenirs d'un révolutionnaire*, Josef PILSUDSKI, p. 120.

des tiroirs où l'on rangeait les manuscrits et les différentes éditions, d'un divan qui servait à cacher le papier, d'une corbeille dans laquelle allaient les déchets de la production, d'une petite armoire dont le haut enfermait la machine, et les tiroirs du bas, les cassettes de type et, enfin, de quelques chaises. Deux lampes, l'une haute, de style japonais, l'autre sur le bureau, servaient à nous éclairer, la nuit. »

Pendant toute cette période, Pilsudski se surpasse ; il fait des prodiges. On dirait même que sa virtuosité s'exalte à entreprendre tant d'objets à la fois. Il travaille à la rédaction, lance des proclamations au peuple polonais et parcourt le pays, organisant partout des cercles secrets chargés de répandre le journal. Point à retenir : ses premiers articles s'adressent « à la jeunesse des champs et des usines, à tous ceux qui souffrent plus que les autres. » Il s'efforce de concilier les tendances nouvelles avec les anciennes formules socialistes afin d'atteindre les ouvriers et agitateurs qui ont appartenu aux anciennes organisations patriotiques, cependant qu'il entreprend une campagne de propagande dans les milieux agricoles et fonde des faisceaux d'action révolutionnaire. Trente-cinq numéros du *Robotnik* avec dix grands suppléments sont imprimés et distribués, malgré la police alertée. Le journal ne tire qu'à 1600 exemplaires (*note A*) mais, comme les patriotes se les passent de

(*Note A*) « Nous avons commencé à tirer à 1 200 ; actuel-

main en main (*note A*), le *Robotnik* pénètre dans tous les milieux. Le journal redonne du courage aux désespérés ; il fait revivre les espérances déçues ; il devient de plus en plus le porte-parole attitré de la classe ouvrière, de « cette classe qui s'éveille à une vie indépendante, à la lutte pour ses intérêts et ses idéals. »

De cet instrument de lutte, Pilsudski se sert sans ménagements : c'en est fait des réticences. Dorénavant, la vie qu'il mène relève des annales révolutionnaires autant que du roman d'aventures. Il mène sa campagne, tambour battant, s'attaque sans cesse au gouvernement et aux autorités, et s'efforce de soulever l'opinion populaire contre l'apathie intéressée de certains éléments patriotes. Son mot d'ordre, qu'il exprime avec une éloquence qui vibre, est de lutter constamment *mais surtout de s'équiper moralement et physiquement pour le jour où il décrètera l'insurrection générale.*

lement nous tirons à 1 600, et, tandis que la moitié presque de nos éditions anciennes était distribuée gratuitement pour faire connaître notre journal, l'édition actuelle ne suffit pas à satisfaire aux exigences des abonnés permanents du journal qui sont obligés de se partager les exemplaires reçus. » Vide *Robotnik*, exemplaire du 23 juillet 1899, n° 32.

(*Note A*) « A cet égard, chaque nouveau numéro du *Robotnik* prouve la multiplicité de ses relations. Les centaines de correspondances, de cartes postales, d'imprimés, d'enveloppes tracées par des mains maladroites, souillées, passant de main en main avant d'arriver à la rédaction, les centaines de colporteurs qui distribuent le journal aux camarades, les milliers de lecteurs permanents qui se répartissent par dix, vingt, pour un seul exemplaire... tout cela prouve que, malgré son caractère clandestin, le *Robotnik* est le journal le plus répandu parmi les classes ouvrières. » Vide *Robotnik*, numéro du 12 décembre 1897, n° 25.

Superbe d'énergie et travailleur inlassable, il est admirablement secondé par sa femme, Maria Pilsudska, jeune patriote de grand cœur, qu'il a épousée secrètement en 1899, à l'église évangélique. Une grande part leur revient dans le concours de circonstances qui permet au jeune parti socialiste polonais de perfectionner son organisation et d'alimenter sa caisse.

Pendant près de six ans, le mystérieux Viator, — tel est son pseudonyme, — déjoue les efforts de la police qui a reçu l'ordre d'établir son identité, et on le voit partout, nouant des intrigues, rédigeant des pamphlets, haranguant ses affidés en Pologne ou à l'étranger (*note A*).

Sa vie s'écoule au milieu d'embuscades et d'alertes, car il doit combattre, non seulement la police et les gendarmes, mais toute une armée d'espions et de mouchards, armée ténébreuse, composée de la façon la plus hétéroclite.

Ces espions entrent dans les magasins. Ils dévisagent les passants ; parfois, ayant reconnu une personne suspecte, ils ne la font pas arrêter immédiatement, mais la traquent pendant des semaines, afin de mieux connaître ses accointances. Pour lutter contre tant d'Argus, il faut avoir continuellement

(*Note A*) Au cours de ces six années, Pilsudski fit quatre voyages à l'étranger. Il passa plusieurs mois à Londres en 1896, où il se lia d'amitié avec Ignace Moscicki, le président actuel ; il visita aussi Zurich pour les réunions du Congrès du Z. Z. S. P. ainsi que du Congrès socialiste international. Toujours il lutta pour faire accepter comme programme la libération de la Pologne.

recours à la ruse ou au déguisement. A chaque moment, pour faire perdre ses traces aux agents, il faut prendre refuge dans un tramway ou un fiacre, ou se tenir des journées entières dans des ruelles obscures des faubourgs, tapi dans un taudis ou une auberge mal famée.

Comme Pilsudski ne peut descendre à l'hôtel sans passeport (*note A*), il dort au hasard de ses randonnées, tantôt dans une maison de refuge, où il est assuré de trouver un asile sûr et des complices dévoués, tantôt dans un local inoccupé. Avant d'entrer dans une maison où il doit rencontrer ses amis, il s'attarde toujours au dehors et observe la disposition de la fenêtre.

Comme Chappe, les conjurés ont inventé un télégraphe optique. Un pot déplacé, les rideaux disposés d'une certaine façon, le préviennent qu'il ne doit pas entrer. Il sait, alors, que la police a déjà fouillé les lieux et qu'elle y a laissé un agent.

Quoique tous les policiers, gendarmes, espions et faux frères soient lancés à sa poursuite (*note B*), Pilsudski devient une puissance avec laquelle tout le monde doit compter. Il tient ses réunions, dépiste les poursuites des plus fins limiers de Saint-Pétersbourg, et assure le bon fonctionnement de son journal. Chaque fois qu'un numéro

(*Note A*) Pilsudski avait de faux passeports, mais il préférerait ne s'en servir que quand c'était absolument nécessaire.

(*Note B*) La police russe spéculait sur l'indigence des uns, sur la cupidité des autres.

du *Robotnik* est imprimé, il emballe, aidé de Wojciechowski, les exemplaires dans deux valises, l'une noire, l'autre jaune, que les conspirateurs appellent « la Brune » et « la Blonde » et les apporte au lieu de distribution. Lorsque Viator part en voyage, c'est un des autres membres du parti qui se charge de l'achat de son billet. Les deux hommes se rencontrent un peu avant le départ du train dans un wagon convenu, et l'acheteur du billet le dépose sans rien dire sur une des banquettes. Comme toutes les lettres sont censurées, Pilsudski invente un code spécial dont les conspirateurs se servent couramment dans leur correspondance, cependant que chaque membre du parti polonais socialiste possède un pseudonyme. Ceci explique pourquoi Josef vécut si longtemps sans que personne se rendît compte qu'il était le célèbre Viator.

Traqué inlassablement, et exposé continuellement aux dangers, il n'est pas étonnant qu'il apparaisse, tantôt généreux, sensible, cordial, tantôt rude, sombre, aigri, méfiant. Cependant, la légende grandit sa populaire figure et ses partisans l'idolâtrèrent, tant il a frappé leur imagination.

Suspect, adulé, harassé, il court d'une frontière à l'autre, et, dès lors, commence son existence énigmatique de fugitif, sans asile fixe, tapi le jour dans quelque maison obscure où, avec ses amis, il travaille et organise, parcourant la nuit de longues distances pour visiter ses partisans et embaucher de nouveaux affidés. Partout, il compte des complices ; il

en a dans la police, dans les administrations et municipalités ; ils se glissent et se faufilent partout, prennent place près des administrateurs, feuilletent les registres. Toujours, il réussit à ne laisser aucune trace de son passage et évoque le paysan lydien auquel la possession d'un anneau enchanté donne le pouvoir de disparaître à volonté (*note A*).

En attendant, le *Robotnik* s'est tellement identifié au mouvement ouvrier dans les provinces annexées par la Russie qu'il en est devenu une partie intégrante, cependant que, de jour en jour, l'idéal de l'indépendance, grâce à la lutte armée, gagne du terrain ; puis, quoiqu'il soit un conspirateur réfléchi et rompu à toutes les finesses du métier, il relâche un peu ses précautions et se laisse un jour surprendre avec sa femme, (c'est le 21 février 1900), dans son appartement, à Lodz, au moment où il compose son journal (*note B*).

« Cette presse, qui avant l'arrestation avait vomi des centaines de milliers d'éditions, qui, pendant des années, faisait l'unique but des poursuites des policiers et du service d'espionnage — cette presse dont l'existence prolongée constituait un défi à la puissance des

(*Note A*) Gygès devint roi de Lydie grâce à la possession de ce talisman merveilleux.

(*Note B*) Malinowski arriva à Lodz pour remplacer Pilsudski qui avait besoin de repos. Un espion le reconnut dans la rue, le fila et le vit entrer dans l'appartement de Pilsudski. A son départ, il fut arrêté par la police qui, la même nuit, vers trois heures du matin, pénétra dans l'appartement de Pilsudski. A leur grande surprise, les gendarmes constatèrent que c'était là qu'était l'imprimerie qu'ils recherchaient depuis des années.

autorités russes — cette machine se trouvait à découvert sur son socle habituel ayant dans son cadre le trente-sixième numéro, lorsque la police fit irruption dans notre appartement. Les gendarmes examinaient la presse avec une curiosité respectueuse ; ils la touchaient avec crainte. Ils avaient l'air tout ahuris de voir qu'une telle bagatelle pût avoir tant d'importance. »

CHAPITRE VIII

PRISON ET ÉVASION

Poursuivi, et inculpé d'avoir soutenu contre l'État russe une action essentiellement révolutionnaire, Pilsudski fut condamné, après un procès retentissant, à huit ans de travaux forcés et déportation à vie en Sibérie. Après une nuit passée à Lodz, on le transfère avec sa femme et Malinowski au pavillon n° 10 de la citadelle de Varsovie, célèbre prison, chargée d'un passé de cauchemar.

C'était un lugubre bâtiment, entouré de murs élevés, et d'où, seuls, de rares prisonniers avaient réussi à s'évader. Au fond de cachots sinistres, dont les portes-grilles s'ouvraient sur un long corridor, où le jour ne pénétrait jamais, agonisaient dans le désespoir ceux que réclamait la Sibérie. Josef et ses deux compagnons y furent enfermés.

Les détenus étaient surveillés, nuit et jour, et soumis à une consigne sévère, inexorable. Il était défendu de leur donner de la nourriture ou même des livres non coupés ; ils pouvaient, de temps en temps, et après de nombreuses démarches, s'entretenir occasionnellement avec leurs parents, mais jamais en privé. Le parloir de la prison était une

grande salle divisée en deux compartiments par des grillages épais, entre lesquels se tenait un agent.

Dans l'un des compartiments, on introduisait le prisonnier ; dans l'autre, son visiteur. Pendant les cinq minutes que durait la conversation, il fallait causer à voix haute et surtout *ne pas parler politique*. Sinon, on risquait de se voir supprimer toute visite.

Quoique ce régime fût sévère, Pilsudski réussit à le rendre supportable.

« Qu'y a-t-il dans une prison ? a-t-il dit plus tard. Des murs et les quelques ustensiles bien rares que l'on donne aux prisonniers. Alors, on essaye d'imiter la vie qui ailleurs bat à une cadence accélérée... »

« Quant à moi, j'ai toujours ri de constater que j'étais un prisonnier-né, car je réussissais facilement à m'occuper... et même à charmer ma vie. Je pouvais tirer de mon esprit tous les romans et tous les rêves possibles, car mon âme se plaisait à cette occupation. Je ne m'attachai à aucun objet matériel. »

Passionné joueur d'échecs, Pilsudski essaya de fabriquer un petit échiquier, et, quoiqu'il n'eût pas le moindre instrument à sa disposition, il arriva à en dessiner un sur le seul livre qu'on mettait à la disposition des prisonniers, la Bible. Avec des allumettes, il dessina des cases noires sur la couverture et il se fabriqua les pièces nécessaires. Avec cet échiquier improvisé, il passa de nombreuses soirées, à élucider des problèmes d'échecs, quoiqu'il eût rougi — comme il le confessa plus tard — de montrer sa tour ou

son fou à quelqu'un : ces pièces étaient construites si maladroitement !

En attendant, le parti polonais socialiste avait senti que, sans le concours et la direction de Pilsudski, les révolutionnaires ne faisaient rien qui vaille. Ils résolurent donc de le libérer à tout prix. Et, comme il était impossible de le faire évader de la citadelle, on décida d'obtenir en premier lieu son transfert dans une autre prison, où les conditions seraient plus favorables.

Or, il y avait dans la citadelle un sous-directeur adjoint, Siedielnikow, marié à une Polonaise qui avait de fortes sympathies pour la Pologne. Il était très lié avec Marie Paszkowska, agente secrète des conjurés. Grâce à sa complicité, on envoya des instructions à Pilsudski. On le prévint qu'il devait simuler la folie de la persécution, car ce serait seulement ainsi qu'on obligerait les autorités à le transférer dans un hôpital (*note A*).

Pour faciliter sa tâche, Maria Paszkowska consulta un psychiatre éminent, le docteur Radziwillowicz, beau-frère de l'écrivain Zeromski, et Pilsudski se mit sans retard à exécuter fidèlement les instructions reçues.

Il se mettait dans une colère épouvantable chaque fois qu'il voyait un uniforme, et refusait toute nourriture, excepté des tablettes de chocolat ou des œufs à la coque, prétendant qu'on voulait l'empoisonner. Grâce à ce subterfuge et à un rapport bienveillant du

(*Note A*) Il fallait que la maladie fût grave, compliquée et impossible à traiter dans l'infirmerie de la prison.

docteur Chabachnikoff, psychiatre distingué qui n'admettait pas qu'on pût traiter un détenu politique comme un vulgaire criminel (*note A*), Pilsudski fut transféré à Saint-Pétersbourg, à l'asile d'aliénés de Saint-Nicolas, Chabachnikoff ayant délivré un certificat officiel où il était dit que le détenu était atteint de folie et qu'il devait suivre un traitement spécial.

A partir de ce moment, l'évasion devient chose faisable. Un jeune médecin, le docteur Ladislas Mazurkiewicz, membre du parti polonais socialiste, qui deviendra plus tard professeur de la Faculté de médecine, obtient, grâce à l'influence de son père, un poste d'interne à l'hôpital et, aussitôt installé, se met à l'ouvrage. Il passe en fraude un complet dont Pilsudski se servira pour son évasion et qu'il apporte effet par effet dans sa serviette, et décide de faire évader Josef la première nuit qu'il sera de service. Cette occasion se présente le 14 mai 1901, alors que la majorité du personnel a congé en honneur de la fête nationale.

Mazurkiewicz fait venir Pilsudski dans son cabinet de consultation et congédie son gardien Andrei en lui disant qu'il peut s'absenter pendant une heure ou deux. Profitant de son absence, Pilsudski revêt alors le costume que son ami lui a remis ; puis, accompagné du médecin, il sort de l'hôpital, sans que personne le reconnaisse. Les révolution-

(*Note A*) Chabachnikoff était Sibérien, et Pilsudski lui fut sympathique dès leur première rencontre, à cause du séjour prolongé qu'il avait fait en Sibérie.

naires se dirigent vers la rue Oficierskaya ; ils hèlent un fiacre et se font conduire à la rue Morskaya. Nous touchons ici à un autre trait du caractère de Pilsudski. La voiture qui conduit les fugitifs est attelée d'une rosse qui avance à peine. Mazurkiewicz, qui sait que chaque minute est précieuse, s'affole.

— Tu crois transporter des macchabées, croquemort, crie-t-il, exaspéré.

— Mais laisse-le donc faire, lui répond Pilsudski, impassible. Regarde plutôt la verdure qui nous entoure. Ne sens-tu pas le printemps qui embaume ?

Arrivés à la Morskaya, les évadés descendent de la voiture et en prennent une autre qui les conduit chez un ami, n° 10, Wassiliewsky Ostrow. Ils y demeurent toute la journée. De là, Pilsudski, suivant le chemin le plus long et détourné, se rend à Kiev, où il visite l'imprimerie du *Robotnik* qui vient d'y être transférée. Il compose son trente-neuvième numéro, puis, après quelques jours de repos, rejoint sa femme en Polesie (*note A*), d'où, avec la complicité de Miklaszewski, administrateur des forêts du comte Zamoyski, il réussira à passer en Galicie, toujours accompagné de Mazurkiewicz.

Vie d'aventures.

Libre, Pilsudski voyage. Il pousse d'abord jusqu'à Londres, centre de toutes les orga-

(*Note A*) Maria Pilsudska avait été relâchée sous caution peu de temps après son arrestation à Lodz. Elle s'était réfugiée dans la propriété d'amis de sa famille.

nisations révolutionnaires russes et polonaises ; puis, muni de faux passeports et de sauf-conduits secrets, il va par monts, vaux et mers, propager la révolution et sa doctrine dans tous les milieux polonais à l'étranger. Il pénètre même en Russie. Déjà, le voyageur au faux nom et aux faux papiers, l'agitateur mystérieux qui prépare ses compatriotes à la nécessité d'une lutte armée, mais attend des circonstances favorables pour passer de la parole à l'action, porte en lui l'étoffe d'un homme d'État et d'un autocrate... Il est devenu le chef incontesté ; quand il ordonne, pas un indocile ; lorsqu'il parle, pas un murmure. Est-il besoin de montrer combien l'énergie qu'il possède se trempe dans de pareilles aventures ; quel entraînement aux risques de l'action révolutionnaire constituent les contacts nombreux qu'il se crée parmi les ennemis de l'ordre social, et quelles réflexions inspirent à une si ardente intelligence ces incursions fréquentes dans les milieux les plus séditionnels...

Josef Pilsudski a beaucoup étudié l'insurrection de 1863. Il est conscient de la puissance formidable de l'ennemi avec lequel il engage la lutte. De retour à Cracovie, où on le rappelle en 1902, il prépare donc avec sang-froid et délibérément la révolution qu'il veut mener à bonne fin.

CHAPITRE IX

GUERRE DE GUERILLAS

Si Vilno est la Mecque de la Pologne, et la ville qui, peut-être, plus que toute autre ville polonaise, symbolise son âme immortelle, Cracovie peut être comparée à Medina. Elle personnifie la grandeur et la force d'autrefois. Vilno vous laisse sous la poignante conscience d'un martyr noblement supporté et surmonté. Cracovie vous instruit d'un merveilleux passé d'histoire qui fait d'elle l'égale des plus grandes cités du monde. Vous quittez Vilno attristé par l'appel réellement humain qu'elle a adressé à votre âme du fait de sa constante immolation sur l'autel du patriotisme. Vous quittez Cracovie instruit de ce que fut l'âme polonaise avant le sacrifice, et saisi au delà de toute expression par le nombre de ses splendides églises et palais, ombres d'un passé d'opulence et de culture.

On ne saurait donc se borner à visiter une seule de ces deux villes, si l'on désire réellement comprendre quelque chose à cette race si étrangement attrayante que les Français comprennent si peu. Voir Cracovie après Vilno, c'est contempler deux aspects entière-

ment différents, quoique apparentés, de la même conscience nationale, car il n'est point de villes plus intensément nationales.

En équilibre sur ses collines pittoresques, et coupée par la Vistule, la ville de Cracovie est enchâssée dans une campagne traversée de charmantes vallées et animée de sinueux ruisseaux, tandis qu'au delà de la plaine s'élève la chaîne des Carpathes.

Tout excite ici la pensée et fait jaillir la vision d'une splendeur médiévale. Un château, le Wavel, qui est le fleuron de la monarchie polonaise et qui est pour la Pologne ce que Saint-Denis fut pour les rois de France; une Université qui est son plus noble orgueil et le berceau de sa science; des rues bien dessinées et dont l'architecture frappe par l'ancienneté de beaucoup de ses logis; d'innombrables églises et couvents qui, bien que construits dans des styles différents, portent la marque d'un caractère national d'une intensité sans rivale; des statues, des tombes, des monuments qui renferment les restes de ses plus illustres fils ou commémorent leur œuvre, et une barbacane qui est presque unique au monde. Là, aussi, l'on trouve un patriotisme et une ferveur religieuse sortis des flammes de la persécution et maintenus par la plus scrupuleuse observance de toutes les traditions et par une atmosphère si chargée de souvenirs que le passé vous apparaît comme immuable.

C'est dans cette ville, pèlerinage pour tous ces patriotes qui veulent méditer la leçon du passé et se retremper pour l'avenir, et

c'est dans cette atmosphère que Pilsudski, à son retour de Londres, se reprend à rêver le large et l'aventure. Fait significatif ; c'est à partir de ce moment qu'il se trouve à l'étroit dans le cadre de principes sectaires. Dès ce jour, sa sévérité envers le socialisme s'exerce sans ménagement, sans relâche.

« Aucune classe, affirme-t-il, fût-elle la plus puissante, ne peut entreprendre contre l'opprimeur une insurrection victorieuse ; celle-ci doit être réalisée par la nation tout entière. »

Du joug de la doctrine étroite, il se débarrasse donc par une rapide évolution, car il sent l'heure de l'action définitive, et, dans ce but, il prévoit l'organisation immédiate d'une force de combat. Finie, sa carrière de journaliste ! Maintenant, place à l'action... à la lutte !

La réputation et l'autorité du jeune chef grandissent au fur et à mesure que cette nouvelle évolution s'accroît. Les traits de son visage commencent à se populariser ; ses yeux fixes et scrutateurs sous d'épais sourcils, sa gravité froide, accusent une inébranlable ténacité et un orgueil que rien ne peut abattre.

Infiniment patient, pardonnant des offenses souvent lourdes, groupant par son amitié cordiale des hommes qui quelquefois se détestent, acharné dans son travail qui apparaît alors comme presque désespéré, Pilsudski devient pour la jeunesse polonaise le type le plus beau du patriote.

Quand la Russie déclare la guerre au

Japon (8 février 1904), il croit que l'occasion est venue de passer de la parole à la guerre ouverte. C'est un gros événement dont il espère profiter. Il déploie, comme d'habitude, une activité inlassable, voyage partout, confère avec ses amis, et, la mobilisation décrétée en novembre, s'efforce par tous les moyens à la rendre impossible.

« C'est une folie et une honte, déclare-t-il, d'aller verser notre sang là-bas au loin pour des intérêts russes, de permettre qu'on nous conduise à l'abattoir de la Mandchourie, comme des moutons, tandis que ce même sang, versé ici dans une lutte contre l'opresseur pour la défense de notre honneur national, pourrait nous procurer d'immenses avantages. »

Il veut créer une armée, et il pense la recruter parmi les jeunes gens que la Russie envoie en Extrême-Orient. Cependant, son appel à la nation reste sans écho. Il a beau plaider avec feu et éloquence. On lui répond que son programme insurrectionnel est ridicule, que la Pologne ne se laissera pas entraîner de nouveau dans une aventure. Désillusionné, il rentre à Cracovie et ouvre son cœur à son ami Sieroszewski.

— « Que sont devenus les Polonais des *Chants historiques* de Niemcewicz et des poèmes de Mickiewicz et Krasinski? Où se trouvent les héros et les chevaliers dont me parlait ma mère, ces hommes au cœur flamboyant, prêts à saisir leurs armes au premier bruit d'une lutte pour la liberté? »

Malgré cet échec, Pilsudski ne se tient

pas pour battu ; il persévère dans la nouvelle voie qu'il s'est tracée. Toujours, il se soumet à ce qui ne dépend pas de lui ; mais, si un chemin lui est défendu, il en découvre un autre qui le mènera au but. Sa philosophie se résume en ces mots :

Si c'est *non*, cette fois, ce sera *oui*, la prochaine.

A partir de ce jour, Pilsudski est partout, organisant, prêchant la révolte, et en exposant les avantages avec la foi chaleureuse dont sa nature ardente déborde. Déjà il pressent la débâcle de l'Empire, dont il a depuis longtemps prévu la chute. Il constate le désarroi des autorités, entend les premiers tonnerres confus du terrible orage qui, douze ans plus tard, dévastera et fera sombrer la Russie, tonnerres qui se manifestent déjà par des désordres et une carence de plus en plus marquée de l'autorité. Comme il lui arrivera jusqu'à la fin de sa carrière, Pilsudski se détermine par les circonstances. Silencieusement, il se met à l'œuvre, mais attend le moment propice, tout en donnant le change sur ses intentions. Puis, le 13 novembre 1904, un dimanche, il voit son opportunité, et, aidé de Kwiatek et Slawek (*note A*), il organise à Varsovie, sur la place Grzybowski, une première manifestation armée contre la mobilisation de ses compa-

(*Note A*) Kwiatek était le chef de l'organisation révolutionnaire de Varsovie. Slawek, aujourd'hui président du Bloc gouvernemental à la Chambre, deux fois président du Conseil et vieil ami de Pilsudski, acheta les revolvers en Podolie et à Poltawa.

triotés. C'est le commencement d'une nouvelle phase de sa vie : le baptême de feu de la célèbre *Organisation de combat (Organizacja bojowa)*, P. P. S., qu'il a créée en vue de la révolution qu'il trame...

Pour la première fois depuis 1863, des patriotes armés opposent force à force, violence à violence.

Le 13 au matin, dès dix heures, les premiers rassemblements se forment en face de l'église, sur la place.

Ils se grossissent lentement, puis, vers midi, se fondent dans la foule compacte qui sort de l'église, à la fin de la messe, et se constituent en cortège. Il y a là des gens de toutes sortes, des badauds et des bourgeois, des intellectuels ; mais il y a, surtout, des ouvriers et des étudiants, partisans de Pilsudski ; en tout, plusieurs milliers de personnes qui s'excitent les unes les autres, en poussant des cris et des acclamations. Des pancartes se lèvent. On promène au bout de bâtons des bannières avec ces inscriptions :

Parti polonais socialiste. Nous refusons de nous battre pour le Tsar.

Tout de suite, la procession se met en marche, cependant qu'accompagnés d'une immense clameur, trente hommes dont les noms ne seront jamais tous connus de la postérité (*note A*), trente héros, armés de

(*Note A*) Les révolutionnaires polonais étaient toujours désignés par des pseudonymes et il était absolument interdit de connaître leurs noms ou de les noter sur aucun registre.

revolvers, se mettent à sa tête et s'acheminent vers l'Ulica Bagno, chantant *la Varsovienne* de Delavigne.

Chargée par la police, la bande de héros, bien enlevée par Slawek, refoule ses adversaires, et, après un choc violent où il y a des morts des deux côtés (*note A*), reste maîtresse du champ de bataille. Peu de temps après, éclate en Russie le soulèvement révolutionnaire qui sera l'avant-coureur de la révolution de 1917, et, sur toute l'étendue du vaste Empire, c'est la révolte et l'insubordination. Les Polonais manifestent à Lodz, à Radom. Le 22 janvier, conduits par le prêtre orthodoxe Gapon, de nombreux ouvriers et paysans vont au Palais d'Hiver à Saint-Pétersbourg présenter leurs doléances au « Petit Père ». Quoique leur but n'ait rien de séditieux, ils sont reçus à coups de fusil, et les fuyards, poursuivis sans pitié. Cette répression cruelle, au lieu de produire l'apaisement qu'on en attendait, ne fit qu'encourager les mécontents, et bientôt, de tous les côtés, en Russie et en Pologne russe, les ouvriers se mettent en grève, cependant que les autorités débordées déclarent un état de siège.

C'est pour Pilsudski une occasion unique de mettre en pratique sa doctrine et de commencer la lutte active ; mais il décide d'abord de visiter le Japon, croyant possible d'y trouver un appui.

(*Note A*) Il y eut, en tout, onze morts et quarante blessés.

Au commencement de février, il s'embarque pour Tokio, accompagné d'un de ses amis, Titus Filipowicz (*note A*), et propose au gouvernement japonais de subventionner un plan de soulèvement de la Pologne qui se jetterait sur les flancs de l'armée russe. A la demande de Pilsudski, les experts militaires du Mikado se réunissent. Ils examinent la proposition. Ils se sentent attirés, d'ailleurs, presque séduits, par ce rebelle irréductible et sa belle confiance ; mais, ayant pesé le pour et le contre, ils décident de ne rien faire. C'est Roman Dmowski, le chef des nationaux démocrates polonais, qui, aussitôt arrivé dans la capitale nipponne, fait avorter ce dessein en plaidant qu'il est, non seulement irréalisable, mais aussi nuisible à la cause polonaise.

Rentré à Cracovie, Pilsudski, que rien ne rebute ni désillusionne, repart bientôt pour la Pologne russe, et, dès ce moment, chef mystérieux au nom légendaire, devient l'âme et le chef du mouvement révolutionnaire qui embrase la Pologne tout entière.

Guerre de guerillas.

En Arménie et en Lettonie, en Finlande et en Sibérie, l'orage gronde, sinistre, présageant la chute prochaine d'un trône séculaire ; et, dès le commencement, l'Organisation de combat du parti polonais socialiste entre dans la lutte, ses manifestations fomen-

(*Note A*) Le futur ambassadeur de Pologne à Washington.

tant les éléments de désagrégation en Russie.

Recrutés avec soin parmi des hommes réputés pour leur courage et résolus à se battre, dispersés par petits groupes de six à dix sous le commandement d'un sergent jusque dans les plus petites bourgades du pays qu'elle enveloppe d'un immense filet à mailles étroites, la *Bojowka* protège les locaux du parti polonais, donne asile aux patriotes qu'on recherche, supprime les espions et agents provocateurs, et garde les chefs du mouvement pendant les manifestations des rues. Le matériel d'attaque est mince, car les guerillas ne disposent que de pistolets automatiques, de grenades et de quelques fusils, mais les escouades font preuve d'un courage et d'une initiative extraordinaires. La tactique employée est celle des guerillas espagnoles, et partout les révolutionnaires attaquent l'ennemi là où il est le moins fort. On n'essaye jamais de lui tenir tête en rase campagne, mais on frappe de petits coups, soudains, rapides, réussis, après lesquels on disparaît comme par enchantement pour apparaître de nouveau dans une autre localité. Bref, on s'efforce toujours de suppléer à la puissance par la rapidité de l'attaque, d'où une certaine inégalité dans l'effort et dans le succès. La valeur de l'armée dépend presque tout entière de l'énergie et de l'initiative des commandants locaux, car ce qui manque le plus, ce sont les armes : elles sont des plus inégalement distribuées.

De jour en jour, Pilsudski perfectionne son organisation, et, grâce à la tactique employée,

les Russes sont obligés à disperser leurs forces, ce qui permet le développement de l'action révolutionnaire. Il fonde en Galicie une école pour militants, et seuls pourront faire partie de ses groupements ceux qui obtiendront le brevet que lui et le jury d'examen auront contresignés. Il est admirablement secondé par Slawek, Prystor et Sosnkowski (*note A*) et, grâce à leurs efforts inlassables, c'est bientôt de part et d'autre un combat à mort.

Sous l'impulsion de Pilsudski, les coups de main, de sporadiques, deviennent bientôt de plus en plus fréquents. C'est le fait divers de chaque jour dans les chroniques que les policiers supprimés. Une centaine au moins disparaissent au courant de 1904-1905. Quant aux blessés, ils sont innombrables. Un des plus fins limiers de la brigade centrale de Varsovie est tué à la porte de la préfecture de police d'un bout à l'autre de la rue par un tireur dont l'adresse est phénoménale. Un autre agent, chargé de l'enquête sur cette mort, est tué un jour plus tard dans la même rue et dans les mêmes conditions. Dans presque tous les cas, quoi que fassent les policiers alertés, les auteurs des attentats échappent, insaisissables.

A la campagne, et dans les villes, les attaques et les coups de main se multiplient, souvent heureux, presque toujours impunis.

(*Note A*) Prystor (colonel), un des meilleurs amis de Pilsudski. Député et ministre de la République polonaise. Sosnkowski (général), soldat de grande valeur; devint plus tard chef de l'état-major de la première brigade.

L'histoire est presque toujours la même.

Une patrouille de police ou de Cosaques débouche sur la grand'route ; de derrière un mur ou une haie, soudain, une volée de balles ; ceux qui ne sont pas touchés se sauvent en courant ; les autres se rendent à leurs assaillants. Ils sont dépouillés de leurs armes et de leurs papiers, mais sont généralement bien traités, surtout les blessés ; seuls, les policiers, particulièrement visés à cause de leur cruauté, sont tués à bout portant... Ou alors, c'est sous le commandement d'un des lieutenants de Pilsudski (*note A*) un coup de main contre un dépôt d'armes ou de munitions, une caserne ou un train-poste russe pour procurer aux révolutionnaires les fonds nécessaires. Le but de Pilsudski est de conserver la liberté de ses mouvements, mais surtout de constituer une armée régulière. Pour se sentir digne de commander, il s'efforce de savoir, tout aussi bien qu'un officier de carrière, reconnaître un terrain, faire évoluer ses soldats et assurer leur ravitaillement et leur nourriture.

A Rogow, le 8 novembre 1906, Mirecki Montwill, chef des révolutionnaires de Lodz (*note B*), attaque avec 36 militants un train-poste qui transporte 550 000 roubles destinés à Varsovie.

A pas silencieux, les Polonais encerclent la gare et s'en rendent maîtres, après l'avoir

(*Note A*) Pilsudski était trop connu de la police. Il se contentait donc, la plupart du temps, du rôle d'organisateur.

(*Note B*) Mirecki fut arrêté plus tard par les Russes, en 1908, et pendu dans la citadelle de Varsovie.

isolée télégraphiquement. Puis, à l'arrivée du train, ils surgissent de l'ombre au moment où le conducteur met pied à terre. Des cris de surprise, des jurons. Déjà, sur l'ordre de Mirecki, deux de ses hommes ont sauté sur le marchepied de la locomotive ; ils empoignent le mécanicien, le terrassent et le jettent dehors, cependant que leurs camarades ouvrent le feu sur la voiture-poste, dont ils font sauter la porte avec une bombe.

La décharge des révolutionnaires en grêle fauche les policiers qui ripostent, mais sans succès. Leurs hommes abattus se tordent sur le sol ; quatre sont tués, quatorze blessés. Frappé d'une balle, leur chef bondit hors de la voiture, mais s'effondre sur la voie. Décimés, démoralisés, ceux des gendarmes qui sont encore indemnes se sauvent à toutes jambes dans la campagne environnante, cependant que, exultants, les révolutionnaires jettent fiévreusement à terre sacs et ballots. Ne sachant où trouver le trésor, ils perdent un temps incalculable à le chercher, mais n'arrivent qu'à s'assurer 50 000 roubles ; puis, comme le temps presse et qu'il est dangereux de s'attarder, Mirecki donne le signal du départ.

Emportant avec eux leur butin, les militants font demi-tour et, obliquant vers la route de Lodz, se fondent bientôt dans les chemins couverts. Ainsi finit une expédition qui fut menée à bonne fin, sans la perte d'un homme (*note A*).

(*Note A*) Ce raid eut comme résultat de précipiter la dislocation du parti polonais socialiste, et 11 000 des membres affiliés au parti se séparèrent quinze jours plus tard du

A Bezdany, petite gare près de la rivière Niemen, c'est Pilsudski lui-même qui, le 26 septembre 1908, dirige l'opération (*note A*). A la tête d'une poignée d'hommes, armés de grenades et de revolvers, il dérobe 2 800 000 roubles provenant en partie des impôts payés par ses compatriotes et s'échappe miraculeusement avec son larcin, en dépit de toutes les polices de l'Empire, alertées par son audace...

En tout, une quinzaine de raids sont effectués, dont trois (Lubartow, Wengrow, Ostrowiec) manquent leur objectif.

La tactique employée est toujours la même, et, chaque fois, la consigne est de laisser un reçu. La probité de Pilsudski est légendaire, car « il craint l'argent beaucoup plus que le sang, et jamais le moindre kopeck ne reste entre ses mains ». Souvent, aussi, il libère par la force ou par la ruse ses camarades condamnés à mort. Parmi les évasions les plus célèbres, citons la libération en mars 1906 de dix de ses meilleurs militants condamnés

groupement pour s'unir à la fraction révolutionnaire de Pilsudski (Congrès de Vienne).

Un des facteurs affectés au wagon-poste, et le seul qui fût au courant de l'endroit où se trouvait l'argent gouvernemental, fut blessé grièvement, mais ne voulut pas révéler la cachette. C'est pourquoi les militants durent se contenter des 50 000 roubles.

(*Note A*) Au raid de Bezdany prirent part Mlle Alexandra Szczerbinska que le maréchal épousa en 1919 après la mort de sa première femme, et Gibalski, qui en fit tous les préparatifs. Gibalski loua sur la rivière Niemen une petite maison et amarra sur les bords de ce cours d'eau le canot automobile dans lequel les révolutionnaires s'évadèrent après l'attentat. Il servit sous Pilsudski dans la Grande Guerre, et fut tué sept ans plus tard en Volhynie.

à mort pour attentats à main armée. Pilsudski prépare lui-même le coup de main qui relève du roman d'aventures et inspirera plus tard la fameuse évasion de Léon Daudet de la Santé grâce aux Camelots du Roi.

Un soir, le préfet de police de Varsovie téléphone au directeur de la prison de la rue Pawia. Il lui demande de tenir prêts dix prisonniers — les noms sont indiqués clairement — et de les livrer entre les mains du capitaine de gendarmerie Von Budberg, qui a été désigné pour les conduire au pavillon n° 10 de la citadelle. Une demi-heure après, le capitaine arrive, accompagné d'une dizaine d'agents de police armés jusqu'aux dents. Ses papiers sont en règle, et son ton est péremptoire.

— Amenez les prisonniers et plus vite que ça... Hâtez-vous! — dit-il d'une voix hautaine... et prêtez-moi votre voiture cellulaire. J'ai laissé la mienne à la citadelle. Il ne faut pas attirer l'attention des gens dans la rue; les temps sont des plus difficiles... Voilà, pourquoi, du reste, je ne suis venu qu'avec les *gorodowyies* (note A). L'escorte des Cosaques nous rejoindra en cours de route... Tenez, voici votre reçu. Allons, dépêchez-vous...

Impressionné par son assurance et ses lettres de créance, le directeur fait entasser avec l'aide des faux policiers ses prisonniers pêle-mêle dans la voiture, et, par mesure de précaution, cinq des gendarmes prennent

(Note A) Agents de police en uniforme.

place à l'extérieur, les cinq autres à côté du cocher ; puis, avant de monter, le capitaine « Von Budberg » donne l'ordre au chef du convoi de prendre la rue à droite, afin de rejoindre l'escorte de Cosaques qui s'y tient cachée. Le tour est joué... et, dix minutes après, Jur Gorzechowski, qui a si bien joué le rôle de « Von Budberg » (*note A*), arrive avec ses prisonniers en dehors de la ville, après avoir chloroformé le cocher. Les évadés descendent de voiture ; ils reçoivent des armes et des passeports, et, dans une cour abandonnée, on se dit : Au revoir ! On laisse là le panier à salade, les chevaux et le cocher profondément endormi. Quand retentira plus tard la cloche d'alarme, les révolutionnaires seront bien loin ; ils réussiront, tous, à gagner la frontière.

Recherché par la police, Pilsudski accepte tous les risques et, cent fois, joue sa vie. N'est-il pas de ceux qui en vivent plusieurs en une seule ? Et on a beau lancer des mandats d'amener contre lui, concentrer tous les efforts, quoi que fasse la police, il reste insaisissable.

Soutenu par ses hommes et exerçant sur eux un immense prestige, il se détache de plus en plus du parti polonais socialiste, où des divergences dans l'interprétation des dogmes théoriques causent un froissement continu. Les gauches du parti, avec Hor-

(*Note A*) Jur Gorzechowski devint plus tard le préfet de police de Varsovie. Sa femme, Mme Nalkowska, est membre de l'Académie de littérature constituée tout dernièrement en Pologne.

witz Halecki, estiment que le prolétariat ne doit travailler que pour l'amélioration de ses intérêts sociaux. Ils trouvent que Pilsudski a trahi leurs intérêts en substituant un idéal national aux principes sacro-saints du socialisme. Au congrès de 1906, les deux tendances s'affrontent, et la rupture a lieu. Les socialistes orthodoxes se prononcent pour la suppression définitive dans leur programme de la formule relative à l'indépendance ; ils expulsent du parti Pilsudski qui, avec une petite fraction groupée autour de lui, est resté farouche partisan de sa conception primitive :

Révolution nationale, d'abord ; évolution sociale, après (note A).

Cet échec est une délivrance, une victoire déguisée. Le sortilège du socialisme est fini, et c'est grâce au parti polonais socialiste qu'il s'est rompu. Dès lors, Pilsudski a ses coudées franches ; il pourra ainsi créer la fraction révolutionnaire du parti qui ne tardera pas à se substituer à tous les autres partis patriotes (*note B*).

(*Note A*) La fraction révolutionnaire du parti polonais socialiste avait alors à peu près 5 500 membres, recrutés un peu partout et animés par la même conception politique.

Parmi les révolutionnaires qui suivirent Pilsudski se trouvaient Sulkiewicz, Prystor et Daszynski. Après une année, il fut évident que la majorité du prolétariat se rangeait du côté de Pilsudski et non du côté du parti polonais socialiste. La plupart des gauches s'affilièrent plus tard au parti communiste.

(*Note B*) A ce sujet, vide les *Mémoires* de DASZYNSKI.

CHAPITRE X

LA RÉVOLUTION QUI MENACE

Libéré de ses entraves, Pilsudski a maintenant le champ libre pour travailler à l'organisation d'une armée. Et, quoiqu'il ne dispose que de plusieurs milliers d'étudiants et d'ouvriers, il ne doute jamais du succès final.

« Pour nos buts, tant politiques que sociaux, dit-il, nous devons combattre, *et les armes à la main*. A la force organisée de l'oppression qui s'appuie sur les baïonnettes de la soldatesque, nous devons opposer la force armée des masses du peuple polonais. La révolution à laquelle nous nous préparons sera une lutte de l'armée du peuple polonais avec l'armée du tsar, cette armée qui défend chez nous son pouvoir. Cependant, pour que cette révolution réussisse, nous devons nous y préparer par tous les moyens, en puisant un enseignement dans les tristes expériences du passé. »

Telle est la conception que Pilsudski continue à se faire de la préparation à la lutte dont il attend, d'abord, l'adhésion de tous les bons patriotes, ensuite, le succès de la

révolution. Et, quoi qu'il arrive, quels que soient le sort des armes et les accidents du soulèvement révolutionnaire, sa conception et sa foi dans la victoire restent les mêmes.

En 1907, il assiste à la décadence du mouvement insurrectionnel en Russie, et la révolution, qui a éveillé tant d'espoirs dans les cœurs, se termine dans le sang et la défaite. Les autorités russes se sont ressaisies, et de nombreux militants sont en prison, morts, ou évadés en Galicie, les grévistes déprimés par une série de lock-outs cependant, que, à Varsovie même, c'est la débandade morale.

Chacun pense à son salut, affirme son opportunisme. A quoi bon lutter contre un Empire si puissant et redoutable, alors qu'il serait facile de s'entendre avec lui? Mieux vaudrait conclure un arrangement économique satisfaisant que de s'obstiner dans une voie qui s'est révélée si malchanceuse. Tout se démoralise; l'esprit de défection commence. Se retrouvant égal à lui-même, Pilsudski ne désespère pas. A partir de novembre 1908, il est obligé momentanément de suspendre presque entièrement son action révolutionnaire en Pologne russe. Il n'en continue pas moins à organiser en Galicie l'armée qu'il a en vue. Il sent que le gouvernement autrichien joue un jeu dangereux en annexant la Bosnie et l'Herzégovine; il prévoit les cataclysmes que cette politique annexioniste est susceptible de provoquer en Europe. D'un coup d'œil prophétique, il a vu comment la Pologne pour-

rait en profiter. Il pressent donc que la guerre la plus probable ainsi que la plus prochaine sera une guerre entre l'Autriche et la Russie, ces deux pays visant à l'hégémonie sur les pays balkaniques.

Dès lors, la question se pose dans son esprit : Comment utiliser cette guerre au profit de la Pologne? Pilsudski voit très clairement qu'elle sera, comme toute autre guerre moderne, une lutte d'usure qui usera tout le monde, mais qu'au moment psychologique, final, où vainqueurs et vaincus seront affaiblis, il faudra que les Polonais soient en mesure de devenir les arbitres de la situation. Or, pour jouer ce rôle, il faut momentanément lier sa cause avec une des trois puissances qui se partagent la Pologne.

Dans lequel de ces trois pays trouvera-t-il les meilleures conditions pour se créer une armée?

Soutenir l'Allemagne, c'est rendre impossible une reconstitution quelconque de l'État polonais, c'est même sacrifier à ce pays, à son organisation de fer, à sa machinerie féroce, un matériel humain, généreux, qui ne servirait qu'à exalter le prussianisme.

La Russie? Pilsudski sent que compter sur les Russes serait se heurter, dès le début, à d'énormes obstacles moraux et politiques. Il conclut : « Rien à faire en Russie, la Russie ne marcherait pas. »

Tout donc le ramène à la nécessité de soutenir l'Autriche, l'État le plus faible et surtout celui dont le régime procure, « pour peu qu'on le veuille, mille manières de

tourner les lois » (*note A*). Il sent que là, au moins, il aura la possibilité d'utiliser l'élément polonais pour la création d'une force armée.

Ce projet s'étant emparé de son esprit, Pilsudski ne néglige rien pour le faire aboutir, et toutes ses pensées s'ordonnent, désormais, par rapport à ce but. Toujours il envisage l'avenir avec une confiance que rien ne rebute ; il sent que le succès, la primauté, n'appartiennent qu'à l'action, et que la foi et les circonstances se complètent et s'entremêlent ; l'un de ces facteurs, à lui seul, ne donnerait pas d'équation.

« Il n'y a rien, dit-il, d'aussi douloureux que de ne pas savoir utiliser toutes les possibilités favorables et *elles approchent ; elles sont même tout près.* »

Il entame donc des négociations avec le gouvernement de Vienne. « Je ne vous demande que des armes, dit-il aux Autrichiens, il vous est impossible de conclure avec moi des accords politiques. Ayez ou n'ayez pas de confiance en ma fidélité ; cela, c'est votre affaire. Donnez-moi des armes. Je ne vous réclame pas d'argent. Je vivrai sur le pays, sur ma patrie. Je n'accepterai pas de conditions politiques, car, vous non

(*Note A*) « Je parle franchement, car mon calcul était dépourvu de toute sentimentalité. Je dis donc sans détour, que, si j'avais eu un seul instant la certitude de réussir chez un autre de nos oppresseurs, je serais parti chez lui. Je ne me serais pas inquiété de savoir si c'était notre voisin de l'est, ou même les Allemands. »

Vide Discours prononcé à l'Assemblée des Légionnaires à Cracovie, le 6 août 1922.

plus, vous ne pouvez traiter avec moi. »

Ayant posé ces conditions, il demande l'autorisation de commencer immédiatement la préparation d'une armée polonaise qui, à l'occasion, combattrait la Russie aux côtés de l'Autriche.

« Si nous ne prenons aucune part à la guerre future de l'Autriche contre la Russie, dit-il à ses amis, et si nous ne formons pas une armée nationale, le jour viendra où nous serons rayés pour toujours des rangs des peuples vivants. » (*Note A*).

Quoique l'Autriche ne soit pas pour lui une fin, mais *un moyen*, et qu'il ne veuille que profiter de ses ambitions, il participe avec une compagnie de ses tireurs à une grande revue des Schutzenvereine et Jungschutzen dans la capitale (*note B*) et il obtient, finalement, gain de cause.

Les Autrichiens, officiellement, se refusent à reconnaître son organisation; ils menacent même de dissoudre ses sociétés de tir s'il n'accepte pas les conditions qui lui ont été posées, Pilsudski refuse obstinément. Malgré son intransigeance, les Autrichiens continuent à croire que son désir d'armer ses compatriotes n'est dicté que par amour

(*Note A*) Vide SIEROSZEWSKI, *Josef Pilsudski*.

(*Note B*) Ce fut Casimir Sosnkowski qui fonda la première société militaire secrète, l'Union de la lutte active (*Zwiazek walki czynnej*) en 1908. Deux ans plus tard, Pilsudski fonda la Société de tir qui fut suivie bientôt par d'autres organisations sœurs. La même année, ces sociétés furent reconnues par le gouvernement autrichien et prirent le nom d'Union des sociétés de tir (*Zwiazek strzelecki*). La Société de tir resta toujours sous les ordres directs de Pilsudski.

pour l'Autriche. Ils font donc tout pour l'aider.

Ils permettent aux officiers polonais de leur armée de faire l'instruction des cadres de la nouvelle organisation ; ils fournissent même plusieurs milliers de vieux fusils, sortis de leurs dépôts. Grâce à leur soutien, Pilsudski arrive à concentrer en Galicie une vaste entreprise de préparation militaire qui dépasse les limites de la Pologne elle-même « pour s'étendre un peu partout, en Suisse, en Belgique, en France, en Allemagne et même dans les deux Amériques ».

Grâce à ce concours, l'armée croît de jour en jour, et, peu à peu, un réseau de sociétés de tir habillées de l'uniforme bleu horizon s'étend sur toute la Galicie. En 1913, il y en a près de deux cents dans la province ainsi qu'une trentaine à l'étranger.

Les bras disponibles et disposés à jouer de leur vie ne sont rares nulle part, quand il est question de lutter pour une cause et un chef adorés ; il faut aussi noter, que non seulement les exilés, mais une grande partie de la jeunesse qui habite la Galicie, s'enrôlent dans ses organisations.

L'argent vient aussi, quoique certains tiennent serrés les cordons de leurs bourses, cependant que de tous les côtés, même parmi les Russes (*note A*), affluent des offres de service, non seulement des Polonais d'Europe, mais de leurs cousins en Amérique.

(*Note A*) Bartel de Wyedentaal, ancien officier de l'armée russe. Il changea son nom, suivit les cours de Josef Pilsudski et s'enrôla comme légionnaire dans les organisations révolutionnaires.

D'autre part la nouvelle armée qui se constitue est bien plus qu'une organisation politique et militaire ; elle est le symbole de la patrie indépendante et agissante. Aussi trouve-t-on dans ses rangs, non seulement les premiers volontaires de Pilsudski, patriotes tels que Rydz Smigly, Sosnkowski, Stachiewicz, Berbecki et Wieniawa Dlugoszowski, Kasprzycki, Narbut-Luczynski, Litwinowicz, Burchardt-Bukacki et le docteur Slawoj-Skladkowski (*note A*) qui ont été associés à lui depuis leur première jeunesse... étudiants, ouvriers, intellectuels, mais l'élite de la Galicie, des docteurs et des avocats, des écrivains comme Kaden Bandrowski, Zulawski et Sieroszewski, qui portent dans leurs convictions la loyauté mais aussi la rigidité inflexible de fanatiques, des nobles et des collégiens... des Juifs et des fonctionnaires.

(*Note A*) Rydz Smigly a été le principal collaborateur de Pilsudski pendant la Grande Guerre et depuis la formation de la République polonaise.

Sosnkowski (général), premier inspecteur de l'armée.

Stachiewicz, général, devenu chef du Service historique de l'armée ; mort en septembre 1934.

Berbecki ; actuellement inspecteur de l'armée.

Wieniawa Dlugoszowski (actuellement un des plus brillants officiers de la cavalerie de l'armée polonaise, le Murat de la légion) m'a dit : « Dès que j'eus entendu parler Josef Pilsudski à Paris, à la Société de Géographie, je sentis qu'il fallait devenir légionnaire. Dans ce discours adressé aux étudiants, il nous avait dit qu'au lieu d'aller au café, nous ferions mieux d'étudier la science de la guerre et que peut-être la Pologne y gagnerait. »

Kasprzycki, aujourd'hui vice-ministre de la Guerre.

Narbut-Luczynski, Litwinowicz et Burchardt-Bukacki, aujourd'hui généraux commandants de corps d'armée.

Docteur Slawoj-Skladkowski, ancien ministre de l'Intérieur, aujourd'hui chef de l'administration de l'armée.

Leur foi dans leur chef est un acte intuitif et direct de volonté, d'imagination et d'amour ; il y a entre eux une émulation farouche ; c'est à qui fera plus honneur à ses principes ; c'est là un de leurs liens les plus forts.

Organisation de l'armée.

Bientôt, sous l'impulsion de Pilsudski, se créent des écoles de soldats, de sous-officiers et d'officiers dans lesquelles (*note A*) le jeune volontaire apprend le maniement des armes, se familiarise avec les méthodes de combat des armées régulières et étudie l'art de commander. Les élèves-soldats prennent part à des manœuvres en rase campagne et dans les montagnes des Tatra ; ils s'initient aux opérations sous les ordres des officiers appelés à les mener un jour au combat. Marche en rase campagne, développement, déploiement des colonnes, attaque et défense, retraite, couverture ; leur émulation est si grande que la plupart travaillent des heures supplémentaires dans les usines et les bureaux afin de grossir la caisse du Trésor militaire. On sent que, malgré la propagande active des partisans d'une entente avec les Russes (*note B*), l'élite de la jeunesse

(*Note A*) Pilsudski créa cinq écoles pour officiers à Lwow, Cracovie, Rzeszow, Brzezany, Sambor ; une pour sous-officiers aussi à Sambor, et une douzaine pour soldats.

(*Note B*) Roman Dmowski, chef des nationaux démocrates, était alors un des ennemis les plus acharnés de la politique pilsudskienne et son influence était particulièrement grande en Galicie orientale. Il estimait que l'orientation anti-russe que préconisait Pilsudski n'était pas une

polonaise est prête à tous les sacrifices.

Jeune à l'âge de quarante-sept ans, parce que, contrairement à la raison froide et aux calculs de l'expérience, il s'obstine à croire, malgré tout, à la résurrection du pays et montre, même aux moments les plus critiques, le ton et l'attitude de l'homme de volonté; rompu aux émotions et aux procédés des révolutions populaires, Pilsudski est dans son élément parmi cette jeunesse dont son ascendant et son sens de commandement lui valent le dévouement et l'obéissance. Les responsabilités ne l'effrayent pas plus que les risques, mais il s'efforce d'en être digne en travaillant assidûment et en se perfectionnant dans son nouveau rôle.

Tout d'abord, il organise les partis politiques qui ont adopté avec lui le programme de la lutte armée pour l'indépendance. Et, à partir de 1912, il constitue une *Commission provisoire des partis indépendantistes fédérés*, où, à côté du parti polonais socialiste, on voit les populistes (parti des paysans) (*Ludowcy*), les progressistes (intellectuels) (*Postepowcy*), et l'Union ouvrière nationale (*Narodowy Związek Robotniczy*). Son rôle étant plutôt militaire que politique, il laisse à cette Commission le soin de recueillir les

orientation nationale polonaise et qu'il fallait, au contraire, conserver le *statu quo* tant que l'évolution de la situation internationale n'aurait pas trouvé d'elle-même la solution rêvée de la question polonaise.

Pilsudski eut aussi à lutter contre une organisation politique créée par les Russophiles à Lwow, qui s'intitulait le *Conseil national (Rada Narodowa)*. Ce groupement porta un certain préjudice aux associations de Pilsudski.

secours matériels dont il aura besoin pour parachever son œuvre et se concentrer dans son travail militaire.

Il étudie les cours de stratégie et de tactique professés par les officiers de l'état-major autrichien, mais s'inspire surtout des campagnes des grands maîtres de la guerre et aussi de la guerre russo-japonaise qu'il approfondit particulièrement. Ainsi, ses loisirs sont des temps de travail et d'étude où s'exerce le don qu'il a reçu en naissant, le don d'acquiescer et de retenir les connaissances qui viennent à sa portée. Sa mémoire est prodigieuse, phénoménale ; elle rappelle celle de l'historien anglais Macaulay à qui on n'avait qu'à réciter une fois un poème pour qu'il s'en souvînt des années après (*note A*).

Peu d'hommes ont travaillé, réfléchi, comme Pilsudski et dans une telle fièvre d'idées. Il était convaincu que l'éternelle immobilité était là la pire des calamités. Il travaillait donc incessamment, se perfectionnant toujours.

En février 1914, Pilsudski visite Paris, et, dans une conférence donnée dans la salle de la Société de Géographie aux anciens élèves de l'École polonaise, prévoit la guerre qui menace et montre combien il est nécessaire, pour la conjurer, d'activer la préparation militaire. Citons les paroles qu'il pro-

(*Note A*) En 1916, Pilsudski rencontra le comte Szeptycki qui avait assisté à la bataille de Moukden en qualité d'attaché militaire autrichien. Il lui parla de la campagne, et Szeptycki fut étonné de voir que Pilsudski la connaissait mieux que lui, qui y avait assisté.

nonce à ce sujet et mesurons-en bien la portée. Elles pourraient s'appliquer encore aujourd'hui.

» Le mouvement militaire a pour but de créer dans notre société une fonction de forces, mais les événements seuls décideront aussi bien de l'emploi de ces forces que de la manière dont elles entreront en jeu.

« Une objection contre ce mouvement s'élève du camp de ceux qui redoutent que l'éveil des facultés guerrières de la nation n'aboutisse à une explosion funeste en ses conséquences. Rien n'est moins justifié que ces craintes, et leur inanité n'a point à être démontrée. Par contre, le développement de la préparation militaire a déjà donné des effets positifs, indéniables : celle-ci constitue pour notre pays une certaine valeur sur le marché politique européen d'où la question polonaise est impitoyablement exclue depuis l'échec de l'insurrection de 1863. On y a perdu l'habitude de nous prendre en considération dans les calculs et dans les combinaisons internationales. Le développement de notre armée ramène le problème polonais sur l'échiquier européen. Son importance nous semble d'autant plus grande que nous assistons, depuis 1904, à toute une série de bouleversements et de conflits où le rôle décisif revient à la force armée. Le glaive seul pèse aujourd'hui dans la balance des destinées des nations. Un peuple qui voudrait fermer les yeux à cette évidence compromettrait irrémédiablement son avenir. Nous ne devons pas être ce peuple. Les ini-

tiateurs du mouvement militaire ont indiqué au pays la voie à suivre. Mais le résultat final dépend entièrement de l'intensité de l'effort collectif, de la coopération persévérante et active de toute la nation. »

CHAPITRE XI

PRÉPARATIONS

Pilsudski passe le mois de juillet 1914 à Tyniec où, cette année, il a organisé un cours de préparation militaire. Il mène la vie de ses chasseurs dans leurs manœuvres de campagne ; il leur apprend le maniement des armes, s'enquiert de leur esprit et, penché sur des cartes d'état-major, conçoit des attaques qu'il exécute à la tête de ses élèves contre un ennemi imaginaire. Il peut tout demander à ses soldats, car il est conscient du dévouement absolu, total, qu'ils lui apportent. Il sait qu'une troupe vaut exactement ce que vaut le chef à ses yeux. Il s'efforce donc de ne jamais déchoir. Le cours de préparation terminé, il les passe en revue, et, avant de les congédier, les exhorte à exercer leur courage. Si l'organisation matérielle de sa petite armée laisse beaucoup à désirer, en revanche son moral est excellent. C'est sur cette force qu'il compte baser son effort dans la guerre future. Il croit cette guerre proche ; cependant, sa surprise est grande quand, une semaine plus tard, l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à

la Serbie. C'est la guerre qu'il souhaite, mais il en sent tout le côté tragique. Trois empires sont aux prises, et, dans chacune des trois armées belligérantes, il y a des centaines de milliers de Polonais qui se livreront une guerre fratricide. Il prévoit aussi que cette guerre se déroulera fatalement sur le territoire du pays.

Tout de suite, malgré ce dilemme cruel et angoissant, sa décision est prise.

— « Le monde entier va bientôt entrer dans la tourmente, dit-il à ses soldats dans un ordre du jour qui dans son style emphatique évoque les célèbres Bulletins de Napoléon, je ne veux pas qu'au moment où l'on taillera avec des glaives de nouvelles frontières sur le corps vivant de notre patrie, seuls les Polonais manquent à l'appel. Je n'admettrai jamais que, sur les plateaux du sort suspendus au-dessus de nos têtes, sur ces plateaux où l'on jette les glaives, l'épée polonaise soit absente... »

Il retourne à Cracovie, et, après avoir dissous la Commission provisoire des partis indépendantistes fédérés, lance une proclamation vivante à la nation polonaise au nom du *gouvernement secret*. Ce gouvernement n'existe pas, ou plutôt c'est lui qui en est le seul membre ; mais, de cette façon, il se sent plus libre (*note A*). Il sent que,

(*Note A*) Cette proclamation commençait ainsi :

« POLONAIS,

« Un gouvernement national s'est constitué à Varsovie. Le devoir de tous les Polonais est de serrer les rangs sous son autorité. Le citoyen Josef Pilsudski a été nommé commandant des forces militaires polonaises ; tous doivent lui obéir... »

pour mener à bonne fin la lutte armée qu'il a en vue, il ne doit être soumis à aucune tutelle ; il estime que le moment est venu de constituer un front unique contre les Russes.

« La guerre, dit-il, nous donnera beaucoup de possibilités. Il faudra les exploiter, en tirer tous les avantages, mais quelles seront les gens qui en seront, seuls, capables ? Les militaires.

» Dans une guerre, ce sont les intérêts guerriers qui priment. Aucun Allemand, aucun Russe, aucun Autrichien, ne tiendra compte des Polonais, tant que ces derniers n'auront pas démontré leur valeur et leur force militaire. Le jour où nous posséderons cette force, tout le monde, y compris nos amis et nos ennemis, pensera aux intérêts vitaux de notre pays... »

Pilsudski croyait ainsi rallier à ses côtés tous les patriotes non inféodés aux partis politiques. Il oubliait que la majorité de ses compatriotes s'étaient désintéressés des choses publiques ; ils désiraient alléger le joug, mais peu leur importait le moyen...

Ainsi donc son appel aux armes ne produisit pas le résultat sur lequel il comptait. Rares furent ceux qui oublièrent leur prudence instinctive ou leur apathie, et qui firent écho à ses paroles.

Les Polonais d'Autriche étaient hantés par le prestige militaire des Empires centraux et refusaient de se compromettre. Ils misaient sur les promesses que Vienne continuait à leur prodiguer et se persuadaient que, au moment de la victoire et du partage

du butin, la Galicie et la Pologne russe formeraient une unité territoriale et ethnique, premier pas vers la transformation annoncée de l'Empire dualiste austro-hongrois en un État trialiste : Autriche, Hongrie, Pologne.

Quant aux Polonais de Russie, ils affirmaient avec Roman Dmowski que, si la nation polonaise était menacée dans l'avenir de perdre son existence nationale, ce ne serait sûrement pas de la Russie, mais de l'Allemagne, que lui viendrait le danger. Ils fondaient leur espoir sur l'appel « à ses frères polonais » que le grand-duc Nicolas venait de lancer en Pologne. Ils croyaient aussi pouvoir exploiter à leur avantage l'alliance franco-russe, dès que l'occasion se présenterait.

Malgré ces divergences d'opinion, Pilsudski n'écouta que sa fièvre de combat et son désir de risquer le tout, comme « le risque, selon lui, était indispensable » seuls, les audacieux réussissaient dans l'existence. Il croyait qu'une intervention provoquerait dans les territoires annexés par la Russie un soulèvement général et que ce soulèvement aurait les plus grandes chances de succès, du fait que la Russie se trouverait, alors, en pleine mobilisation. Il mobilisa donc sa petite armée, le 4 août 1914 (*note A*), et forma, sous le commandement du lieutenant Kasprzycki, la fameuse compagnie de cadres (Kadrowa). Pendant deux jours, il

(*Note A*) Pilsudski disposait au moment de la mobilisation de six bataillons d'infanterie, et d'un peloton de cavalerie.

s'efforça d'obtenir des Autrichiens les armes nécessaires pour les quatre mille hommes qu'il pouvait immédiatement mettre sur pied. Sa demande ayant été refusée, il modifia ses plans, et, le 6 août, une quinzaine d'heures avant la déclaration de la guerre austro-russe, il ouvrait les hostilités contre les Russes. Il était accompagné de cent cinquante-deux *Strzelcy* (chasseurs) et de sept lanciers à pied.

C'est ainsi que commença une aventure qui, dans l'histoire, prendra figure d'épopée.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XII

1914

Premiers combats.

Premiers combats, premiers contacts avec la guerre. « J'ignore ce qu'il en est pour les autres ; mais, pour moi, ils présentèrent autant de poésie attendrissante que les premières amours de jeunesse et les premiers baisers. Toutefois, je ne toucherai pas à ces tout premiers contacts avec la guerre. C'est un sujet trop douloureux pour moi, actuellement. Il y eut, à cette époque, trop d'éléments étrangers à la guerre, trop de contacts avec la brutale vérité de l'impuissance et de l'esclavage de notre propre société, qui préférerait obstinément tourner le dos à une œuvre indépendante dont elle eût été seule maîtresse, et qui recherchait toujours soigneusement la soumission et l'obéissance à l'étranger » (*note A*).

C'est ainsi que Pilsudski résumera plus tard ses premières impressions de guerre, et

(*Note A*) Vide *Mes premiers combats!* Josef PILSUDSKI.

ces paroles prouvent combien, dès le commencement, sa désillusion fut grande.

Mais reprenons le fil des événements.

C'est dans la matinée du 6 août que Pilsudski traverse la frontière austro-russe avec les cadres de l'armée qu'il espère voir jaillir de la terre du royaume, aussitôt la frontière traversée. Les périls qu'il court dans cette équipée, il n'y pense pas. Il commande une poignée d'aventuriers qui, d'un cœur intrépide, marchent à la conquête de leur propre pays, fanatiques qui ont pour loi suprême le culte du chef froid, laconique et concentré, qu'ils sentent supérieur à tous. Dès le début, les difficultés sont énormes, car, si la raison est propice et l'état moral de la troupe excellent, par contre, son état physique est déplorable. Il dispose de soldats qui manquent de tout, qui vivent misérablement de maraude et qui, en face d'eux, ont les armées bien équipées de l'Empire russe. Pilsudski a, néanmoins, une telle foi dans sa destinée qu'aucune difficulté ne l'arrête. Il a une autorité naturelle. Le soldat, il saura lui parler :

« Soldats ! Vous avez l'insigne honneur d'entrer les premiers dans le Royaume et de franchir la frontière des provinces annexées par la Russie, comme tête de colonne des troupes polonaises marchant au combat pour la délivrance de la patrie. Tous, vous êtes égaux en face des sacrifices qui vous attendent. Tous vous êtes des soldats. Je ne confère pas de grades ; j'ordonne seulement aux plus expérimentés d'entre vous d'exercer les fonctions de chefs. Les galons, vous les

conquerrez dans les batailles. Chacun de vous peut devenir officier ; de même que tout officier — ce que ne plaise à Dieu ! — peut rentrer dans le rang.

» Je vous considère comme les cadres d'où sortira la future armée polonaise, et je salue en vous la première compagnie de cadre. »

Pilsudski, qui est resté en rapports avec les autorités militaires autrichiennes, a reçu l'ordre de marcher sur Jedrzejow, mais d'arrêter là son action. Il s'affranchit de ces instructions qu'il considère comme un affront à ses légionnaires (*note A*), mais accepte l'équipement et les armes qu'on lui envoie de Cracovie ; il décide de pousser jusqu'à Kielce à 125 kilomètres au nord-est de cette ville comme il sait que c'est là que s'effectuera la jonction entre les armées allemande et autrichienne.

De la frontière à Kielce, Pilsudski franchit trente-deux lieues en six jours, marche prodigieuse, couverte, aiguillée par lui à travers mille obstacles, et, le soir même de son arrivée à Kielce, il prend contact avec l'ennemi très supérieur en nombre.

Attaquée par une division entière de cavalerie, l'avant-garde de Pilsudski, qui n'est forte que de 500 chasseurs (*note B*), se retire lente-

(*Note A*) Pilsudski comprit que les Autrichiens n'avaient aucune confiance en ses troupes et que, en lui assignant Jedrzejow comme objectif, ils ne croyaient même pas qu'il pourrait l'atteindre. (Vide Discours de Pilsudski du 5 août 1923 : *La valeur du soldat des légions*.)

(*Note B*) Sosnkowski commandait cette avant-garde, Pilsudski ayant été appelé « sur les derrières pour régler des questions politiques. »

ment sur Checiny, après une résistance qui montre leur valeur militaire, puis le gros des légionnaires avance de nouveau et occupe Kielce.

A peine arrivé, Pilsudski reçoit du commandement autrichien l'ordre de dissoudre son détachement ou bien d'accepter son affiliation au Landsturm, en prêtant le serment d'usage. Il temporise, parce que rien ne lui est plus odieux que de sacrifier son indépendance, mais il oblige l'Autriche à compter sur lui en mettant ses légionnaires sur le pied de guerre.

Il se procure des vivres pour ses hommes et leur assure le logement ; réquisitionne des chevaux, crée des trains d'équipage et installe des ateliers de tout genre : cordonniers, tailleurs, selliers ; il pourvoit au manque complet de vêtements et de chaussures de ses troupes et s'efforce d'établir un lien politique entre la population et les légionnaires. Bientôt, Kielce devient son centre de ravitaillement, le point d'où il comptera rayonner et où, le cas échéant, il pourra se replier. De cette petite ville, il fait sa base d'opérations, cependant que, par orgueil national, il occupe comme cantonnement le Palais du gouverneur, s'assurant, ainsi, le respect des Allemands et des Autrichiens, toujours enclins à accepter le fait accompli (*note A*).

(*Note A*) « Le même orgueil qui nous animait me poussa à occuper le Palais du gouverneur. De la sorte, et en vertu du fait accompli, j'avais les apparences de la supériorité de rang. Aussi les Autrichiens et les Allemands se présentèrent-ils à moi humblement, évidemment convaincus que, si je m'étais installé dans le palais en question, c'était parce que j'étais le plus élevé en grade. » Discours de Pilsudski.

Des recrues qu'il a ramassées en route, légionnaires qui l'ont rejoint en Galicie, ou volontaires qui s'enrôlent dans les légions (*note A*), il constitue peu à peu une brigade ; cependant, les calculs sur lesquels il a basé son action échouent. Il devient conscient de l'attitude plus ou moins apathique de la majorité de la population et constate qu'elle se prête sans aucune protestation à la mobilisation russe (*note B*). Bientôt, il se sentira acculé à la nécessité d'un compromis, lui qui a toujours si obstinément tourné le dos à toute œuvre dont il ne serait pas le seul inspirateur et maître.

En attendant, Bilinski et le docteur Leo, fervents partisans d'une politique autrichienne (*note C*), obtiennent du comte Berchtold les promesses les plus formelles en faveur de la Pologne, chimères lointaines pour lesquelles ne comptent ni les difficultés, ni la logique.

Politicien avisé, formé à l'art subtil des restrictions mentales et des sophismes, le ministre autrichien a bientôt fait de les con-

(*Note A*) Près de 2000 légionnaires passèrent en Pologne russe du 6 au 8 août.

(*Note B*) « Dès les premiers jours de la guerre mondiale, des dizaines de mille, que dis-je ? des centaines de mille Polonais furent appelés sous les armes, et, conformément aux lois des puissances, furent incorporés dans des armées étrangères comme soldats. On ne constate pas de leur part le moindre acte de volonté à l'effet de créer une armée polonaise. » Vide Discours de Pilsudski, 5 août 1923.

(*Note C*) Bilinski, ancien ministre des Finances de l'empire austro-hongrois, Bobrzynski, Jaworski et le docteur Leo, président du Club polonais à Cracovie, chefs du parti conservateur, étaient tous partisans d'une politique autrichienne.

vaincre que l'heure de la réparation est venue et que, grâce à l'Autriche, un des plus sombres et tragiques chapitres de l'histoire polonaise touche à sa fin.

Ils reviennent à Cracovie, pleins d'enthousiasme, et sincèrement convaincus que leur pays aura, la guerre terminée, un gouvernement national, ainsi qu'un Parlement (*note A*). Le docteur Leo annonce à ses amis que « la Pologne peut gagner beaucoup, mais qu'elle doit risquer autant ». Le 16 août 1914, il lance, au nom du Club polonais, un manifeste où il se prononce sans réserve pour une orientation autrichienne. Le même jour, réunis en Congrès, les principaux partis politiques — nationaux-démocrates, russophiles et conservateurs, — constituent le *Comité national suprême*, N. K. N. (*Naczelny Komitet Narodowy*). Ils décident d'organiser deux légions qui se battraient aux côtés des troupes autrichiennes et ils proclament la nécessité d'entrer immédiatement en négociation avec le gouvernement austro-hongrois pour créer le commandement en chef des Légions et débattre le degré et la qualité de leur dépendance vis-à-vis du commandement en chef de l'armée austro-hongroise.

Aussitôt mis au courant de la nouvelle

(*Note A*) Le 22 août, le gouvernement austro-hongrois examina en conseil le texte de la proclamation à la nation polonaise que Bilinski avait rédigée avec le comte Berchtold, ministre des Affaires étrangères, mais le comte Tisza, président du Conseil hongrois, s'opposa si énergiquement à sa publication que l'empereur François-Joseph, qui en était partisan, dut abandonner l'idée. Vide BILINSKI, *Souvenirs et Documents*.

organisation, Pilsudski délibère avec lui-même, en proie aux plus cruelles perplexités. Puis, quoique rien ne lui répugne autant que de se soumettre à un contrôle étranger, il en prend son parti. Il décide d'abdiquer momentanément son indépendance, mais de profiter de cet abandon autant que possible.

Il sent que, avec l'aide de l'Autriche, il pourra se procurer toutes les armes et munitions dont il aura besoin ; il voit aussi que, de cette façon, ses six bataillons pourront devenir les cadres d'une nouvelle armée. Aussi, le 22 août 1914, donne-t-il son adhésion au N. K. N., et, dans un ordre du jour à ses soldats, il leur dit :

— « La nation commence à s'éveiller ; elle ne veut plus nous laisser seuls, comme nous l'avons été jusqu'ici. Nous pourrons ainsi nous procurer des ressources plus grandes et assurer une action plus puissante. »

Le 27 août, suivant l'accord conclu entre l'Autriche et le Comité national suprême, 10 000 légionnaires, la mort dans l'âme, prêtent à Cracovie et à Kielce le serment exigé par les autorités autrichiennes.

Deux légions se constituent : la légion occidentale, à Cracovie, qui opérera dans le Royaume et dans le plateau des Tatras, sous le commandement de Pilsudski, et la légion orientale, à Lwow, qui, après avoir pris part à la défense de cette ville, sera obligée de se retirer à cause de la débâcle des Autrichiens (*note A*).

(*Note A*) La légion orientale eut à lutter non seulement contre les Russes mais contre la démoralisation des Autri-

Vingt mille soldats, insuffisamment armés et équipés, sans manteaux, sans souliers, sans téléphones, sans mitrailleuses, et surtout sans cuisines roulantes. Les légionnaires sont habillés à la diable, en chasseurs, à leurs frais. Ils ne possèdent comme armement que de vieux fusils Werndl, modèle 1879, lourds et difficiles à manier. La plupart des soldats portent leurs cartouches dans leurs poches, les cartouchières faisant presque entièrement défaut. Pilsudski réclame des munitions et des vêtements chauds. Il envoie rapports après rapports à Vienne.

— « Si cet état fâcheux de dénuement persiste, déclare-t-il, le détachement de Kielce sera anéanti, non pas par les baïonnettes ou les balles de l'ennemi, mais par la misère et les maladies. Nous avons comme moyenne tous les jours, ajoute-t-il, au moins vingt cas de bronchite et de maladies du poumon causées par le manque de vêtements chauds et par le froid de la nuit. »

Pour toute réponse, on lui envoie des brassards noirs et jaunes du Landsturm autrichien. Il s'entête et réitère sa demande, mais voit bientôt où l'on veut en venir. Les politiciens qui siègent au Comité national suprême

chiens. Après la chute de Lwow, elle se retira sur Cracovie, mais dut être dissoute, le 20 septembre 1914, après une retraite désastreuse. Les restes de cette légion formèrent le noyau du 3^e régiment commandé par Joseph Haller.

Dmowski, chef des démocrates-nationaux, commenta ainsi cette retraite : « La cause de l'Autriche est gravement compromise. Les Autrichiens ont commencé à démoraliser la légion orientale, et ceci à partir de la retraite sur Cracovie. »

croient fermement que, seule, une loyauté poussée jusqu'à l'extrême pourra leur amener la réalisation de l'État trialiste.

Ils le préviennent donc de la nécessité absolue de se soumettre entièrement au commandement autrichien. C'est le seul moyen, lui disent-ils, d'obtenir satisfaction. Outré de ce chantage, mais sentant que seule l'Autriche peut lui fournir les armes, Pilsudski cache son jeu ; il temporise, donne le change sur ses intentions et arrive sans se compromettre à obtenir ce qu'il demande. On lui expédie un certain nombre de fusils à répétition Mannlicher, ainsi que des canons Werndl (*note A*), des vêtements de rechange, des bottes et des cuisines. Quant au reste, il le crée par ses propres moyens.

Pilsudski s'est servi de l'Autriche. Il n'a jamais voulu la servir. Duplicité qu'un intérêt national commandait. Mais jamais il ne prit d'argent autrichien. A ce sujet, il n'est pas sans intérêt de décrire comment la solde de son armée était assurée. C'est en étudiant

(*Note A*) Les fusils à répétition étaient beaucoup plus efficaces ; cependant, quelques-uns des légionnaires renâclaient devant leur nouvel armement. « Ils s'étaient déjà attachés à leurs vieux fusils. Les Werndl étaient lourds, longs ; mais on sentait qu'on avait quelque chose dans la main. La baïonnette était à peine moins large que celle-ci, les balles ressemblaient à des pommes de terre moyennes. Ça, c'était une arme ; mais ceci n'était qu'un jouet. « Est-ce qu'on peut assommer son homme avec ça ? » disaient les montagnards en grognant. Je reçus bien des fusils, mais si peu de cartouches, et en si piteux état, que j'y vis quelque chicane préméditée. Je dus me débrouiller pour avoir des munitions et envoyer des fourgons les chercher. » Vide *Mes premiers combats*, Josef PILSUDSKI, p. 34.

les plus petits détails d'une vie que l'on comprend mieux l'homme.

La solde des Légions était du ressort du Comité national suprême (N. K. N.), mais c'était Pilsudski qui en assurait le bon fonctionnement. Or, d'après les règlements, cette solde variait selon les grades et, comme dans toutes les armées du monde, les plus hautes places recevaient la plus haute paye.

Pilsudski sentit que, pour constituer une caisse qui permettrait à la 1^{re} brigade, alors constituée (*note A*), d'exercer une action plus efficace, il fallait imposer aux légionnaires un sacrifice commun. Au noble fleuve des petits et moyens apports qui ne cessaient de couler de la Galicie à Kielce, il voulait ajouter une source constante qui lui permettrait de s'affranchir d'une tutelle détestée.

Il obtint donc que tous, officiers subalternes et supérieurs, ne toucheraient que 100 couronnes autrichiennes par mois et que gradés, ainsi que simples soldats, ne recevraient tous les dix jours que 3 couronnes 60 hellers (*note B*).

Cette mesure unique dans les annales militaires, il sut l'imposer, sans que personne y

(*Note A*) La légion occidentale comprenait trois régiments. Le premier, formé des six bataillons de Pilsudski, devint la 1^{re} brigade. Le deuxième et le troisième régiments formèrent la 2^e brigade. La 1^{re} brigade combattit sous Pilsudski dans le royaume. La 2^e fut dirigée sur les Carpathes orientales où elle combattit sans aucune liaison avec Pilsudski.

(*Note B*) Grâce à ces économies, librement consenties, Pilsudski se constitua, peu à peu, une réserve importante.

trouvât à redire ; on l'accepta tout naturellement. Elle atteste sa lucidité et le sentiment exact qu'il possède de la situation, ainsi que de ses hommes. Elle atteste aussi les véritables dévouements qu'il inspire. Tous les légionnaires aiment Pilsudski. Ils l'aiment comme un dieu. Ils croient en lui et sont convaincus que lui seul sauvera la Pologne.

Se sentant plus libre, il se décide à négocier avec les Allemands qui viennent d'étendre leur front en Pologne russe. Pour servir de truchement dans les pourparlers, il crée l'*Organisation polonaise nationale (Polska organizacja narodowa)* (note A), dont le rôle en Pologne russe sera à peu près analogue à celui du N. K. N.

Le 2 octobre, Jodko-Narkiewicz et Michel Sokolnicki, ses envoyés, se mettent en rapport avec la IX^e armée allemande commandée par Von Hindenburg et concluent avec elle un accord.

Les Polonais s'engagent à mener une guerre de guerillas et à prendre les Russes de flanc et à revers, tandis que les Allemands soutiendront une attaque polonaise contre Varsovie. D'autre part, Pilsudski fonde en Pologne russe une organisation secrète, la légendaire P. O. W., Organisation militaire polonaise (*Polska organizacja wojskowa*) dont l'action efficace lui permet d'ajouter à ses effectifs.

(Note A) Les dirigeants de cette organisation étaient Sokolnicki et Narkiewicz.

Ses partisans traversent les lignes et arrivent à Varsovie (*note A*). Ils se mettent en rapports avec les chasseurs de Pilsudski qui n'ont pas encore été mobilisés. Grâce à ce concours dévoué et à celui de nombreuses jeunes filles admirables de courage (*note B*) qui circulent régulièrement de ses lignes à Varsovie, Piotrkow et Deblin, il se maintient en relations constantes avec ses partisans et possède un bureau de renseignements des plus complets.

Les aspirations du pays sont confuses. Elles sont même souvent contradictoires. Néanmoins, Pilsudski par son prestige et son exemple fortifie les cœurs et devient le symbole de ralliement. Il montre dans la circonstance toutes les qualités d'un chef, et il n'en est pas qui réunisse comme lui les conditions nécessaires.

(*Note A*) Zulinski, Miedzinski (qui fut plus tard ministre et un des principaux collaborateurs politiques du maréchal), Libicki et Tomaszewski.

(*Note B*) « A ce sujet, Belina et mon bureau de renseignements composé presque exclusivement de femmes nous ont rendu de grands services. C'est à eux que je dois les renseignements que je pus alors me procurer sur l'ennemi. J'avais ceinturé Kielce d'un vaste demi-cercle de reconnaissances de sorte que j'étais tranquille. » Vide *Mes premiers combats*, PILSUDSKI. Vide aussi Zofja ZAWISZANKA, *A travers les fronts*.

CHAPITRE XIII

EN RETRAITE

Pendant que Pilsudski organise, lutte, se dépense sans compter et se détache graduellement du Comité national, à cause de son austrophilie, l'offensive russe en Galicie se développe, irrésistible.

L'armée Dankl est en partie détruite, et le général Conrad Von Hotzendorf est forcé de battre en retraite, après avoir mené la bataille devant Lwow jusqu'à l'effort suprême, jusqu'à la dernière minute dont ses hommes sont capables. Des 900 000 soldats austro-hongrois (*note A*) qui, en août, ont déclenché une offensive en Galicie, considérablement moins que les deux tiers repassent le San (*note B*). Les pertes qu'a subies le corps des officiers sont hors de toute propor-

(*Note A*) La composition de l'armée austro-hongroise n'avait pas d'analogie dans le monde entier. La fidélité d'au moins un homme sur quatre était douteuse : l'armée comprenait 25 pour 100 d'Allemands, 23 pour 100 de Magyars, 17 pour 100 de Tchéco-Slovaques, 8 pour 100 de Polonais, 11 pour 100 de Serbes, Croates et Slovènes.

(*Note B*) Les Russes n'ont pas exagéré en affirmant dans leur ordre du jour de victoire que l'ennemi avait perdu 250 000 morts et blessés, plus 100 000 prisonniers.

tion. Plus de la moitié ont péri. Après des prodiges de valeur, la légion orientale est dissoute. L'armée polonaise est réduite à une seule brigade : celle constituée par Pilsudski qui dispose de six bataillons d'infanterie, quelques canons et un escadron de cavalerie.

Le cœur angoissé, le généralissime des armées austro-hongroises s'efforce à tout prix d'échapper aux serres des Russes. Il donne l'ordre aux armées en retraite de se diriger vers le Dunajec et, au cri redouté de *Kosaken kommen!* (les Cosaques viennent), les flots de l'armée en déroute se déversent sans trêve à travers le pays. Ils roulent si rapidement que, protégés par une arrière-garde dévouée, les fuyards arrivent peu à peu à distancer l'ennemi.

En attendant, Pilsudski a reçu l'ordre de se replier, lui aussi, dans la direction de Staszow, et on lui enjoint de renvoyer ses recrues à Cracovie par chemin de fer. Il ne veut pas que les habitants de Kielce aient l'impression qu'on les lâche, ni que l'on considère ses soldats comme les continuateurs de la tragique défaite de 1863. Il lui répugne aussi d'abandonner une ville où a commencé le travail d'organisation des nouvelles formations militaires (*note A*), mais la guerre lui impose sa contrainte. Il n'est pas maître de

(*Note A*) « Pour moi, cette opération était difficile et douloureuse ; difficile, parce qu'à Kielce avaient été installés des ateliers de tout genre. C'était là qu'était ma base d'équipement ; elle était, déjà, organisée en partie... et puis, il y avait le matériel... enfin, laisser sans protection tous ceux qui avaient risqué des relations avec mes troupes, c'était les livrer à la vengeance de l'ennemi. »

la situation. Il se plie à la nécessité, tout en refusant énergiquement de se séparer de ses hommes. Impénétrable, il temporise quelques jours ; puis, suivant les instructions reçues du haut commandement, il gagne Staszow. Aussitôt arrivé, il est dirigé sur Pacanow et la Galicie. Tout de suite, il comprend que sa mission est de couvrir la retraite de Dankl.

Il sent que les consolidations qu'il a cherchées par tant de moyens sont vaines, et que l'armée qu'il a créée avec tant d'amour et une réelle passion pour libérer le royaume, doit momentanément renoncer à se battre sur la terre polonaise. L'offensive des armées autrichiennes s'est terminée sur un désastre, et le moral des troupes a subi un sérieux fléchissement. La panique commence. Conscient de sa responsabilité, Pilsudski n'hésite pas. Il sent qu'il faut remettre à plus tard la guerre sainte et, en attendant, ménager ses hommes ; il espère que ce ne sera que partie remise et que, retrouvant les réserves de force morale nécessaires pour renouveler l'effort, les Austro-Hongrois et les Allemands réussiront à enrayer l'offensive russe. Il se prodigue donc à la tête de ses troupes qui montrent jusqu'où peuvent aller l'endurance et l'héroïsme.

De Szczucin, où ses hommes échangent leurs fusils Werndl pour des Mannlicher (*note A*), c'est la retraite avec les Polonais à l'arrière-garde, des fleuves à traverser et la mort qui guette.

(*Note A*) Les légionnaires avaient déjà reçu un certain nombre de fusils Mannlicher.

C'est Boleslaw, c'est Nowy Korczyn et Winiary ; c'est enfin, Greboszow, où Pilsudski tombe malade.

Affaibli, découragé, dévoré de fièvre, il est évacué sur Cracovie, et il entre à l'hôpital, jurant, tempêtant contre la destinée adverse (*note A*), mais ayant réussi à forcer l'estime de ses alliés et ayant amené son entourage à accorder à ses chasseurs l'estime due à des soldats.

Quinze jours plus tard, Pilsudski est de nouveau au front, où les Autrichiens ont lancé une deuxième offensive. Il prend part aux premières batailles et à l'avance victorieuse de Conrad Von Hotzendorf jusqu'à la San, puis il voit cette offensive s'écrouler piteusement devant Deblin (Ivangorod) sous les coups des armées russes renforcées. On refait en sens inverse le chemin de la veille et, débordé par l'ennemi, le généralissime ordonne un recul sur toute la ligne, recul que rien ne motive, à en croire Pilsudski (*note B*). De nouveau, c'est la retraite avec tout ce qu'elle comporte de découragement et de démoralisation progressive.

(*Note A*) Pilsudski refusa longtemps de se laisser évacuer sur Cracovie, et il fallut qu'une députation de ses officiers, ayant à sa tête Sosnkowski et le docteur Ruppert, vint le prier de ne plus résister à leurs désirs.

« Ils me déclarèrent qu'ils venaient me prier de ne pas m'opposer aux désirs de tous, car ils ne voulaient pas assumer la responsabilité des suites de mon influenza. Tout m'était, désormais, indifférent. Je marchandai pour le principe et je cédaï. » Vide *Mes premiers combats*, p. 66. JOSEF PILSUDSKI.

(*Note B*) « Je m'expliquais cette retraite précipitée, analogue à celle qui suit un désastre, par une défaite sur d'autres fronts, une bataille perdue qui avait découvert une de nos ailes et qui nous chassait précipitamment vers l'ouest. »

De Deblin, les Autrichiens, talonnés par l'ennemi, se replient précipitamment vers l'ouest, sur Gora, Antolka. La discipline se relâche. Les soldats démoralisés recourent aux armes pour se frayer un passage à travers les encombrements qui bloquent la circulation. Les routes sont débordées de convois de toute sorte...

Jour et nuit, lisons-nous dans le rapport officiel autrichien, derrière un interminable convoi de camions de transport marchaient les fantassins, pataugeant à travers les champs inondés.

L'artillerie se frayait un passage comme elle pouvait ; elle s'enfonçait dans le bournier jusqu'aux essieux. Pareils aux cavaliers de l'Apocalypse, les régiments de cavalerie allaient cheminant, tandis que la pénétrante odeur des plaies purulentes de centaines de chevaux qu'on menait par la bride trahissait souvent de loin leur présence...

C'est, en somme, la fuite désordonnée et le sauve-qui-peut d'une armée battue qui cherche son salut dans une promptre retraite. Chacun n'a qu'une préoccupation ; passer le premier pour s'éloigner le plus vite possible des Russes.

Pilsudski témoigne d'une énergie farouche. Impassible, il lutte contre la démoralisation qui gagne peu à peu ses groupes, et il arrive à l'endiguer. Les légionnaires reprennent courage, et, quoique leurs convois se fractionnent en plusieurs tronçons emportés par le courant des fuyards autrichiens qui s'écoule vers Wolbrom, ils conservent une certaine cohésion.

» Pour éviter la cohue de la grande route, où les voitures s'avançaient sur deux rangs dans un désordre indescriptible — c'est Pilsudski qui parle — je pris un sentier latéral et, devançant la troupe, je piquai droit sur Wolbrom. Du haut d'une colline, je finis par apercevoir la bourgade.

» De partout affluaient des convois, des voitures, des canons. Bientôt, devant la bourgade, sur une immense étendue, les chemins, les sentiers même, furent envahis par une file ininterrompue de voitures essayant de pénétrer dans Wolbrom. C'était une véritable orgie de cris, de jurons, de disputes à qui passerait le premier, de coups assénés sur le chanfrein des chevaux qui barraient la route. »

Longtemps Pilsudski contemple ce désordre et en mesure l'étendue. Puis, après avoir fait arrêter ses hommes, il rassemble les voitures isolées égarées dans le reste du convoi, mais sent, soudain, que l'espoir qu'il a gardé de lutter sous les murs de Cracovie est irréalisable. Les Autrichiens n'ont évidemment aucune intention de défendre cette ville. Ils marchent sur Miechow. Cette retraite peut mener loin, très loin, jusque sous les murs de Prague. Vite, sa décision est prise :

« Puisque tout espoir de voir l'armée se développer est interdit, puisque l'Autriche n'aspire plus, sans doute, qu'à terminer la guerre, tant bien que mal, il faut en finir, nous aussi.

» Que d'autres aillent défendre Prague, Vienne, Breslau ou Berlin, nous, chasseurs

polonais, nous n'y prendrons pas part. Nous nous efforcerons de mourir avec honneur, mais nous mourrons sur notre propre sol. »

Décidé de ne combattre, désormais, que pour défendre sa patrie, Pilsudski prend Sosnkowski à part et lui donne ses ordres :

« A partir de demain, nous battons en retraite isolément ; nous marcherons au sud-ouest, vers Olkusz, où nous tomberons dans une région boisée ; nous gagnerons les abords de Cracovie vers Krzeszowice. Nous nous retrouverons ainsi en Pologne, et là, ou bien nous défendrons Cracovie, ou bien nous gagnerons Podhale.

» Aujourd'hui, très courte marche, pour laisser reposer un peu hommes et chevaux, car demain sera pour nous une rude journée ; dans l'après-midi de demain, je m'attends à avoir la cavalerie russe sur le dos. »

Ainsi commence une retraite inouïe, effectuée entre deux lignes ennemies, expédition fantastique dont il se tire à son avantage et contre toute raison, ce qui fera grandir chez les Polonais l'impression qu'avec lui tout est possible, opération d'une importance stratégique restreinte, mais qui lui permettra de se rendre compte des vrais objectifs des Russes.

De Wolbrom, où il abandonne les Autrichiens, il marche sur Miechow et, de là, sur Cracovie, en passant par Ulina, Czapple Male, Wladyslaw et Widoma ; tout un jour et toute une nuit au milieu d'un corps d'armée en marche. Il passe à quelques centaines de

mètres de leur camp sans se laisser surprendre, fait prisonniers des soldats de la garde impériale russe et, à Widoma, reste pendant une heure et demie dans un bois des environs, à quelques centaines de pas de la grande route et à la même distance de détachements russes en reconnaissance. Cette retraite fabuleuse réussit, grâce à un concours propice de circonstances, mais surtout grâce à ses magnifiques qualités de chef et à l'attitude incomparable de ses légionnaires.

« Chacune de ces prises de contact avec l'ennemi aurait pu, dans la situation où nous nous trouvions, causer notre ruine. Mais une des raisons de l'heureuse issue de nos misères doit être cherchée en nous-mêmes, en moi et en mes braves chasseurs. Avec une mauvaise troupe, jamais je n'aurais été au bout de mon entreprise. Et il ne s'agit pas ici de la technique de l'opération ni du fardeau que le travail physique imposait au soldat, bien que ces deux facteurs aient joué dans l'affaire un rôle important. Je fais allusion, surtout, au moral de la troupe. A notre départ de Wolbrom pour Miechow, au moment où nous nous éloignons de l'armée autrichienne et où nous marchions à l'ennemi, j'exposais les nerfs de mes hommes à une épreuve peu ordinaire. Moi seul, je connaissais le but de cette épreuve ; eux ne s'en doutaient nullement. Je les avais amenés à Ulina, et j'en étais reparti par une marche de nuit. Tous vivaient, alors, dans une ambiance de mystère, et l'homme le plus borné ne pouvait

se défendre de ressentir sur son visage l'haléine de la mort et de la fatalité. Cependant, il n'y eut pas un seul instant de fléchissement dans la discipline ; pas un seul symptôme de dépression. Tranquillement, chaque légionnaire s'acquitta de son service, sans murmurer et sans se plaindre. Je n'ai pas eu de traînards pendant la marche, bien qu'elle eût été dure même pour l'armée la mieux entraînée. Après une nuit passée presque sans sommeil, après notre pénible retraite de Deblin, nous couvrîmes de nuit, presque sans repos, de Krzywoploty à Widoma, 75 kilomètres, dont une grande partie dans des conditions tactiques très lourdes, en terres labourées, et non sur le sol ferme et uni de la route.

» Pour la meilleure armée c'eût été une épreuve considérable !

» Une grande partie du succès est due à ma confiance dans le soldat et dans ses forces morales. Je n'aurais pas osé autant avec un autre soldat. Je suppose que cet équilibre mental de l'homme provenait dans une certaine mesure de sa confiance en moi. »

CHAPITRE XIV

POLITIQUE DE GUERRE

Pilsudski a souvent fait l'éloge de ses soldats, et, certes, il connaissait et appréciait vivement tout le dévouement et l'héroïsme dont ils étaient capables.

Presque tous les légionnaires étaient des intellectuels auxquels une haute tenue morale conférait un véritable caractère de dignité (*note A*). Ils avaient pour loi suprême le culte de leur chef et savaient que personne n'était plus instruit de leurs besoins, plus ménager de leurs forces, et surtout plus avare de leur sang.

Les légionnaires ignoraient tout de l'automatisme cher aux Allemands, et leurs officiers ne leur imposaient jamais cette discipline formelle qui fait si bon effet à *Unter den Linden*. Aussi cachaient-ils mal l'aversion profonde qu'ils ressentaient pour les officiers étrangers. Ils croyaient, dans leur orgueil, proclamer ainsi qu'une aide étrangère leur était inutile et même nuisible. De

(*Note A*) On appelait les Légions les Trois Brigades d'intellectuels.

jour en jour cette antipathie se traduisait par des incidents, pendant que les officiers austro-allemands, exaspérés par leur sangêne et leur désinvolture, ne manquaient pas d'en faire la comparaison avec la tenue absolument rigoureuse et la perfection des rythmes de leurs troupes.

Pilsudski en fut bientôt conscient, et, quoique cette indiscipline et ce manque de respect provinssent de ce qu'on leur avait imposé de force des instructeurs austro-allemands, il sentit que ce sentiment s'exprimait d'une façon tout à fait inadmissible. De là provenait sûrement le reproche d'*Undiszipliniert* qui leur était si souvent adressé. Il vit qu'il fallait y mettre fin.

Un jour qu'il assistait à Lwow à la relève de la garde devant son logement, il saisit la consigne suivante, donnée à voix basse :

« Ne pas s'éloigner de la maison, faire circuler les passants, rendre les honneurs à nos officiers ; aux Autrichiens, non. »

Sentant l'inadmissibilité de ce procédé (*note A*) Pilsudski donna, le même jour, l'ordre suivant :

A partir d'aujourd'hui, rendre les honneurs

(*Note A*) « Les légionnaires se distinguaient par leur esprit de contradiction et leur orgueil vis-à-vis des Autrichiens. Aussi l'épithète qu'on nous accolait fréquemment était celle d'*Undiszipliniert*. Cette scission avec les officiers étrangers provenait de ce qu'on nous imposait de force des instructeurs, ce qui engendrait chez nous une aversion profonde pour l'armée autrichienne. »

à tous les officiers, quels qu'ils soient. Je ne veux pas avoir de plaintes.

Cet ordre fut exécuté, et les légionnaires se montrèrent, dès lors, exagérément polis. Ils prenaient la position du « garde-à-vous » d'une façon si impeccable que les officiers en avaient le cœur ravi ; ils s'étaient persuadés que c'était à leur influence qu'était due cette élévation du moral des légionnaires.

Pilsudski cite un autre cas d'indiscipline dont la ville de Lwow fut aussi le théâtre.

« J'étais malade de la grippe, dit-il, et je passais ma convalescence aux environs de Lwow. Je fus reçu par le commandant de la place. Un des officiers autrichiens qui m'accueillirent me raconta le fait suivant :

» A minuit, il avait aperçu dans la rue deux soldats, deux légionnaires, qui venaient à sa rencontre. Ils étaient saouls.

» L'ayant croisé, non seulement ils ne le saluèrent pas, mais encore ils le bousculèrent en passant. L'officier leur en fit le reproche. A quoi un des soldats, le toisant de la tête aux pieds, lui dit :

» — Nous appartenons à la première brigade.

» — Eh bien ! vous faites honte à cette brigade.

» — Honte à la première brigade ! répéta le légionnaire en fouillant dans ses poches.

» Il en tira d'abord la médaille d'or du mérite autrichien, puis la croix de guerre prussienne.

» — Et ça?... ça suffit-il?...

Et, montrant son camarade, il ajouta :

» — Il a pareil, lui aussi. Allons... f... le c... ».

Grâce à Pilsudski, les rapports entre les Polonais et les Austro-Allemands s'améliorèrent et la réputation de la légion continua à grandir. Le généralissime était de plus en plus conscient de sa grande valeur militaire ; il ne négligeait aucune occasion d'en faire son profit ; aussi était-ce elle qu'on désignait d'habitude pour les postes dangereux ; le haut commandement ne considérait les légionnaires que comme chair à canon.

Pilsudski commença bientôt à en ressentir une réelle inquiétude. Il désirait réveiller le sentiment national polonais en donnant au geste du légionnaire le maximum d'éclat, mais seulement si le sang versé par ses compatriotes profitait à la Pologne. Le jour où il verra l'inutilité de ce sacrifice, il se détachera des Austro-Allemands.

En attendant, on l'expédie avec ses troupes d'abord à Dobra, pour soutenir un corps autrichien, puis à Marcinkowice, où, malgré une erreur d'hypothèse, il se tire à son avantage. Il croit que l'ennemi bat en retraite au moment où, au contraire, cet ennemi entame une offensive de grand style. Il se voit donc engagé dans un combat où tout, — nombre, terrain, supériorité d'artillerie, — milite en faveur de son écrasement. Il cède pas à pas devant la violence de la poussée des Russes ; mais, à force d'énergie et d'audace, il se dégage de leur étreinte. Ce succès, quoique négatif, immobilise une force ennemie infi-

niment supérieure à la sienne et dont l'action sur un autre secteur du front aurait pu être capitale. Encore une fois, la fortune sourit à Pilsudski.

Deux jours après, il prend part à la bataille de Limanowa (8 décembre 1914) et s'attire les louanges du général Arz von Straussenberg pour sa décision et son coup d'œil. Dès lors, le haut commandement considère les légions comme des alliés qu'on ne peut négliger, *eine grausame Bande aber sehr guten Soldaten*.

Après la victoire, Pilsudski fait son entrée dans Nowy Sacz, où la foule massée sur la place du marché acclame ses troupes et le bombarde de fleurs (*note A*). A Tarnow, les légionnaires se signalent par leur cran et leur attitude au feu. Ils rétablissent l'équilibre rompu, et leurs chefs se montrent si bons tacticiens que les généraux autrichiens voisins des divisions polonaises se soumettent de leur propre gré au colonel Sosnkowski, chef d'état-major de Pilsudski.

De plus en plus, les légionnaires se créent une légende. Ils ont appris la guerre ; chaque

(*Note A*) « Nowy Sacz nous fit une réception extrêmement cordiale. Et que dire des douceurs de « la grande ville », lumière électrique, cafés, établissements de bains, coiffeurs ! Je me fis raser la barbe qu'il est si difficile d'entretenir convenablement en campagne. Je m'amusais à voir que mes soldats me rendaient les honneurs avec un retard prémédité, pour avoir l'occasion de s'excuser de ne m'avoir pas reconnu, depuis que j'avais la barbe rasée. Les officiers me dirent que les hommes avaient décidé de crier à la première marche en me voyant : « Et ta barbe ? » Heureusement, ils n'en vinrent pas là ! » *Mes premiers combats*, Josef PILSUDSKI.

individualité dans sa spécialité est rompue aux finesses du métier ; les officiers, épurés par une sévère sélection, sont devenus de toute première qualité.

A Lowczowek, à Konary et à Kosinek, la brigade se couvre de gloire. Elle est partout où le danger menace et manifeste une résolution qu'aucun échec ne parvient à entamer... des traits d'une épique beauté.

A Lowczowek, le sous-lieutenant Sciezynski (*note A*) avec huit hommes fait prisonniers dans les tranchées cent soldats ennemis ; à Konary, le soldat X... (*note B*) est resté dans les tranchées sans s'apercevoir du départ de ses camarades. Il se trouve, soudain, en butte aux feux croisés de l'ennemi ; il se couvre des deux côtés, puis à l'approche d'une patrouille russe de dix hommes, il la fusille à bout portant et la force à déposer les armes. Il la ramène ensuite au commandant de son régiment, sous le feu de l'ennemi.

Dix-neuf cent quinze ! Les batailles se succèdent de plus en plus meurtrières ; l'attaque ne peut progresser que pas à pas, au prix d'énormes sacrifices. Luttant désespérément, les Austro-Allemands rétablissent l'équilibre, et la riposte victorieuse devient possible.

En avril, la légion revient à la base pour

(*Note A*) Aujourd'hui directeur de l'Agence de presse *Iskra* et président du Syndicat des journalistes à Varsovie.

(*Note B*) Vide *Souvenirs du commandant Lipinski*. Cet officier appartenait au 5^e régiment (1^{re} brigade). Il avait, alors, dix-sept ans. Les six régiments étaient ainsi répartis : 1^{er} et 5^e régiments : 1^{re} brigade ; 2^e et 3^e régiments : 2^e brigade, 4^e et 6^e régiments : 3^e brigade.

se reposer ; mais, le 2 mai 1915, elle prend part à la bataille de *Gorlice* qui déterminera la grande retraite russe. Les Russes sont refoulés. Lwow est repris, Varsovie est délivrée, le 4 août, au chagrin des russophiles. Pilsudski ne veut plus servir l'Autriche. Il n'a jamais eu d'illusions à son égard, et il est fermement décidé à ne plus se prêter au jeu que Vienne mène avec le concours du N. K. N. L'action l'appelle, la nécessité le domine. Surtout, plus de malentendus. Il est en complet désaccord avec le N. K. N. et regrette d'avoir agréé le colonel Sikorski à la direction du département militaire.

Fermement résolu à en finir, il part le 14 août pour Varsovie, tout en lançant l'ordre secret à ses partisans du P. O. W. (Organisation militaire polonaise) d'arrêter tout recrutement. C'est sa réponse au silence que les Autrichiens maintiennent au sujet des aspirations polonaises, maintenant que le danger est écarté.

Le 16 août, dans l'appartement de M. Sliwinski, Pilsudski prononce un long discours pour ses amis politiques. Il raconte les souffrances de sa brigade (*note A*), dépeint l'état d'esprit de ses hommes et souligne la mauvaise foi des Empires centraux. Il déclare que, dans ces conditions, « envoyer des recrues fraîches aux légions serait contraire à l'honneur et à la dignité de la nation, contraire à ses intérêts. »

(*Note A*) A cette réunion participèrent Sieroszewski, Sokolnicki, Thugutt. Vide *Souvenirs des Légions* du général WIENIAWA.

Critiqué par certains de ses amis, il défend son attitude et finit par convaincre.

Cette décision montre que l'ère des attermoiments a pris fin. Il se sent plus libre, et surtout moins contraint à une duplicité qui lui répugne. Le jour est proche où il s'émancipera complètement.

En attendant, il décide que le grand ennemi n'est plus la Russie, mais l'Allemagne qui, de plus en plus, conduit les opérations (*note A*). C'est contre elle qu'il dirige maintenant ses efforts. Résister à ses armées, les armes en mains, il ne peut en être question ; la partie est par trop inégale. Il s'applique donc à réorganiser et à intensifier la lutte secrète. Il est dans son élément et possède du conspirateur l'audace soutenue et la pratique du secret (*note B*).

Avant son retour au front, il se met en rapports avec les chefs du P. O. W. et leur donne l'ordre d'étendre leur activité à toute la Pologne russe. Pas de nouvelles recrues pour les armées austro-allemandes, parce qu'il en faut pour les organisations du

(*Note A*) « Aujourd'hui, répondit Pilsudski aux reproches de ses amis, les Allemands ont remplacé les Russes en Pologne. Il faut résister aux Allemands. Je ne vois donc pas pourquoi nous ne nous entendrions pas avec les russo-philés. »

(*Note B*) « Si l'Allemagne et l'Autriche, sous la pression de la guerre, avaient consenti à mener avec nous un franc jeu, peut-être que l'Organisation militaire polonaise et le maréchal auraient consenti à collaborer plus étroitement avec elles et à développer le cadre des légions qui n'étaient pas secrètes. Toutefois ceci n'aurait été possible que si les autorités allemandes et autrichiennes avaient abandonné le territoire polonais. » (Opinion du colonel Slawek, exprimée dans une conversation que j'eus avec lui tout récemment.)

P. O. W. Tel est, désormais, le mot d'ordre. Il faut intensifier la propagande et préparer les légionnaires pour la lutte de demain.

Sous son impulsion, les indépendantistes annoncent que « les empires centraux ne peuvent compter sur les Polonais qu'à condition de proclamer un État polonais indépendant ». Le 18 décembre 1915, ils s'organisent en un Comité central national (*Centralny Komitet Narodowy*) C. K. N. et, en mars 1916, ils lancent une proclamation au peuple polonais et au N. K. N. dans laquelle ils prennent position pour Pilsudski et déclarent que l'inquiétude grandissante du pays ne sera dissipée tant qu'une déclaration officielle des sphères dirigeantes de Vienne n'aura pas établi « que le partage du royaume n'est pas dans l'intérêt des puissances centrales ».

Le manifeste se terminait ainsi :

« Pilsudski, malgré son rôle historique, malgré ses remarquables qualités militaires, a été éloigné, dès le début, du commandement, et il occupe dans les légions un poste secondaire. Tant que le commandement suprême ne lui aura pas été rendu, les légions ne pourront compter sur un appui sérieux du royaume, car, pour avoir la garantie que le sang des légions ne sera pas versé inutilement, il faudrait qu'on mît à leur tête cet homme, dont le rôle dans la guerre actuelle et le passé prouvent suffisamment ce qu'il fera dans l'avenir. En dehors de cela, il n'y a qu'un moyen de résoudre la question des légions : les dissoudre. »

Revenu au front, Pilsudski témoigne une

activité débordante. Il mène la guerre contre les Russes, combat comme un lion à Kostiuchnowka (*Note A*) où, encerclés par les troupes du tsar, ses soldats se frayent une voie, baïonnette au canon, mais il n'en continue pas moins à organiser le front à l'arrière. C'est là que vont ses sympathies. On sent que, courageux au possible, il voudrait reprendre la lutte qu'il a engagée, dès l'adolescence, puis développée au retour de la Sibérie.

« Pendant que nous, les armes à la main, nous avons la satisfaction du combat ouvert, dit-il, là-bas, à Varsovie, dans les filets des espions et les tentations de la faiblesse, n'ayant en perspective que la mort solitaire dans le cachot en présence des bourreaux, nos amis ont gardé pendant de longs mois les postes les plus difficiles dans cette guerre, donc les plus glorieux. Ils ont suivi la voie de leurs pères qui, secrètement pris dans les liens de la conspiration souterraine, préparaient les armes contre l'envahisseur. Ce sont leurs efforts qui nous relient à la tradition de cette lutte menée par nos ancêtres et qui nous a engendrés, nous, les soldats polonais d'aujourd'hui.

Luttant, combattant et, à l'occasion, dé-

(*Note A*) La bataille de Kostiuchnowka ajouta beaucoup au prestige des légions. Et nous lisons dans les *Mémoires* de Ludendorf qu'à partir de ce moment, il se mit à penser au problème polonais. « Les Polonais sont de très bonnes troupes, disait-il, il faut avoir davantage de telles troupes. Pour en avoir, il n'y a qu'un moyen : proclamer l'indépendance de la Pologne... » On peut donc dire que c'est à partir de cette bataille que les Allemands commencèrent à voir la nécessité de concilier les Polonais.

ployant un héroïsme qui émerveille les Allemands, les légionnaires commencent à perdre de leur enthousiasme. La défaite des armées autrichiennes qui plient en désordre, la fatigue, la vue de leurs villes et villages détruits ou brûlés, l'incertitude de l'orientation et de la politique de l'Allemagne, tout cela fait que le doute s'empare de leurs âmes. Leur honneur est toujours sauf ; ils se battent sans reproche, et il arrive plus d'une fois que, grâce à des efforts héroïques, ils endiguent momentanément la panique de leurs alliés ; mais, de plus en plus, ils se demandent : « A quoi bon ? »

Pilsudski restaure leur confiance, mais n'arrive que difficilement à calmer la vive effervescence qui règne dans leurs rangs. Les légionnaires sont las de combattre pour des Alliés qu'ils sentent réfractaires à leurs revendications. Ils réclament une organisation plus distincte et veulent être considérés comme une armée polonaise qui se bat et meurt pour la liberté de la Pologne. Quant à Pilsudski, il a son idée, il la poursuit.

— « Vous voulez avoir mon opinion ? — il informe ses amis. — Eh bien ! deux choses la constituent :

» Le royaume qui s'organise ne peut pas permettre, s'il veut qu'on le respecte, que le sang de ses fils dépende d'un autre que de lui-même. Les gens qui protestent contre cela ou bien ne veulent pas qu'on respecte le royaume, ou bien ne peuvent pas le faire respecter parce qu'ils dépendent de l'Autriche qui leur ordonne d'agir ainsi.

» Dans l'armée, tout va mal. L'armée refuse presque d'obéir, car, enfin, nos soldats ont conscience de ne pas être des nègres.

» Il n'y a qu'un remède :

» *L'autorisation pour les légions de s'administrer elles-mêmes.*

» Quant à moi, je suis décidé à me retirer. J'ai cessé de croire que je contribue en quoi que ce soit à l'intérêt commun de l'Autriche et de la Pologne. Je suis obligé d'être déloyal envers l'une ou l'autre, car une contradiction continuelle s'affirme. Je ne puis continuer à subir cette lutte de ma conscience. »

En juillet 1916, il donne donc sa démission de commandant de la 1^{re} brigade. C'est une nouvelle ère de sa vie qui commence.

CHAPITRE XV

DIFFICULTÉS AVEC L'ALLEMAGNE

Aussitôt prévenu de la démission de Pilsudski, le haut commandement autrichien laisse quelques jours passer, espérant conjurer l'orage. Il prévoit le mauvais effet qu'elle produira parmi les légionnaires. Mais Pilsudski persiste dans sa décision. Il déclare que, du point de vue polonais, le service dans les légions est devenu inutile. Il affirme qu'elles ont cessé d'être une formation créée en vue de la libération du pays et qu'elles sont en train de devenir une armée impériale et royale.

Cédant au mécontentement des Polonais, l'Ober Komando autrichien transforme les légions en corps auxiliaire (*Polnische Hilfskorps*) ; puis, voyant que la décision de Pilsudski est irrévocable, il accepte sa démission sur la demande de l'Allemagne. Pilsudski fait ses préparatifs de départ et, avant de quitter ses troupes, leur adresse un ordre du jour qui atteste ce que son esprit a de réfléchi et de calculateur et combien il anticipe les événements.

« Le combat n'est pas fini ; seulement, les

légions ne peuvent plus combattre tant que le commandement des légions ne sera pas distinct, polonais, et responsable vis-à-vis de ses propres concitoyens. J'ordonne donc à tous les légionnaires du royaume de demander leur libération et à tous les Galiciens d'exiger leur transfert à l'armée autrichienne en se faisant porter comme malades. *La lutte continue, mais sous une autre forme.* »

Moralement déprimés et physiquement abattus, les légionnaires demandent en masse à quitter les légions. Le 6 octobre, les Polonais sont relevés du front ; le 10, on les transporte à Baranowicze. Pilsudski a désormais les mains libres pour recommencer la guerre.

Inspirée par une vision qui dépasse les événements, la démission de Pilsudski obtient partout le résultat espéré. Les Polonais austrophiles du N. K. N. le supplient de ne rien perdre de ce que les légions ont gagné jusqu'ici.

« Vous m'avez dit, général, lui écrit Jaworski, président du N. K. N., que votre but était d'arriver à ce que, durant la guerre, la question polonaise soit résolue, ne fût-ce que partiellement. Ce but, étant donné l'état de choses actuel, sera atteint, et, par là, votre œuvre sera fructueuse. Les légions pourront donc être fières et heureuses... Dites cela, général, à vos soldats qui voient en vous le symbole de la lutte pour l'indépendance... Le nom de Pilsudski sera inséparable de celui des légions. La patrie ne peut se priver de la force que vous représentez. Quiconque a su conquérir comme vous une aussi grande

confiance, celui-là a assumé, par là même, une responsabilité morale non moins grande. Vous m'avez dit que votre but était de libérer notre pays. Il ne vous est donc pas permis de rien perdre de ce qui a été obtenu. Réconfortez les esprits, ordonnez la persévérance, luttiez contre le doute, enseignez à construire. Continuez, je vous prie, l'œuvre commencée. »

D'autre part, les Empires centraux, voyant que leurs forces s'épuisent et que, sans des renforts importants, il leur sera impossible de mener la guerre à bonne fin, proclament l'indépendance du royaume de Pologne. Ils déclarent, le 5 novembre, qu'ils sont résolus à « établir un État polonais soumis à un roi et doté d'une armée nationale ». Quant aux frontières de la Pologne, ils affirment que ce sera seulement après le rétablissement de la paix que cette œuvre pourra être achevée.

Devant ces réactions polonaises et austro-allemandes, Pilsudski agit en manœuvrier consommé.

Avec ce tour littéraire dont il a le secret, il écrit à Jaworski :

« Quand, le 6 août 1914, je marchais au champ de bataille, outre les buts plus ou moins maximum, je me donnais une tâche minimum.

» Je ne m'inquiétais pas de savoir comment serait résolue la question de l'armée en Pologne, mais je voulais savoir si le soldat polonais devait continuer à n'être qu'une personnalité mystique, privée de chair et de

sang. Je voulais que la Pologne, qui avait si profondément oublié son glaive depuis 1863, le revît, une fois de plus, dans la main de ses soldats.

» Si je pouvais demander leur avis sincère à ceux de nos jeunes soldats qui rêvent à la Pologne dans leurs tombeaux, ils diraient, en même temps que moi, leur chef, que nous ne regrettons ni notre sang ni nos sacrifices.

» Le soldat polonais a donné à sa patrie une valeur nouvelle qu'elle n'avait pas sans lui. Je suis fier d'avoir été l'inspirateur de cette œuvre militaire, hélas, si modeste d'envergure, et, malgré tout, je serai toujours reconnaissant à ceux qui ont contribué à l'accomplir. »

Cette lettre, habile entre toutes, ne laisse rien transpirer de ses intentions ; mais, le même jour, à Varsovie, ses partisans du Comité central national (C. K. N.) publient un manifeste qui complète sa pensée :

« Le Conseil national suprême, affirment-ils, n'a jamais apporté au gouvernement austro-hongrois la volonté de notre nation, mais il lui a apporté un loyalisme exagéré, sans restrictions ; il n'a pas exprimé notre intérêt national, mais il a exprimé sa propre fidélité ; il n'a jamais porté en lui le sentiment de l'indépendance politique, mais il a remis notre destinée entre des mains étrangères.

» La page écrite par les légions est terminée. Elle fut rédigée par une main de soldat ; c'est une main de soldat qui la tourne. La nation polonaise n'était pas présente. La

responsabilité en incombe dans le royaume aux éléments qui interprètent faussement les tendances de la nation. En Galicie, cette responsabilité revient au Conseil national suprême, à ceux de ses éléments qui ont dirigé sa politique. Nous continuerons avec les soldats polonais. De plus en plus, le devoir s'impose à nous de créer une armée. »

Pilsudski indique donc clairement que l'armée qu'il veut créer agira indépendamment des armées austro-allemandes. Il enrôlera des volontaires, mais dans le P. O. W, son armée à lui. Désormais, on ne trouvera plus de légionnaires disposés à donner leur vie aux Empires centraux.

Quant à la proclamation du 5 novembre, il en réalise toute la portée. Il estime qu'elle aidera à renseigner les hommes d'État européens sur l'importance de la question polonaise. Il sent aussi que les Russes, alliés de la France, seront forcés, eux aussi, de se concilier l'opinion polonaise (*note A*). Il reconnaît, cependant, le danger qu'elle présente pour ses concitoyens, toujours voués à être mystifiés. Après des calculs où il pèse longuement le pour et le contre, sa décision est prise. Selon sa méthode, il agit vite

(*Note A*) Bien que l'acte de novembre des Empires centraux remît à plus tard la réalisation d'un État polonais, son importance, en raison de sa portée internationale, fut extrêmement grande. Sa conséquence naturelle fut la déclaration russe de Kerensky le 30 mars 1917, proclamant l'indépendance de l'État polonais. Cette déclaration déliait aussi, dans une large mesure, les mains des États alliés, jusqu'alors gênés à cet égard par leur alliance avec la Russie. Vide PRZBYLSKI, *la Pologne en lutte pour ses frontières*, p. 22.

et à fond. Il sent que, sans lui, une fraction importante du pays se laisserait peut-être engager dans une autre aventure militaire.

Tout de suite, il se met en rapports avec les légionnaires et, par l'intermédiaire du colonel Rydz Smigly, il leur ordonne de retirer leurs démissions.

« En vous écrivant, mon cher colonel, lui dit-il dans sa lettre, je sais que j'écris à tous mes collaborateurs et camarades, sans différence de grades ; j'estime que vous devez montrer une patience et une confiance motivées et croire que le soldat polonais trouvera enfin dans cette guerre mondiale sa patrie personnifiée par son propre gouvernement et par sa propre armée. A mon avis, vos démissions doivent être maintenant retirées, et, à partir de ce moment, les lois de la discipline militaire doivent être appliquées par vous dans toute leur rigueur. »

Son intervention, comme toujours, obtient les résultats sur lesquels il comptait. Les légions se reforment, tout en attendant le mot d'ordre du « Komendant ». Puis il adresse une lettre ouverte au recteur Brydzinski et définit nettement son attitude envers les Allemands :

« Le soldat, en tant qu'il n'est pas un mercenaire dont la raison d'être est le contrat de louage, doit avoir derrière lui un gouvernement qui lui assigne ses objectifs, ses méthodes de travail, et qui lui désigne ses chefs. La nécessité en est si réelle que, s'il n'existe pas quelque chose de ce genre, on doit forcément réaliser, fût-ce par des

institutions de fortune, cette représentation politique.

» Au cours de cette guerre, la Pologne a eu le malheur de n'avoir pas de gouvernement, alors que le soldat polonais avait déjà fait son apparition dans le monde. De là découlent toutes les fictions de gouvernement qui n'ont réussi à satisfaire personne, bien qu'elles fussent destinées à satisfaire, au moins en partie, cette aspiration nouvelle du soldat à une représentation politique légale de ses actions et de son travail.

» Je suis soldat dans l'âme et jusque dans les moelles. Aussi, bien qu'aux yeux de beaucoup de gens je sois moi-même un représentant de fortune de l'autorité polonaise, j'aspire, moi aussi, comme mes camarades, à une forme de gouvernement qui concrétise pour le soldat la patrie, qui le représente à l'extérieur, qui le délivre de toutes ses préoccupations politiques et lui fasse toucher du doigt le but pour lequel il verse son sang.

» J'ai exprimé cette idée dans les termes les plus formels, en déclarant maintes fois au grand état-major de l'armée austro-hongroise que notre maintien dans les rangs d'une armée étrangère, non polonaise, était si lourd, si pénible à supporter, que, de jour en jour, cette situation devenait de plus en plus impossible pour les hommes des provinces polonaises annexées par la Russie.

» Si le royaume avait une représentation politique reconnue par les deux puissances occupantes, la question serait entièrement résolue. J'en ai même donné des exemples tri-

viaux. J'ai dit que, si en temps de guerre mon gouvernement m'ordonnait de cirer des bottes, je le ferais, malgré mon incompetence ; s'il m'ordonnait de m'enrôler dans une armée de Cingalais ou de Patagons, je n'aurais pas une minute d'hésitation. Inversement, en l'absence d'un gouvernement à nous, je ne puis m'empêcher de déclarer que, si je suis entré en guerre, c'était pour que ma patrie eût son propre gouvernement.

» Cette attitude de principe à l'égard du problème politique essentiel de la vie du soldat est restée la même jusqu'à ce jour, et, *quand j'apprendrai la formation d'une autorité gouvernementale polonaise quelconque, je m'adresserai à elle et lui offrirai mes services.* »

Les Allemands, qui ont besoin de soldats pour combler leurs pertes, répondent par la ruse à cette déclaration. Ils cachent leur jeu, font paraître dans les journaux des articles élogieux pour Pilsudski, « le grand patriote polonais », et annoncent qu'il sera bientôt appelé à prendre le commandement de la nouvelle armée polonaise. Ils permettent aussi aux Polonais de constituer un Conseil d'État de vingt-cinq membres qui, le 14 janvier 1917, s'installe dans une des salles du Château royal de Varsovie. Le Conseil crée une commission militaire présidée par Pilsudski qui voit la crise venir, mais ne veut rien précipiter. Impénétrable, il ne décourage ni les partis, ni les personnes, mais attend les événements, tout en organisant ses troupes. Il a accepté la présidence à son corps défendant, parce qu'il est conscient

de la valeur factice du geste allemand et n'en sera jamais la dupe ; il constate d'autre part que, au lieu de fusionner et d'établir un plan en commun (*note A*), les membres du Conseil ne font que marchander avec von Beseler au sujet de leurs sièges. Bientôt, dégoûté de leurs dissensions ainsi que du néfaste conflit de leurs ambitions cupides, il se détache rudement de la Commission et les laisse en plan.

En attendant, le haut commandement allemand qui compte sur l'armée du nouvel État est bien vite déçu. Malgré les transports d'enthousiasme provoqués par l'acte du 5 novembre et par la perspective de voir bientôt une armée polonaise, l'appel des deux généraux gouverneurs (von Beseler et von Kuk) est resté sans réponse. Le Conseil a beau proclamer l'enrôlement volontaire. La Pologne ne donne que peu de soldats. Les Allemands sentent que Pilsudski travaille contre eux et que, de jour en jour, son autorité pousse des racines plus profondes dans le pays. Au risque d'une rupture, ils refusent de lui confier l'organisation de la future armée ; ils forment auprès des gouverneurs un « département des forces polonaises » et, dès mars 1917, exigent du Conseil l'adoption pour les légionnaires d'une formule de ser-

(*Note A*) « Je décidai, en troisième lieu, d'entrer dans le fameux Conseil d'État. Je vous avouerai que je l'ai fait malgré moi. Je l'ai fait à mon corps défendant, après un premier essai de fusion des activistes et des passivistes en vue de prendre une décision commune. Le résultat fut que les activistes et passivistes allèrent voir Beseler et marchander avec lui. »

ment qui ne fait que les adjoindre à l'armée allemande.

Ici intervient un de ces revirements dont Pilsudski est susceptible et que dicte exclusivement son désir de libérer son pays par le moyen le plus efficace.

Il se trouve dans ce qu'il appelle une situation forcée, qu'il comprend mieux qu'un autre. L'intérêt de la Pologne est en jeu ; il sent que, sans lui, personne ne tiendra le coup. Il lui faut donc encore une fois modifier sa politique. Pendant plus de deux ans, il a fait semblant de croire à la victoire finale des puissances centrales ; il voit maintenant que ce jeu n'est plus possible, puisque même les Allemands commencent à douter de leur victoire. D'autre part, la révolution russe a complètement modifié la situation en ce qui concerne la Pologne. Le gouvernement provisoire, dans une proclamation lancée le 30 mars 1917, s'est engagé, lui aussi, à créer « un État polonais indépendant, gage sûr de paix durable dans la future Europe renouée ». Ceci équivaut, à son avis, à la mise hors de cause, tout au moins provisoire, de la Russie comme adversaire.

Homme d'État habile à tirer le meilleur parti des convoitises internationales, il décide désormais de commencer une opposition vigoureuse à ses autres adversaires, les Empires centraux. Il s'oppose donc, d'une façon catégorique et absolue, à la formation d'une armée polonaise dans les conditions proposées par l'Allemagne et décide de se rapprocher de la Russie. Ce qu'il veut, c'est

reprendre la lutte clandestine qui lui a si bien réussi auparavant.

Il se met donc en rapports avec les associations militaires polonaises en Russie, et, comme son prestige a depuis longtemps franchi les frontières, il se voit, le 7 juin, proclamé à l'unanimité président d'honneur de leur congrès. Quatre cent soixante-six délégués de 532 associations réunies à Petrograd, parlant au nom des 500 000 soldats polonais de l'armée russe, acclament son nom avec enthousiasme et se déclarent solidaires de son action. Déjouant les intrigues du nouveau parti polonais fondé à Varsovie par le comte Ronikier qui préconise l'établissement immédiat en Pologne d'une monarchie constitutionnelle sous l'égide de l'Allemagne, il démissionne du Conseil d'État, le 2 juillet, et prescrit aux légions de refuser toute prestation de serment.

Quoique l'Allemagne multiplie ses dons et ses promesses, la grande majorité des légionnaires obéit aux ordres de leur chef. Menacés d'être internés, ils veulent s'opposer, les armes aux mains, à leur arrestation ; mais Pilsudski les en dissuade.

« — J'hésitai longtemps, a-t-il dit plus tard, et je me demandai s'il ne serait pas possible de s'emparer de Deblin et de le tenir jusqu'au jour où de nouveaux pourparlers auraient commencé. Mais l'absence de mes régiments les plus sûrs me força à abandonner ce plan. Je me décidai, alors, à un rôle passif ; je sentais que toute lutte serait pour moi sans espoir et que, seuls, les légion-

naires auraient à supporter les conséquences de cette lutte » (*note A*).

Sentant la partie par trop inégale, Pilsudski répond ainsi aux légionnaires :

« — Il n'est pas temps encore. Le peuple, las de réquisitions, affamé, effrayé par les répressions, ne vous soutiendra pas. Peut-être, par-ci, par-là, une campagne spécialement ravagée, une ville spécialement humiliée, s'insurgeront, mais l'ensemble du peuple s'est déjà habitué au nouvel esclavage. Le P. O. W. entrerait en lice, mais vous seriez, lui et vous, vite écrasés. Maintenant qu'ils ont gagné la guerre avec la Russie, ils n'ont plus besoin de nous et veulent s'en débarrasser. Se débarrasser, non seulement des légions, mais de tout le problème polonais. Votre révolte serait un prétexte à la destruction du pays. On agirait avec vous comme avec la Belgique. Je ne puis vous donner mon consentement ; au contraire, j'insiste pour que vous ne vous défendiez pas. Je suis soldat, je vous comprends, et il m'est dur de vous donner cet ordre ; *mais, puisque vous avez su aller sur les champs de bataille mourir pour la patrie, sachez, maintenant, aller en prison pour elle.* »

La mort dans l'âme, rageant, grommelant, mais témoignant en sa stratégie politique la même foi qu'en sa stratégie militaire, la rude phalange de ses soldats de la 1^{re} brigade se laissent désarmer, puis interner dans les

(*Note A*) Discours prononcé à l'Assemblée des légionnaires à Cracovie (6 août 1922).

camps de concentration par les troupes allemandes. Ils se consolent en se disant que « le Grand-Père sait ce qu'il veut. »

Seule, la 2^e brigade, commandée par le général Haller, prête serment. Reconstituée sous le nom de *Polnische Hilfskorps* (corps polonais auxiliaire), elle est dirigée sur Przemyśl, puis envoyée sur le front de Bukovine. Pendant huit mois environ, elle lutte à côté des Autrichiens, puis, quinze jours après la signature du traité de Brest-Litovsk, elle décide de rompre définitivement avec les empires centraux. Haller, à la tête de deux régiments, réussit à traverser le front austro-russe ; il s'efforce de joindre les détachements polonais en voie de formation sous le commandement de Michaelis. Attaqué par les Allemands qui s'avancent sur l'Ukraine, il leur oppose une résistance farouche, mais doit capituler à Kaniow en mai 1918. Il réussit, néanmoins, à s'évader et, passant par Archangelsk, gagne la France, où il assume le commandement de l'armée polonaise constituée depuis le 4 juin 1917.

Revenu à Varsovie, Pilsudski transmet le commandement de la P. O. W. au colonel Rydz Smigly et, un instant, conçoit le plan de partir pour la Russie où ses amis l'attendent. Il sent, toutefois, qu'il ne peut délaissier ses anciens camarades et écrit à von Beseler, sollicitant l'honneur de partager la captivité des légionnaires. Les Allemands sentent maintenant qu'il leur est impossible de former en Pologne les quinze

divisions sur lesquelles ils comptaient pour délester les forces allemandes du front oriental. Le 21 juillet 1917, ils se décident à arrêter l'homme qui vient de déjouer leurs plans. Tard dans la nuit, une automobile s'arrête devant la maison de Pilsudski. Deux officiers en descendent, montrent un mandat d'amener, et conduisent le général à la citadelle de Varsovie ; le 22, inculpé de conspiration criminelle contre la sécurité du pays, il est transféré aux environs de Dantzig, puis interné à Magdebourg (*note A*).

Certains écrivains hostiles à l'entente franco-polonaise ont affirmé que l'effort militaire polonais avait retardé le moment de la victoire finale des alliés.

« L'héroïsme des légions polonaises, écrit René Martel, a libéré de nombreuses divisions allemandes qui ont pu être dirigées sur le front français et lancées contre Verdun, que nos soldats défendaient alors au prix des plus sanglants sacrifices. Les centaines de croix de fer méritées par les Polonais des légions ont permis aux Allemands de distribuer dans la Meuse et en Argonne des centaines de croix de bois à nos camarades de combat. »

(*Note A*) Pilsudski, avant son arrestation, dit à ses amis : « Voyez-vous, la guerre va bientôt finir. Les Allemands et les Autrichiens ne gagneront pas ; il faut donc attendre et patienter ; il faut tenir toutes les forces militaires pour le P. O. W. Il ne faut pas utiliser les légions ; il faut les réserver pour la fin de la guerre, et, quand elle sera finie, vous sortirez des souterrains, légionnaires et P. O. W., et vous vous jetez sur eux... » (Conversation rapportée par le commandant Lipinski.)

Or, j'estime que l'effort militaire de trois brigades, quelque héroïque qu'il fût, n'exerça qu'une action insignifiante sur le cours d'une campagne où une trentaine de divisions étaient entrées en lice. J'ajouterai même que l'interdit de Pilsudski du 6 juillet 1917, qui fit perdre à Ludendorff l'espoir d'un nouveau recrutement de *cinq cent mille Polonais* dont l'armée allemande, fort éprouvée, se montrait fort avide, influa d'une façon autrement importante sur tout le cours de la guerre et, en conséquence, sur le sort de l'Europe. L'interdit contribua, en tout cas, à la démarche qui fut tentée en juillet 1917 par le kronprinz auprès du gouvernement français pour entrer en pourparlers au sujet de la paix. Dès lors, les Allemands sentirent que la défaite était inévitable. On ne pourrait donc trop mettre en lumière ce geste de Pilsudski.

CHAPITRE XVI

CHEF D'ÉTAT

Quoique soumis au régime d'isolement, Pilsudski n'eut pas trop à se plaindre de son séjour à Magdebourg, prison modèle en son genre. Il avait une ordonnance et était traité avec beaucoup d'égards ; il disposait de trois chambres meublées avec confort ; il pouvait se promener du matin jusqu'au soir dans un jardin qu'ombrageaient de grands arbres. Seule, la présence de sentinelles dans le préau, jour et nuit en permanence, était là pour lui rappeler son manque de liberté. En dehors de certaines petites consignes, il n'avait jamais été aussi libre dans aucune prison (*note A*).

Quelles pensées hantaient cet homme énergique, ce révolutionnaire subitement réduit à l'impuissance et qui, depuis de nombreuses années, n'avait jamais pris de repos ? Regrettait-il les circonstances de son arrestation et de n'être pas parti pour la Russie, conformément à sa première intention ? Pensait-il

(*Note A*) « Le soir, seulement, à 10 heures, la lumière devait être éteinte. J'étais traité comme un général ; jamais je n'avais eu un tel traitement en Russie. » (Discours de Pilsudski).

à ses rudes légionnaires qui, incrédules à son échec, attendraient avec confiance son retour?

« Il faut croire, a-t-il écrit plus tard (*note A*), que j'étais né pour la vie de prison. Je supportais très facilement la solitude ; je n'en ressentais pas comme d'autres tout le poids et je savais adoucir par le travail de l'esprit le côté le plus rude de la vie de prison : la nostalgie...

» Alors, je me ressouvenais de mes dix ans d'étude d'avant-guerre sur le phénomène de la guerre dans le monde. Pendant dix ans mon effort avait porté sur ce qui constituait l'essence de l'œuvre du commandement sur ses éléments : le danger et l'incertitude, comme dit Clausewitz... Maintenant, à Magdebourg, je m'étais décidé à rechercher s'il me serait facile de réaliser mes anciens rêves à savoir : déduire de moi-même la vérité sur l'âme du chef fléchissant sous le poids des dangers, des incertitudes et des contradictions. »

Il se mit donc à étudier et à écrire ses mémoires de guerre (*note B*) et à analyser surtout le rôle de chef.

Pendant un an, il resta seul, isolé de tout, sans nouvelles du dehors, mais travaillant sans cesse, puis, en août 1918, le général Sosnkowski, un de ses meilleurs amis, le rejoint, et ils vivent une vie commune : des lectures, toujours, et de longues discussions politiques. Fanatiques du jeu d'échecs, les

(*Note A*) Vide *Mes premiers combats*, PILSUDSKI, p. 2.

(*Note B*) Vide même ouvrage, *Souvenirs rédigés dans la forteresse de Magdebourg*. (Traduction française. Gebethner et Wolff. Paris, 1931).

deux prisonniers jouent d'interminables parties que Pilsudski gagne pour la plupart.

En attendant, la guerre est entrée dans une phase décisive. Déçus et ayant perdu confiance, les empires centraux sentent s'accroître en eux le désir d'en finir avant que l'arrivée des forces américaines ait fait pencher la balance en faveur des Alliés. Dans un suprême effort, ils délaissent Amiens, Calais, et visent au cœur la coalition.

Après la ruée allemande du 21 mars et celle des Flandres, ce sont de nouvelles hordes qui menacent le Chemin-des-Dames et la Montagne de Reims. Les Allemands voudraient à tout prix effacer la tare de leur défaite de 1914.

L'usure se fait alors sentir et, sous le puissant assaut des alliés qui contre-attaquent, le front allemand est enfoncé. C'est la déroute prochaine et la déconfiture à Varsovie d'une succession de cabinets polonais qui, à partir de février 1918, coopèrent avec les empires centraux. En attendant, les partisans de Pilsudski ont, depuis son arrestation, étendu leur activité à l'Ukraine et à la Russie. Ils sont entrés en rapports avec la France, et, désormais, ils travaillent avec les Alliés, pendant que la grande masse du public accentue de plus en plus son attitude hostile envers les empires centraux. L'activité de l'organisation militaire polonaise se renforce et s'intensifie. Au milieu d'octobre, dans de nombreuses localités des territoires occupés, ont lieu des coups de main et des attentats contre l'occupation allemande.

Dans une seule journée, le P. O. W. tue deux cents policiers et gendarmes dans une série de petits combats. Cette guerre âpre, sans merci, s'accroît à tel point que les Allemands en voient toute la gravité. Elle menace, disent-ils, de transformer la Pologne en un monceau de ruines. De plus en plus, ces opérations font sentir leur influence et contribuent à la défaite qui approche.

En octobre, la bataille n'ayant cessé de s'élargir, le front s'embrase de la Belgique aux Côtes de Meuse, deux grosses attaques convergent sur Mézières. A l'extrême gauche, les Belges débordent l'aile droite ennemie. En Lorraine, Foch prépare une puissante offensive avec les 8^e et 10^e armées et six divisions américaines. Les Allemands désespérés n'ont plus qu'une pensée : éviter à tout prix l'écrasement. Leurs parlementaires se présentent donc à nos avant-postes, le 7 novembre, à Haudroy. La guerre est terminée ; c'est le moment de la délivrance de la Pologne.

Deux jours après, Pilsudski et Sosnkowski reçoivent dans leurs cellules la visite de deux officiers allemands en civil (*note A*).

— Messieurs, leur dit le comte Kessler, l'un des envoyés, d'une voix entrecoupée d'émotion... vous êtes libres. Par l'ordre du chancelier de l'Empire, je dois vous conduire à Berlin d'où, à six heures, un train vous conduira à Varsovie.

(*Note A*) Comte Kessler, officier de la garde prussienne, et le docteur Schultze, le chef de la police secrète, main droite de von Beseler.

Étonné, Pilsudski regarde la tenue civile des officiers, mais ces derniers déclarent, d'un air embarrassé, que la révolution a éclaté à Magdebourg et qu'on partirait immédiatement en automobile, non en tenue militaire, mais comme de simples mortels (*note A*).

(*Note A*) Pilsudski était plus ou moins au courant de la situation ; il savait même, grâce à un sous-officier proposé à sa surveillance qui lui avait passé un numéro du *Woche* qu'un gouvernement avait été constitué à Varsovie par Swieczynski, et aussi que le nouveau président du Conseil polonais avait demandé son élargissement comme étant ministre du nouveau cabinet. A cette lettre, le chancelier du Reich, Maximilien, prince de Baden, avait répondu :

« Monsieur le Président,

« J'ai l'honneur d'accuser réception à Votre Excellence du télégramme du 23 octobre par lequel Elle me fait connaître sa prise de possession des fonctions de président du Conseil des ministres et exprime l'espoir que le gouvernement allemand voudra bien faciliter le retour dans sa patrie du général Pilsudski actuellement interné à Magdebourg, appelé aux fonctions de ministre des Affaires militaires.

« Je ne saurais partager cette manière de voir que si le général renonçait à son attitude hostile envers les puissances d'Occident, attitude qui a motivé son éloignement de la Pologne et que si, en toute sincérité, il prend l'engagement de respecter les intérêts réciproques des deux États. Le gouvernement polonais a le pouvoir d'y contribuer en fournissant aux autorités allemandes telles preuves susceptibles de lever le doute qui s'oppose actuellement au retour du général en Pologne.

« Le chancelier du Reich,
« MAXIMILIEN, prince de Baden. »

Le 2 novembre, le gouvernement polonais répondit :

« Selon nous, la nomination du général Pilsudski au ministère de la Défense nationale constitue la meilleure des garanties, et c'est seulement sa libération qui pourra nous faire assumer la responsabilité pour le maintien de la tranquillité publique. Aussi nous sommes forcés d'insister pour qu'il lui soit possible de rentrer d'urgence à Varsovie. »

— N'emportez que le strict nécessaire, disent-ils, il ne faut pas attirer l'attention des manifestants, mais hâtez-vous, il n'y a pas une minute à perdre. Autrement, nous ne répondrons de rien.

A Berlin, les Allemands s'efforcent de gagner Pilsudski à leur cause; ils le prient de s'abstenir de toute lutte contre l'Allemagne; plusieurs fois, ils essayent de soulever devant lui la question polonaise. Ils voient, bientôt, l'inutilité de leurs efforts et, comme la révolution qui sévit maintenant à Berlin, sort dans la rue, ils lui donnent précipitamment un train spécial. Le 9 novembre, au soir, il part pour Varsovie.

Jours historiques, jours de triomphe.

A Varsovie, quand éclate la nouvelle du retour imminent de Pilsudski, ses partisans pavoisent les rues, tandis que ses ennemis se demandent anxieusement quel sort ils auront à envisager.

A trois heures, on prévient le Conseil de régence que son train arrive en gare à six heures. Les régents sentent que le moment est venu d'abandonner les rênes d'un pouvoir qui, depuis quelques mois, a perdu toute autorité. Ils cherchent, cependant, l'appui de l'opinion publique. Ils règlent les affaires qui restent en suspens. Puis, voyant que la pensée nationale est en grande majorité avec Pilsudski et que le peuple, malgré ses divisions, cherche une autorité, attend un chef, ils décident de lui remettre, dès l'ar-

rivée, l'autorité militaire et le commandement suprême des armées polonaises. Ils croient ainsi garder le pouvoir civil.

Arrivée à Varsovie.

A six heures moins le quart, on prévient le Conseil de régence que Pilsudski est aux portes de Varsovie. Accompagné du colonel Koc, commandant en chef des organisations militaires polonaises et du capitaine Krzaczynski, le prince Lubomirski se rend à la gare et reçoit Pilsudski au nom du Conseil.

Le général descend de wagon ; il salue le prince et son escorte, ainsi qu'un groupe de dames qui lui offrent des fleurs, puis échange quelques paroles avec le colonel Koc, qui lui présente son rapport.

Le colonel salue, puis s'éloigne avec le capitaine Krzaczynski, pendant que Pilsudski, d'un pas qui résonne dur sur le pavé, atteint la voiture du prince, chez qui il a accepté de déjeuner. La portière fermée, et l'auto file rue Wiejska, au palais Frascati, où a lieu le repas. Puis, après une conférence avec Lubomirski, qui lui transmet les propositions du Conseil de régence, il s'en va rue Moniuszko, au coin de la place Napoléon, qui de minute en minute, se remplit d'une foule vibrante. Il est acclamé et partout dans la capitale son nom se répand, comme une traînée de poudre (*note A*).

(*Note A*) On a souvent prétendu que l'heure exacte de l'arrivée de Pilsudski à Varsovie fut annoncée avant son arrivée et qu'une foule nombreuse massée près de la gare

Une fois, deux fois, il paraît à la fenêtre pour répondre aux ovations délirantes d'un peuple qui l'adore, puis reçoit les délégués des partis politiques qui, les uns après les autres, lui présentent leur programme. Tous demandent à gouverner, parce qu'ils représentent le peuple. Pilsudski écoute patiemment, mais sans prendre de décision. En attendant, il reçoit ses amis qui le mettent au courant de la situation.

Dès le 8 novembre, à la nouvelle venue de Berlin que la Révolution a éclaté et que le kaiser a abdiqué, la garnison allemande de Varsovie s'est désorganisée, et l'Organisation militaire polonaise (P. O. W.) a commencé à désarmer les fonctionnaires et les unités militaires dispersées en Pologne, sans rencontrer, en général, la moindre résistance (*note A*).

Craignant une révolte, von Beseler, le gouverneur général, et son état-major, s'enfuient précipitamment en Allemagne, laissant l'armée sans ordres ; ses officiers remettent leur autorité aux soldats qui constituent immédiatement des Conseils de soldats (*Soldatenrath*) sur le modèle russe (*note B*).

Pilsudski sent que cette débâcle de toute une armée est l'écroulement d'une politique

lui fit une ovation enthousiaste. Or, rien n'est plus contraire aux faits. Personne n'était au courant de l'heure de son départ de Berlin à l'exception de la Régence et du colonel Koc. (Je tiens ces détails du commandant Lipinski.)

(*Note A*) Il y eut, ci et là, des incidents et quelques combats entre Allemands et Polonais ; mais tout rentra bientôt dans l'ordre.

(*Note B*) Von Beseler prit la fuite sans prévenir personne ; la nuit du 10 novembre, il alla par bateau jusqu'à Plock et Torun et, de là, réussit à gagner la frontière.

édifiée après des années d'efforts ; il prévoit que, démoralisés par l'abandon de leurs officiers et se sentant incapables de réagir, les Allemands ne tarderont pas, un jour ou l'autre, à s'entendre avec lui. Il passe l'après-midi en conférence avec ses partisans. Le soir venu, il reçoit vers huit heures la visite de six soldats allemands en uniforme.

— Nous voulons parler à Josef Pilsudski, disent-ils au corps de garde, nous sommes membres du *Soldarenrath* de Varsovie.

Quoique son entourage les trouve suspects et craigne un attentat, Pilsudski se décide à les recevoir en tête à tête. Il les fait donc venir dans sa chambre et pendant une demi-heure s'entretient avec eux. Les Allemands lui font savoir qu'ils sont prêts à discuter les modalités d'une évacuation.

« Nous sommes prêts, lui disent-ils, à évacuer immédiatement la Pologne, mais nous exigeons un sauf-conduit. Or, un sauf-conduit donné par le Conseil de régence ne sera pas observé par les ennemis politiques de ce Conseil. Nous estimons que vous seul, général, pouvez nous garantir notre sécurité. Voulez-vous nous donner l'assurance que nous rentrerons en Allemagne avec nos femmes et nos familles sans être molestés? »

Pilsudski leur répond que cela ne le regarde pas et qu'ils doivent s'adresser au Conseil de régence ; mais, comme ils continuent à affirmer qu'il n'y a que lui, Pil-

sudski, qui puisse assurer leur sécurité, il leur dit :

— « Je suis prêt à prendre la responsabilité de votre sûreté, mais vous me devez promettre obéissance. L'évacuation aura lieu sur mes ordres, et non sur les vôtres. Tout le matériel des chemins de fer et l'armement resteront en Pologne. La direction de toutes les voies ferrées, y compris celle de Varsovie-Mlava, Varsovie-Kalisz, Varsovie-Czestochowa-Kalisz, nous sera remise immédiatement. Quant aux unités qui ont encore leurs armes, elles partiront avec ces armes, mais sous la réserve qu'elles devront être versées aux autorités polonaises aux dernières stations frontières. C'est seulement à ces conditions que je me porterai garant de votre sécurité. »

Après cet entretien, les délégués des *Soldatenrath* rentrent à leur caserne pour en référer à leurs Conseils, et, trois heures plus tard, ils reviennent apporter à Pilsudski une lettre sans adresse. Arrivés rue Moncuszko, ils demandent à la sentinelle quelle suscription y mettre.

Énigmatique, celui-ci répond :

— Celle qu'il vous plaira.

Après une hésitation, ils écrivent : *An den Führer des polnischen Volkes* (Au chef de la nation polonaise), ce qui atteste combien déjà sa position et son prestige sont incontestés.

La lettre est remise à Pilsudski qui est déjà couché.

— « J'enverrai la confirmation, demain

matin, 11 novembre. En attendant, commencez à rendre vos armes, vos munitions et tout le matériel. »

Toute la nuit, il réfléchit ; il se demande si l'Organisation militaire polonaise pourra prendre la responsabilité du sauf-conduit ; conscient de la profonde animosité que ressent la population pour les Allemands, il craint des incidents. Néanmoins, il décide de tenter l'expérience. Il a foi dans le prestige qu'il exerce et sait qu'il peut tout demander. Le P. O. W. donc ne lui fera pas défaut. Comme toujours, sa route est claire. Il a confiance dans la destinée ; il la considère comme un être vivant qui influe sur chacun de ses actes, sur chacune de ses pensées.

A huit heures du matin, le 11 novembre, il prévient les Allemands qu'il ira leur rendre visite, et, une heure plus tard, accompagné de son aide de camp, Boerner, il se rend à leur quartier général.

La conférence qui eut alors lieu ne dura qu'une demi-heure, mais elle fut des plus impressionnantes.

Du côté allemand, très vive curiosité à l'aspect du chef légendaire qui, après des années de lutte, les a obligés à demander merci. Du côté de Pilsudski, satisfaction et fierté légitimes d'avoir, à force d'efforts et de sacrifices constants, mené à bonne fin sa tâche.

Autour d'une table, Polonais et Allemands prennent place, et Pilsudski parle le premier. En termes brefs et concis, il annonce aux commissaires des soldats que les Polonais

eux-mêmes organiseraient le retour des troupes allemandes. Celles-ci pourront, donc, compter absolument sur eux, et elles reviendront saines et sauvées dans leur pays, mais elles devront d'abord rendre tout leur matériel de guerre et leur matériel de chemin de fer. Cette condition est indispensable. Sans hésiter, les Allemands acceptent l'ultimatum, et l'évacuation commence à partir du lendemain. Elle vise 80 000 hommes, dont 30 000 à Varsovie.

Plus tard dans la matinée, le Conseil de régence remit le pouvoir militaire à Pilsudski avec le rescrit suivant pour la nation polonaise :

Rescrit.

« Le Conseil de régence à la nation polonaise...

.

» Vu l'imminence du danger extérieur et intérieur, afin de rendre uniformes toutes les dispositions militaires et maintenir l'ordre dans le pays, le Conseil de régence transmet le pouvoir militaire et le commandement en chef des armées polonaises au commandant Joseph Pilsudski.

» Après l'institution du gouvernement national auquel le Conseil de régence remettra le pouvoir suprême, conformément à ses déclarations ultérieures, le commandant Josef Pilsudski s'engage à remettre à ce même gouvernement national le pouvoir militaire comme faisant partie du pouvoir suprême

de l'État. Il s'y engage par l'apposition de sa signature au bas de cette déclaration.

» Aleksander KAKOWSKI,
» Josef OSTROWSKI,
» Zdzislaw LUBOMIRSKI.

« Fait à Varsovie, le 11 novembre 1918. »

Ayant pris le pouvoir, Pilsudski ne perdit pas une minute. Il ordonna immédiatement la mobilisation du P. O. W. et se mit à organiser sans retard le rapatriement des armées allemandes, tâche énorme, presque insurmontable.

Il fallut, d'abord, créer tout un nouvel organisme d'État, puis prendre en main l'administration ainsi que les chemins de fer, qui étaient encore sous le contrôle allemand. Pilsudski dut, presque seul, satisfaire à toutes les exigences, parer à tous les dangers, car il n'y avait que lui qui fût à la hauteur des circonstances ou qui eût de l'initiative et des idées. Seul, il voyait combien il était nécessaire de devancer les décisions que ne manqueraient pas de prendre les Alliés au sujet de la Pologne, au moment de la liquidation définitive de la guerre, en créant rapidement une structure d'État avec sa propre force armée, sa constitution et les attributions de toutes sortes qui en découlent. Il sentait, en un mot, que, dans la gamme des valeurs humaines, le fait ac-

compli seul exerce une influence décisive.

Selon son habitude, il ne négligea donc rien pour obtenir le succès et ne cessa surtout jamais d'agir ni de faire comme si ce succès était inévitable. Il s'instruisait sans cesse de tout ce qu'il ignorait encore, et son labeur portait sur toutes les parties de l'administration et de la politique. Le génie, c'est l'attention constante, et cette attention, c'est la volonté de l'esprit. Pilsudski la possédait au plus haut degré.

Il sentait que, sans violence et sans pression de sa part, des millions de Polonais lui avaient conféré des pouvoirs exceptionnels, l'avaient reconnu comme suprême arbitre et dictateur. Il savait que cette dictature ne ressemblait en rien à celles dont l'histoire a fourni tant d'exemples (*note A*), mais qu'elle provenait du fait que la nation le considérait en somme comme un symbole d'elle-même.

Le 14 novembre 1918, sentant que le général domine la situation et que Daszynski, chef des socialistes, à qui ils ont confié le gouvernement, est ignoré de tous, le Conseil de régence se dissout ; les régents remettent à Pilsudski « les obligations et les responsabilités du pouvoir jusqu'à la convocation

(*Note A*) « Je connais l'histoire de bien des dictatures, dictatures d'opérettes ou autres, dictatures de drame et de tragédie pour toute l'humanité. Il y a deux moyens de fonder une dictature ; le premier est l'emploi de la force ; le second est le choix libre de gens qui, aux heures de péril où une volonté unique est nécessaire, cherchent un homme pour remettre leur sort entre ses mains. » (Discours inédit de Pilsudski.)

du Parlement ». Tout de suite, Pilsudski constitue un cabinet. Il confie cette mission à un ami personnel, le socialiste André Moraczewski, mais il pose ses conditions bien nettes. Il est convaincu que lui seul peut régénérer la Pologne, mais il croit possible de confier le travail de reconstruction à la démocratie, aussi longtemps qu'elle s'inspirera de ses directives et acceptera son ingérence, chaque fois qu'il le jugera nécessaire. Point de nuances, nuls ménagements, mais une complète franchise.

Il offre le pouvoir aux politiciens et laisse la démocratie libre, mais la traite comme un enfant auquel un professeur permet de développer un thème dont il vient d'établir les grandes lignes.

Après quatre jours de négociations, le cabinet est formé. Il est composé de groupes de gauche : les socialistes, le parti national ouvrier, les radicaux nationaux, et, dans une attitude résignée, presque reconnaissante, ce cabinet accepte les conditions qui lui sont faites.

La séance où Pilsudski, dictateur de fait, se présente devant les ministres restera unique dans les annales de l'histoire parlementaire polonaise comme une indication précieuse de son orientation. La résolution à laquelle le chef s'est arrêté est de leur offrir le pouvoir en échange de leur docilité. Les arguments dont il fait choix pour se les soumettre consistent en premier lieu à leur rappeler que leur existence dépendra de leurs œuvres, ensuite à les mettre en face

de leurs devoirs et responsabilités. Autoritaire, il se tourne vers les membres du cabinet et leur fait violemment la leçon. Il déconcerte chacun par ses voltes.

« Je vous donnerai le gouvernement, fit-il, mais je vous préviens ! *Vous êtes le sable*. Si vous arrivez à vous organiser, l'autorité restera dans vos mains. Mais je ne vous tirerai pas de la boue par les oreilles.

» Nous vivons à une époque intense de transformation et de reconstruction économique et sociale. Il s'agit d'être à la hauteur des circonstances et de nos responsabilités. Voyons ce que fera l'Occident, et adoptons ses méthodes en les adaptant à notre mentalité.

» Nous sommes ruinés par la guerre. Notre agriculture est gravement atteinte, nos fabriques ont été démontées par les Allemands qui en ont extrait le cuivre. Au point de vue technique, nous allons à quatre pattes. Impossible, donc, de tenter de nouvelles expériences, surtout du côté financier.

» Il s'agit de travailler et surtout de raffermir tous les éléments de stabilité, afin de recréer nos industries et de donner du travail aux combattants. Quant à l'expérience russe, nous l'avons vue de trop près pour ne pas être conscients de ses résultats néfastes. Le bolchevisme, nous n'en voulons à aucun prix. »]

Commandant en chef des armées et suprême dictateur, Pilsudski assume le pouvoir sur toutes les organisations militaires polonaises en Pologne et à l'étranger. Il sent que, après la libération des territoires annexés, il faut parer aux coups et aux heurts qui ne tarde-

ront pas à s'abattre de tous côtés sur le jeune État. Il voit que la guerre n'est pas finie pour son pays et qu'il faut tenir compte de la menace soviétique. Il prend immédiatement toutes les dispositions pour faire face à l'ennemi.

CHAPITRE XVII

PREMIERS PAS

Cependant que Trotzky soumet au Conseil suprême de guerre soviétique les plans d'une offensive contre la Pologne, première étape de la marche triomphale des armées russes vers l'Occident, Pilsudski étudie les bases de l'armée nationale.

Il dispose d'un réservoir de forces plus ou moins organisées, susceptibles de devenir les cadres d'une armée régulière : 24 bataillons d'infanterie, 3 escadrons de cavalerie et 5 batteries d'artillerie, troupes excellentes composées de légionnaires, officiers et hommes de troupe, ainsi que de membres de l'Organisation militaire polonaise. Tout de suite, le problème se pose : quel sera le principe dont il se servira comme base pour transformer ce noyau de troupes en une armée régulière?

Recruter des soldats par le moyen de la conscription mise en honneur par la Révolution française, il n'y pensera pas. Il lui manque tout ce qu'il faut pour mobiliser une armée ainsi recrutée. D'autre part, les classes auxquelles il pourrait faire appel sont épuisées moralement et physiquement par la

guerre. Les Polonais qui ont servi dans les armées combattantes, russes, allemandes, autrichiennes, n'aspirent pour la plupart qu'à reprendre le plus rapidement possible la vie civile.

Ces raisons dicteront sa politique, et, en attendant que la grande masse de ses compatriotes se soient guéris de la profonde démoralisation et lassitude dans lesquelles ils sont plongés, il décide de n'enrôler que des engagés volontaires, seuls éléments vraiment susceptibles d'assurer une force réelle et vivace à l'armée.

Le choix de cette formule se révèle judicieux ; l'afflux des volontaires répond aux possibilités existantes ; de tous les côtés la jeunesse répond en grand nombre à son appel. En deux mois, l'effectif de la nouvelle armée s'élève à près de 150 000 hommes. Le nombre des bataillons d'infanterie dépasse 110 ; celui des batteries d'artillerie, 85 ; celui des escadrons de cavalerie, 70. Il y a aussi deux ou trois escadrilles d'aviation et une série d'unités techniques. Quoique l'armement soit disparate, et l'équipement insuffisant, la force morale de la nouvelle armée est considérable. Tous, soldats et officiers, ont la foi la plus complète dans leur chef. Aussi, de jour en jour, s'organisent-ils, pendant que Pilsudski leur fait ressentir toute l'importance du rôle qui leur reste à jouer.

— « Soldats, leur dit-il dans le premier ordre à l'armée, le 12 novembre 1918, je prends le commandement de l'armée à un moment où tous les Polonais sentent battre leur cœur

à un rythme plus fort et plus vif, où les fils de notre sol contemplant le soleil de la liberté dans tout son éclat.

» Avec vous, en cette heure historique, je vibre. Je jure de consacrer notre vie et notre sang au bien de la patrie et de ses citoyens.

» Soldats, au cours de la guerre mondiale, en maintes circonstances, on a procédé à des essais de formations militaires polonaises ; mais, en raison de la faiblesse incurable, semblait-il, de notre nation, ces essais, quelque sublimes et héroïques qu'ils fussent, étaient forcément limités. D'où, un défaut d'homogénéité nuisible à l'armée. Je compte que tous vous réussirez à vous dominer et à tout faire pour effacer dans l'armée toutes les différences, pour éliminer tous les frottements, clans et tout esprit de clocher, de manière à créer rapidement dans son sein des sentiments de camaraderie qui faciliteront sa tâche.

» Soldats ! la nation toute entière se trouve aujourd'hui en présence de problèmes qu'elle n'arrivera à résoudre qu'au prix d'efforts extraordinaires et en y mettant toute sa force et toute sa volonté.

» Dans votre sphère, ces problèmes se dressent aussi devant vous. Nous aurons d'autant plus de peine à les résoudre que notre dure carrière nous impose de plus lourdes charges. Il faut que le soldat soit tenu en mains et qu'il reste à sa place, prêt à faire son devoir correctement et dans l'ordre. Les infractions à cet égard sont d'autant plus faciles que tous ceux qui nous en-

tourent, en ces heures d'effervescence, ne connaissent pas les devoirs supplémentaires qui s'imposent sans cesse au soldat.

» Je voudrais n'avoir rien à vous reprocher à ce sujet et pouvoir témoigner en toute conscience que vous et moi nous ne fûmes pas seulement les premiers soldats, mais aussi de bons soldats, de la Pologne ressuscitée. »

C'est ainsi que Pilsudski se prépare pour la nouvelle guerre qu'il voit poindre à l'horizon. Il sent que, puisqu'elle est inévitable, du moins faut-il la faire dans de bonnes conditions. Aussi travaille-t-il, comme si cette guerre était proche, d'un labeur écrasant qui porte sur tous les domaines militaires et politiques. Il sait que le Trésor est vide et que l'industrie est ruinée ; il est conscient des divergences qui divisent la société quant aux essais de réalisation dans tous les domaines. Il s'occupe donc de tout, prévoit tout, tient tous les ministres en haleine. Malgré des préoccupations multiples, il combat aussi ses ennemis à l'intérieur. Troublé, il l'est sans doute, mais le chef se révèle à sa possession de lui-même ; il ne témoigne jamais son anxiété, ou bien ce n'est qu'à la dérobée.

A Paris, Dmowski, président du Comité national polonais, seule organisation polonaise reconnue officiellement par les Alliés depuis 1917, réclame le pouvoir, et, de concert avec les nationaux démocrates à Varsovie, il fait tomber le ministère Moraczewski. Puis, voyant que, malgré ses efforts, l'autorité et le prestige de Pilsudski ne font que

croître, il lui envoie des émissaires pour entamer des pourparlers (*note A*).

Les premières conversations ne donnent aucun résultat, Grabski, l'envoyé de Dmowski, insiste trop pour la prépondérance de son parti dans la coalition proposée. Il est rappelé à Paris et remplacé par Ignace Paderewski. Arrivé au palais de Belvédère, le célèbre pianiste a son premier entretien avec Pilsudski. Choc de deux mentalités absolument distinctes, divergentes. Paderewski voit le grand révolutionnaire et patriote, bourru, volontaire, fanatique, dont la volonté est d'acier, et l'orgueil, colossal. Paderewski a le goût de plaire et en a le talent. Il est riant, accommodant, ingénu, débonnaire ; il interprète la vie comme un rythme ordonné. Il s'efforce de jeter un pont sur l'abîme profond qui les sépare. Peine perdue ! Comme ils ne parlent pas la même langue, leur conversa-

(*Note A*) A ce sujet, voyez la lettre que Pilsudski envoya à Dmowski le 21 décembre 1918 :

« Cher monsieur Roman,

« En envoyant à Paris une délégation chargée de s'entendre avec le Comité de Paris sur l'attitude commune à adopter devant les Alliés, je vous prie de vouloir bien faire tout pour faciliter les négociations.

« Croyez-moi : ce que je désire avant tout, c'est d'éviter de présenter aux Alliés une double représentation ; seule une représentation unique parviendra à faire écouter nos revendications. Je m'autorise de notre vieille connaissance pour exprimer l'espoir que tous les Polonais s'élèveront au-dessus des intérêts de parti et de classe. »

Cette lettre est une preuve du désir de Pilsudski d'arriver à la trêve entre les partis politiques en lutte et à la concentration de tous les efforts polonais au moment de la restauration de la Pologne.

tion ne sert à rien. Déçu, Paderewski rentre à Varsovie où on le prévient que, la nuit du 4 au 5 janvier, les groupements de droite exécuteront un coup d'État contre Pilsudski. Le pianiste hésite, mais refuse d'y prendre part. Il part pour Cracovie, tandis que les officiers conjurés vont à l'hôtel Bristol pour arrêter le général Szeptycki, de l'état-major du chef de l'État. Avant de pénétrer dans sa chambre, les conspirateurs chuchotent un moment devant la porte. Réveillé par leurs voix, Szeptycki accourt ouvrir. Il saisit la situation.

— « Garde à vous ! Demi-tour à droite ! » commande-t-il.

Les conjurés hésitent, puis se mettent au « garde à vous », pendant que le général téléphone et les fait arrêter. Ainsi se termine piteusement un coup d'État que Pilsudski liquide fort paternellement et qu'il qualifie d'enfantillage.

Sentant la nécessité de faire l'union sacrée entre tous les partis politiques, il décide d'ignorer les animosités personnelles qui le poursuivent. Il propose à Paderewski de former un gouvernement indépendant, représentant les trois parties de la Pologne, et se met d'accord avec Roman Dmowski pour éviter une double représentation du pays devant les Alliés.

Paderewski accepte de former un ministère et, le 17 janvier 1919, le constitue. Malheureusement, il n'est pas rompu aux finesses ni aux roublardises du métier. Il est trop confiant, trop idéaliste.

Pendant un an, il se dévoue corps et âme à son travail. Il s'astreint à une discipline et à une exactitude qui lui sont profondément antipathiques ; il abandonne la musique au point de ne plus même toucher à un piano ; bref, il se consacre, par pur dévouement, à une existence pour laquelle, en dépit de son grand génie et de ses dons oratoires, il ne possède aucune réelle aptitude.

Malgré tous ses efforts, son autorité et son prestige s'affaiblissent de jour en jour. Ses compatriotes admirent son patriotisme fervent ; ils lui sont profondément reconnaissants des grands services qu'il leur a rendus, pendant la guerre, aux États-Unis, mais ils sont conscients de son manque de réalisation et de son impuissance à conclure. Attaqué par les gauches, il démissionne le 9 décembre 1919 et, désabusé, revient à Riond Boisson où il retrouvera ses Steinways.

CHAPITRE XVIII

L'ILLUSION PARLEMENTAIRE

L'année 1919 consacre l'insuccès de Paderewski comme homme d'État ; elle consacre aussi les débuts pénibles du parlementarisme polonais.

Le 26 janvier, les élections ont lieu, et, réuni à Varsovie, le Sejm confirme à l'unanimité Josef Pilsudski dans ses fonctions de chef de l'État. Les députés n'ont ni expérience, ni conceptions politiques. Ils établissent, néanmoins, la première constitution du pays en s'inspirant de la constitution française. Le Sejm se qualifie d'autorité « souveraine et constituante ». Il accapare tout le pouvoir et réduit les rôles du chef de l'État et des ministres à ceux de simples délégués ou fondés de pouvoir du Parlement souverain. Aussi assisterons-nous bientôt à une carence de plus en plus totale de l'autorité. Après Paderewski, c'est Skulski, le candidat des partis de droite, qui assume le pouvoir ; puis Ladislas Grabski, en juin 1920, et Witos, du parti populiste modéré (*Piast*), en juillet.

Maintenant, Pilsudski voit chaque jour

s'élargir sa tâche. Des solutions, il faut qu'il en trouve pour tout le monde, car lui seul voit ce qu'il y a à faire ou à éviter. Il faut, non seulement qu'il neutralise les fautes des politiciens inexpérimentés, mais aussi que, avec des moyens de fortune, il pare aux attaques incessantes des ennemis du jeune État.

La description des campagnes de 1918-1919, préludes à la grande attaque des armées russes en 1920, dépasserait le cadre de ce volume. Nous nous contenterons d'en donner un bref aperçu. Saluons Pilsudski. Il se montrera, comme toujours, à la hauteur des événements.

Période de lutte.

La défaite des Empires centraux eut comme effet de libérer la Pologne ; cependant, la création d'un nouvel État fait croire aux Ukrainiens, ainsi qu'aux Russes, que le moment est opportun ; ils croient pouvoir profiter du chaos qui règne alors dans les relations internationales.

Le 1^{er} novembre 1918, les Ukrainiens du sud s'emparent de Lwow (Lemberg) ; ils occupent la Petite Pologne orientale jusqu'au San et proclament la « République du peuple de l'Ukraine occidentale ».

Quoique paralysés momentanément par la soudaineté d'une révolte qu'ils n'ont pas prévue, les Polonais se ressaisissent. Le 11 novembre 1918, un détachement de secours, commandé par le major Stachiewicz, délivre Przemyśl ; le 19, le colonel Tokarzewski, à la tête de 1 500 hommes, entre à

Lwow, après un combat qui rejette les Ukrainiens au nord et au nord-est de cette ville.

Dès lors, c'est, dans toute la région, une lutte acharnée pour la possession de Lwow ; une guerre de partisans dont l'objet principal est la possession des deux lignes ferrées Przemyśl-Grodek-Jagiellonski ; Przemyśl-Jaroslawa-Rawa-Ruska, qui assurent les communications entre Lwow et la Pologne.

Après de nombreux combats du côté de Chyrow au sud-ouest, et dans la région de Rawa Ruska au nord, le général Iwaszkiewicz repousse les Ukrainiens au delà de la ligne Rawa Ruska-Niemirów-Grodek, et, en juillet 1919, il atteint la ligne de Zbrucz.

Plus au nord, ce sont d'abord les Russes qui menacent le nouvel État polonais, et ce ne sera qu'en août 1919 que les armées de Galicie et de Volhynie (*note A*) atteindront la ligne Pinsk-Sarny-Rowne-Dubno-Toki. Attaqués violemment sur leur flanc par les troupes ukrainiennes de Petlura (*note B*), les Russes fléchissent ; ils abandonnent leurs positions aux Ukrainiens et battent en retraite sur leur base. Aussitôt, Pilsudski voit ce qu'il y a d'opportun à faire. Il sent que les Ukrainiens n'aspirent qu'à se libérer de la Russie. Il accueille donc favorablement la proposition que lui fait Petlura en juillet d'arriver à une entente.

(*Note A*) L'armée de Galicie était commandée par le général Iwaszkiewicz ; l'armée de Volhynie, par le général Listowski.

(*Note B*) Les Ukrainiens du Dnieper s'étaient constitués en République ukrainienne en 1917.

Le 1^{er} septembre, les Polonais concluent un armistice avec Petlura. Ils s'engagent à lier leur action avec celle des Ukrainiens. Dès lors, l'aile droite du front polonais de l'est devient l'aile gauche du front de Volhynie, en liaison directe avec Petlura.

Sur ces entrefaites, la situation se complique du fait de l'arrivée sur la scène de l'armée contre-révolutionnaire de Denikine. Le général blanc refoule les Russes vers le nord, menace les troupes soviétiques dans la région Homel-Moryrz, mais ne borne pas là son action. Dans la guerre que livre la Pologne contre les Soviets, il ne voit que les avantages qui en découlent pour lui du point de vue stratégique. Il n'a nullement l'intention de tirer les marrons du feu pour d'autres ; il ne désire qu'une chose : restaurer une grande Russie indépendante. Aussi engagera-t-il bientôt la lutte, non seulement contre les Russes, mais aussi contre les Ukrainiens.

Attaqués par une armée qui dispose d'une supériorité numérique écrasante, Petlura est forcé de reculer. A la fin de 1919, les débris de son armée sont rejetés sur le front polonais, tandis que les troupes de Denikine atteignent la voie ferrée Luniniec-Ploskirow. Peu de temps après, l'armée de Denikine doit, à son tour, se replier devant la contre-offensive bolcheviste. Elle évacue ses positions et bat en retraite. Devançant l'approche de l'armée soviétique, les Polonais poussent en avant. Après une série d'oscillations, leur front se stabilise sur la ligne Ploskirow-Starykonstantynow.

Sa tâche étant avant tout de forger puissamment les assises de son pays, Pilsudski va droit à l'essentiel. Il sent que les frontières ont besoin de glacis et qu'il faut tenir les avancées. C'est ainsi qu'il tend un cordon défensif contre la poussée des Rouges et des Ukrainiens pour s'assurer la Petite Pologne orientale, et qu'il repousse l'attaque brusquée des Tchèques en Silésie; c'est ainsi qu'il libère la Grande Pologne (*note A*) du joug allemand, et qu'il refoule les Bolcheviks au delà de Vilno.

La libération de Vilno explique mieux Pilsudski que ses campagnes; elle démontre surtout que, pour lui, la guerre n'est pas tout; elle est aussi *un moyen*. Il faut donc le suivre tout particulièrement dans cette aventure; elle prouve qu'il n'est pas seulement un grand chef, un meneur d'hommes, mais aussi un homme d'État clairvoyant et avisé. En occupant Vilno avant que la conférence de la paix ait eu lieu à Versailles, Pilsudski voulait créer par la force le *fait accompli* afin de pouvoir plus tard le faire admettre comme *de jure*. Mieux que tout autre Polonais, il savait que les Alliés étaient hostiles à l'expansion de la Pologne vers l'est, parce qu'ils s'obstinaient à croire à une rapide renaissance de la Russie.

(*Note A*) Le 27 décembre 1918, les Posnaniens se soulevèrent contre les Allemands. Au mois de février 1919, un armistice fut conclu à Trêves. Ce fut le maréchal Foch qui le négocia au nom de la Pologne.

Libération de Vilno.

Quand Pilsudski revient en Pologne après l'armistice, il eut bientôt fait de rapatrier les Allemands. Il leur laissa, cependant, la ligne de chemin de fer Kowel-Brest-Litovsk-Bialystok-Grajewo, croyant ainsi faciliter leur départ. Cette mesure, qu'il jugeait utile, tourna à son désavantage. Les Allemands, en se retirant, cédaient progressivement aux Russes les régions qu'ils abandonnaient. Grâce à cet accord tacite, les troupes soviétiques réussirent à occuper sans la moindre résistance une grande partie de la Lithuanie et de la Ruthénie Blanche avec une partie de la Lettonie et de l'Esthonie. Le 5 janvier 1919, ils occupèrent Vilno ; bientôt Pinsk, Lida et Brest-Litovsk tombaient dans leurs mains. Ce fut seulement au début de février que les Allemands s'engagèrent à ne pas céder aux troupes russes les territoires qu'ils auraient abandonnés, tant que les troupes allemandes n'y auraient pas été remplacées par des Polonais.

A partir de ce moment, se précise l'œuvre de redressement que vise Pilsudski, et, selon sa méthode, il agit vite et à fond. Le 9 février, les Polonais reprennent Brest-Litovsk ; le 12, leurs détachements pénètrent dans la zone allemande ; ils occupent la ligne Mosty-Pruzana-Kobryn et entrent en contact avec les avant-gardes des Rouges dans la direction de Vilno-Baranowicze-Pinsk. Pilsudski affecte trois divisions d'infanterie au front nord

(note A) ainsi que six régiments de cavalerie ; mais, avant de passer à l'offensive, il consacre deux semaines au dressage des recrues. Dans la plupart des régiments, un seul bataillon est équipé. Il supplée à tout, élabore un plan de campagne, et décide d'attaquer Vilno en passant par le Niemen. Il constate que le point le plus faible de la ligne ennemie est entre Vilno et Lida et que, dans ce secteur où passent les seules lignes de communication avec Vilno — trois routes et une voie ferrée, — les Russes n'ont laissé que de faibles effectifs. C'est donc sur ce côté faible du front soviétique qu'il décide de lancer son attaque.

Son plan consiste en une concentration secrète de sa cavalerie et d'un groupe d'infanterie à l'ouest de Lida, puis en une poussée rapide sur Vilno en évitant Lida. Pour couvrir ce mouvement, un deuxième groupe attaquera Lida, pendant qu'un troisième fera une diversion puissante du côté de Baranowicze et Nowogrodek, afin d'interdire aux Bolcheviks l'accès de Vilno.

L'opération est difficile, et la zone qu'il faut traverser est extrêmement dangereuse ; elle est située aux abords de la forêt de Rudniki où la distance entre les voies ferrées Vilno-Grodno, Vilno-Lida, se réduit à 50 kilomètres (note B), mais Pilsudski n'hé-

(Note A) La 1^{re} et la 2^e et plus tard la 3^e division. Le colonel Belina Prazmowski commandait la cavalerie ; Pilsudski confia l'organisation des services administratifs au colonel Tokarzewski.

(Note B) « Cette zone est extrêmement resserrée ; elle

site pas. Il sait que la force de la surprise réside tout entière dans la soudaineté et qu'alors, momentanément, le faible devient fort. Il constate qu'une grande concentration des forces bolcheviques s'opère dans la direction de Slonim et que, de jour en jour, le danger s'accroît. Les Russes ont l'intention de marcher sur Grodno, dès que les Allemands l'auront évacué, et cette évacuation est proche ; elle est fixée au 28 avril.

Aussi, quoique attaqué avec violence à la Diète, qui proteste contre « la folie de lancer l'armée ailleurs que sur Lwow » (*note A*), il persévère dans la ligne de conduite qu'il s'est tracée. Son optimisme abolit toutes les hésitations. Devant son verbe truculent, émaillé d'expressions vigoureuses qui reflètent sa pensée, les objections se dissipent.

Le 15 avril, il passe à l'exécution et part en chemin de fer pour Skrzybowce, où il prend personnellement la direction des opérations.

Dès lors, de nombreuses difficultés surgissent de tous les côtés. L'infanterie en marche sur Lida et Baranowicze s'empêtre dans la boue ; les hommes n'ont rien à manger, les chevaux tombent de fatigue ;

ressemble à la taille élancée d'une guêpe, ce qui la rend très dangereuse. » (Conférence donnée par Pilsudski, le 17 août 1923).

(*Note A*) La plupart des généraux polonais étaient hostiles à l'expédition. Le général Szeptycki trouvait inadmissible que le chef de l'État s'exposât à être coupé du pays. « Mon ami le général Henrys, chef de la mission française, considérait mon expédition comme une folie, » a écrit plus tard Pilsudski (Conférence de Josef Pilsudski).

l'approvisionnement est insuffisant, et la liaison des unités ne s'opère que lentement par suite du manque presque complet des moyens techniques.

Se dépensant sans compter, indomptable, Pilsudski supplée à tous les besoins ; sa fermeté retrempe toutes les énergies, et, quoique, pour ajouter à ses malheurs, les trains qui transportent ses hommes s'embouteillent et que les mécaniciens refusent de marcher sans téléphones, petit à petit, le mouvement en avant s'effectue conformément à ses plans. Aidé du commandant Brzozowski, il termine la grève des chemins de fer, et les cheminots et mécaniciens de repartir « joyeux comme des fourmis » cependant que les défaillances de matériel se surmontent, grâce à l'enthousiasme des jeunes troupiers. Ses hommes jurent, ils raillent ce pays où il y a tant de boue, tel le grenadier de Napoléon qui s'étonnait qu'on pût appeler cela une patrie... Néanmoins, ils sont fiers de marcher vers « leur vieille amie, Vilno. »

Le 16 avril, Pilsudski lance Belina et ses uhlans en avant (*note A*), ils ont comme consigne de prendre Vilno par un coup de main et d'y tenir jusqu'à l'arrivée de l'infanterie, pendant que, simultanément, se déroulent, à Lida et au sud du Niemen, des combats dont Baranowicze est l'enjeu.

Pendant deux jours, la victoire tremble dans la balance. A Lida, la résistance des Russes est opiniâtre ; elle n'est brisée que

(*Note A*) Le régiment de Suwalki et le 7^e régiment de uhlans.

le 18 après qu'on a jeté dans la bagarre deux bataillons fraîchement débarqués. A Baranowicze, l'assaut s'éמושse d'abord sur la position de résistance des Russes ; puis, après de violents combats, l'ennemi est refoulé vers l'est. Ainsi la persistance de Pilsudski et l'héroïque ténacité de ses soldats portent leurs fruits. Dès lors, l'attaque de Belina sur Vilno peut se déclencher sans risque d'une contre-attaque.

A l'aube du 19, les uhlands polonais arrivent à l'improviste devant Vilno et, d'un bond, se rendent maîtres de la gare et d'une partie de la ville. Ils sèment la panique dans la garnison ; pourtant les Russes se ressaisissent, ils s'accrochent opiniâtrément aux parties de la ville où ils tiennent encore, et ce ne sera qu'après l'arrivée du général Rydz Smigly avec des renforts importants qu'ils se retireront en désordre vers le nord-ouest. Le 21, au soir, Vilno est aux mains des Polonais.

A partir de ce moment, la victoire des Polonais se précise, car l'opération de Vilno a rendu l'initiative à Pilsudski et, multipliant ses attaques, précipitant leur rythme, son armée frappe à coups redoublés jusqu'à ce que l'ennemi batte en retraite. En dépit d'un retour offensif des Russes qui, le 27 avril, lancent sur le secteur de Vilno toutes leurs réserves disponibles, le général Rydz Smigly repousse toutes les contre-attaques et, à partir du 1^{er} mai, passe à l'offensive. Les Polonais occupent Mejzaga, Giedrojcie, Podbrodzie et Smorgonie ;

leur ligne correspondra bientôt, à peu de chose près, à la frontière actuelle de leur pays. Le 8 août, Minsk est dans leurs mains, et, le 29, ils atteignent la ligne de la Bérézina.

C'est ainsi que naît le front polono-soviétique ; mais Pilsudski, quoique victorieux, prévoit déjà pour 1920 un retour offensif des armées rouges, perspective qui ne le laisse pas insensible. Il sait que la révolution russe ne pourra se consolider tant que la Pologne continuera à barrer la voie à son action désagrégeante. Son pays est donc devenu le principal ennemi des Soviets, celui qu'ils veulent supprimer à tout prix. Aussi, dès ce moment, s'efforce-t-il de préparer son armée pour la guerre qui vient. C'est vers celle-ci qu'il tourne maintenant son étude, c'est vers elle qu'il tend toute son intelligence.

CHAPITRE XIX

ATTAQUE ET CONTRE-ATTAQUE

Pendant les trois premiers mois de 1920, il y eut une accalmie, et nombreux furent les Polonais qui s'abandonnèrent aux plus brillants rêves, croyant avoir touché au port. Cependant, la guerre couvait, et, aux frontières surtout, on la sentait inévitable. De part et d'autre, Polonais et Russes se préparaient à la lutte, mobilisaient leurs forces.

Pilsudski, selon son habitude, décida de brusquer les choses. « Le haut commandement, a-t-il dit plus tard (*note A*), doit compter avec le temps : ici, plus le temps se prolonge, et plus les calculs peuvent être brouillés par notre action sur l'ennemi. Plus nous prolongeons les hostilités, et plus nous multiplions les difficultés avec lesquelles notre esprit est aux prises. Aussi, au cours de mes campagnes, l'élément auquel j'ai pris le plus d'attention a été le temps, *ce temps qu'il est impossible de vaincre; le temps qui est immuable, indompté.*

(*Note A*) Deuxième conférence sur la *Substance du commandement*, faite le 26 janvier 1925 à Varsovie, salle de la Société d'Hygiène.

Or, le champ de bataille polono-russe était coupé en deux par les marais de Pinsk (*note A*), et Pilsudski pressentait que l'attaque principale des Russes se produirait sur le front nord, c'est-à-dire dans la région lithuano-blanc-ruthène ; c'était dans ce secteur que s'effectuait la concentration de la majorité des forces que le généralissime russe avait fait venir du sud (*note B*).

Pilsudski décida que c'était dans le théâtre sud, du côté de l'Ukraine, qu'il fallait frapper avant que l'ennemi achevât sa concentration plus au nord et passât à l'offensive. Il voulait aider le peuple ukrainien à former un État indépendant et ainsi créer un État-tampon, ce qui lui aurait permis ensuite de renforcer son front nord en dégarnissant le sud.

Le 23 avril 1920, il signe un accord avec l'hetman Petlura qui s'engage à soulever l'Ukraine sur les derrières des troupes russes, et, le 25, il déclenche une offensive sur Kiev. Il dispose de huit divisions d'infanterie, de deux divisions ukrainiennes et de quatre brigades de cavalerie (*note C*). Devant lui, la 12^e et la 14^e armées russes s'appuient sur la voie ferrée Korosten-Zytomierz-Koziatyn.

(*Note A*) Les marais de Pinsk se trouvent en Polésie entre Pinsk, Bobrousk, Kiev.

(*Note B*) Pilsudski crut d'abord que l'attaque se produirait dans le théâtre sud ; mais, au commencement de mars, le 2^e bureau de l'état-major polonais lui fit savoir que « l'ennemi concentrait ses forces sur le front nord ». Vide PISKOR, *les Opérations de la division de cavalerie en Ukraine*. Varsovie, 1926.

(*Note C*) Cette cavalerie appartenait à la 3^e armée.

Elles ont leurs bases respectives à Zmierzynka et à Kiev.

Fidèle à sa conception de l'attaque par surprise, Pilsudski lance la cavalerie du général Rydz Smigly sur Koziatyn, centre principal situé derrière le centre du front russe et arrive ainsi à créer une brèche entre la 12^e armée et la 14^e. Au même moment, l'infanterie de la 3^e armée (*note A*) attaque en direction de Korosten, seule ligne de retraite pour le groupe nord russe. Immédiatement, surpris, l'ennemi est bousculé et refoulé sur Kiev.

La manœuvre réussit : outre ses avantages matériels : prisonniers, canons capturés, elle procure un résultat moral important... la 2^e armée russe se démoralise, et, jusqu'à la fin de la guerre, elle ne retrouvera plus sa valeur combative. D'autre part, profitant des résultats acquis, les Polonais s'emparent de Kiev (*note B*) et établissent une tête de pont sur la rive est du Dnieper après un combat opiniâtre. Voyant, toutefois, que Kaminiev, le généralissime des Soviets, rappelle de l'Ukraine la majorité de ses troupes pour les concentrer sur le front nord, Pilsudski confie à la 3^e armée la mission de tenir le Dnieper, et il expédie en Ruthénie Blanche toutes les autres troupes disponibles. Il sent que c'est sur ce secteur que va porter l'effort bolchevique.

(*Note A*) 4^e division, groupe du colonel Rybak.

(*Note B*) Contre toute attente, les Russes se dérochèrent devant l'attaque des Polonais.

Offensive russe.

Le 15 mai 1920, conçue sur une grande échelle, l'offensive russe se déclenche sur le front nord. La XVI^e armée (*note A*) attaque en direction d'Uszac-Lepel ; elle a comme but de refouler la 1^{re} armée polonaise dans les marais de Pinsk ; plus au nord, le groupe nord franchit le Duna avec mission de tourner l'aile gauche des Polonais.

C'est la trouée, où maintenant dévale le torrent, et la 1^{re} et la 4^e armées polonaises, débordées, se replient sur la ligne Hermanowicze-Postawy-Molodeczno. En une pointe audacieuse, les Russes ont avancé d'une centaine de kilomètres ; ils comptent sur la surprise et croient que leurs adversaires sont incapables de contre-attaquer immédiatement. Mais Pilsudski a tout prévu. Partisan de la manœuvre napoléonienne, il lance sur leur flanc *une masse de manœuvre fraîche au moment, où harassés, ils atteignent leur objectif* et les rejette en arrière sur un front de 50 kilomètres (*note B*).

Quoique l'opération ne donne que des résultats partiels, à cause de la résistance énergique de la XV^e armée bolchevique, et, quoique le gros des troupes russes réussisse à éviter le double enveloppement qui les menace, l'armée polonaise atteint la ligne

(*Note A*) La XVI^e armée bolchevique comptait six divisions d'infanterie et une division de cavalerie.

(*Note B*) Le général Sosnkowski et son armée de réserve : quatre divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie.

Dryssa-Borysow, le 9 juin. Ce redressement permet à Pilsudski d'inclure dans son front de larges étendues marécageuses ; il peut ainsi économiser ses troupes et renforcer ses réserves ; puis, comme il est pressé d'en finir avec Boudienny et sa cavalerie qui viennent d'entrer en Ukraine, il reporte son attention vers le théâtre sud et, pour anéantir l'ennemi, utilise de nouveau la manœuvre napoléonienne.

Tout de suite, il ordonne au général Rydz Smigly (*note A*) d'abandonner Kiev que menace Boudienny et de se replier avec le gros de ses forces le long de la chaussée Kiev-Zytomierz. Il croit ainsi venir à bout du général russe qui, de ce fait, se trouverait exposé à une attaque simultanée, non seulement de l'armée en retraite, mais de l'aile gauche de la 6^e armée, celle-ci devant coopérer à la manœuvre (*note B*). A cause de la difficulté de coordonner l'action des différentes unités, l'opération n'a pas, cependant, le résultat attendu. La retraite se fait en bon ordre ; mais, comme la 6^e armée n'intervient pas au moment prévu, ce sont les Polonais, et non les Russes, qui se trouvent en danger. Aussitôt l'initiative passe aux bolcheviques, et, après de nombreux bonds en arrière de leur centre, les Polonais, dé-

(*Note A*) Rydz Smigly commandait la 3^e armée.

(*Note B*) « Par suite d'une circonstance qui est restée jusqu'ici inexplicable pour moi, ma dépêche n'arriva pas au général Rydz Smigly, et il effectua sa retraite dans la direction du nord-ouest, le long de la voie ferrée Kiev-Korosten-Sarny, comme s'il cherchait à éviter tout contact avec Boudienny. » Vide *l'Année 1920*, PILSUDSKI.

bordés, se replient sur la ligne Borysow-Bobrujsk-Rowne, d'où, le 2 juillet, ils tentent un ultime retour offensif.

Leur front présente alors une profonde concavité au centre sur le front de la II^e armée, concavité dans laquelle se trouve précisément la cavalerie de Boudienny, tandis que les deux autres armées polonaises à droite et à gauche sont sensiblement plus en avant vers l'est. Rydz Smigly essaye d'écraser Boudienny par une attaque convergente; mais, cette fois encore, la fortune se montre adverse; le même manque de coordination fait échouer la manœuvre. Le général russe en profite pour occuper Rowne, et voici la 2^e armée polonaise complètement séparée de sa voisine au sud. Elle est refoulée vers le nord du côté de l'Horyn. A partir de ce moment, et en dépit de succès que des négligences, des défaillances et des retards ne permettent pas d'exploiter, la route de Kowel s'ouvre à l'ennemi. Pilsudski voit que le repli du front sud laisse à découvert l'aile droite de ses troupes établies au nord du Pripet; il ordonne donc une retraite générale vers l'ouest (*note A*). Il compte, cependant, constituer aux ailes des groupes de manœuvre puissants qui lui permettront plus tard de reprendre l'offensive.

1920, c'est une des années les plus critiques de la vie de Pilsudski; une victoire et un redressement sont nécessaires pour le salut

(*Note A*) « Je résolus d'exécuter librement un repli de tout le front nord à peu près vers la ligne des tranchées allemandes au centre. » *L'Année 1920*, PILSUDSKI.

du pays menacé. Pilsudski sent que, sur les derrières de son armée, règnent la panique et l'hésitation. Pour beaucoup de Polonais, la cavalerie de Boudienny constitue une force légendaire, invincible. Plus on s'éloigne du front, plus l'influence de cette suggestion, qui échappe à tout raisonnement, se montre irrésistible. La majorité croit la défaite certaine ; tout est prêt à se retourner contre Pilsudski ; on dirait presque qu'un hallali est sur le point d'être sonné ! Néanmoins, et, quoique ce défaitisme s'accroît du fait que, le 4 juillet, Toukhatchevsky ait repris l'offensive sur le front nord avec 21 divisions d'infanterie et 2 divisions de cavalerie (*note A*) il ne désespère pas. Toujours maître des événements, il semble que son génie grandisse avec les difficultés. On a l'impression que, malgré tout, il saura sauver la Pologne.

(*Note A*) L'armée russe sur le front nord était ainsi constituée : III^e, IV^e, XV^e, XVI^e armées et 3^e corps de cavalerie Gay Khan, sous le commandement de Toukhatchevsky, ex-sous-lieutenant de la garde impériale, jeune homme de vingt-huit ans. Théâtre sud : XII^e et XIV^e armées et l'armée de cavalerie (4 divisions) sous les ordres de Boudienny, ancien maréchal de logis tsariste. Vide TOUKHATCHEVSKY, *la Marche au delà de la Vistule*, Josef PILSUDSKI, *l'Année 1920*.

CHAPITRE XX

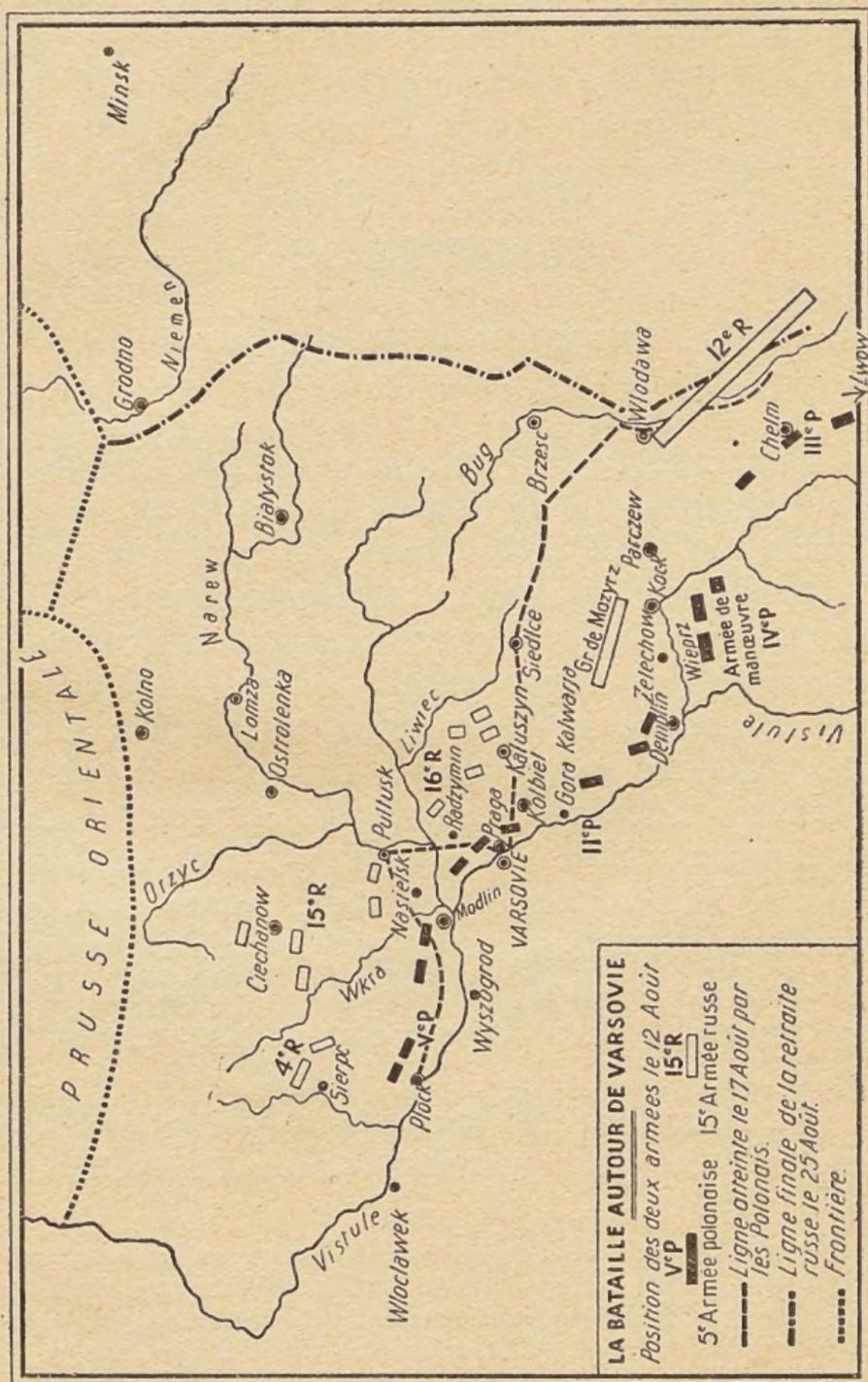
BATAILLE DE VARSOVIE

Pour barrer la route aux Russes, Pilsudski ne dispose que de forces insuffisantes, et le front polonais est étiré à l'extrême. Ses subordonnés, s'inspirant uniquement de la stratégie de la guerre de tranchées, ont passé outre à ses ordres (*note A*). Il ne se trouve nulle part un gros de forces ; mais, sur tout le front, c'est une série d'avant-postes, en arrière desquels sont réparties les divisions. Aussi, sous la poussée bolchevique, le front s'écroule-t-il, parce que, — comme le remarquera plus tard Pilsudski (*note B*), — l'armée polonaise ne possède rien de ce qu'il faut pour « construire une ligne forte ».

« La largeur des secteurs dépasse 10 kilomètres, ce qui rend impossible la constitu-

(*Note A*) « Ce ne fut autour de moi que haussements d'épaules, chuchotements de mécontentement, plaintes sourdes sur les conceptions stratégiques surannées du commandement en chef. » *L'Année 1920*, Josef PILSUDSKI, p. 7.

(*Note B*) « J'avais renoncé de prime abord à tout essai de guerre de tranchées, parce que je ne voyais pas la moindre possibilité d'adapter ses méthodes à nos conditions de travail. » *L'Année 1920*, p. 78.



LA BATAILLE AUTOUR DE VARSOVIE
Position des deux armées le 12 Août
 5^e Armée polonaise 15^e Armée russe
 --- Ligne atteinte le 17 Août par les Polonais.
 - · - Ligne finale de la retraite russe le 25 Août.
 Frontière.

tion de réserves assez nombreuses et leur échelonnement suffisant en profondeur ; et les conditions de transport sont telles qu'on ne peut transporter en temps utile au front tout le matériel nécessaire (fil de fer barbelé, piquets, matériaux de construction, munitions). D'autre part, par suite de la faiblesse en artillerie (*note A*), il est impossible d'appuyer efficacement l'infanterie dans les moments critiques par des tirs de barrage automatiques, ou par des feux de concentration, sauf dans ses attaques partielles. »

C'est d'abord la 1^{re} armée qui, sous la poussée conjuguée de trois armées russes (*note B*), chancelle et se replie sur Vilno — par le nord — Molodeczno-Baranowicze-Luniniec, abandonnant Minsk ; puis, le 15, c'est l'aile gauche de cette même armée (général Zeligowski) qui, débordée par la IV^e armée russe (général Serguieiev), bat précipitamment en retraite sur Grodno, ce repli entraînant automatiquement la chute de Vilno et un recul général de toute la ligne.

Prises à revers par la cavalerie de Bou-dienny, les troupes polonaises fléchissent ; elles se replient en désordre, cependant que Toukhatchevsky continue son avance victorieuse et lance son fameux ordre : *En avant sur Varsovie!*

(*Note A*) D'après le général Zygadlowicz, la 1^{re} armée, au lieu d'avoir les 880 canons de campagne légers et environ 440 de 15 centimètres réglementaires (2 canons légers et environ un canon moyen tous les 150 mètres du front), ne disposait que de 100 canons légers et de 45 moyens.

(*Note B*) La IV^e, la XV^e et la III^e armées bolcheviques. Il y avait aussi le groupe de Mozyrz.

Sous l'effort puissant des forces supérieures de l'ennemi, le front polonais s'est disloqué, et c'est en vain qu'à plusieurs reprises le haut commandement polonais s'efforce d'enrayer l'avance bolchevique.

De jour en jour, la situation s'aggrave, et la panique se déclare, surtout à l'arrière : la source des énergies guerrières s'est tarie sous la menace de l'invasion, la nation elle-même paraît incapable de secourir son armée et de lui inspirer la constance et la résolution.

C'est d'abord Grodno qui tombe le 20 juillet, et Bialystok, le 25 ; puis, c'est l'abandon de la ligne du Niémen, barrière naturelle de la région nord-est de la Pologne. Quand Pilsudski reprend l'offensive sur la ligne Bug-Ostrolenka-Omulew, l'ennemi prend Brest-Litovsk et neutralise ainsi la victoire que remporte le 2^e corps à Brody sur Bou-dienny.

Calme, inébranlable, Pilsudski, arc-bouté sur sa foi et sa conviction, se refuse à tout abandon ; il contraint le gouvernement à la même attitude et arrive à lui infuser, presque malgré lui, de la flamme qui l'anime. Conscient de l'imminence du danger, les députés oublient leurs querelles et leurs marchandages. Ils constituent un Conseil de défense nationale, dont Pilsudski est l'âme et l'inspirateur et ajournent le Sejm. Tout de suite, Pilsudski ranime les cœurs abattus. En présence du danger, un frisson psychique a parcouru le pays, et, à l'appel de Pilsudski, 80 000 volontaires de toutes classes et conditions accourent pour s'enrôler. Le gé-

néral constitue une division de volontaires ainsi qu'une légion de femmes pour les services auxiliaires. De cette façon, et après avoir appelé les classes de 1890 à 1894, il groupe une armée qui, pendant les jours les plus critiques, dépassera 900 000 hommes. Cependant, avant de livrer la bataille qui décidera du sort de son pays, Pilsudski lance un appel à l'Entente, alors en conférence à Spa.

« La Pologne est prête à faire la paix en se basant sur le principe de l'indépendance des peuples qui vivent entre la Pologne et la Russie. L'armée polonaise protège l'Europe contre la vague bolchevique. *Si la digue est rompue, le danger peut être imminent pour l'Europe. Si la Pologne est obligée de continuer la lutte, elle aura besoin d'aide.* »

A ce cri de détresse, les Alliés, le 10 juillet, demandent aux Polonais de retirer leurs troupes jusqu'à la ligne de Curzon, d'abandonner Vilno et de (*note A*) soumettre aux décisions du conseil interallié les questions de la Galicie orientale, Haute-Silésie et Cieszyn, ainsi que la régularisation des relations de la Pologne et de Dantzig. Moyennant ces concessions, ils s'engagent à intervenir au cas où les Soviets se refuseraient à signer un armistice, et ils s'engagent, aussi, à porter « secours à la Pologne dans la plus large mesure, spécialement en matériel de guerre autant que le permettraient leur

(*Note A*) La ligne Curzon ne représentait même pas la limite de l'ancien royaume du temps des tsars.

propre épuisement et les lourds engagements contractés ailleurs ».

La situation est extrêmement critique, presque désespérée ; aussi le gouvernement polonais se dispose-t-il à accepter ces conditions, mais Moscou refuse de négocier ; l'avance des troupes russes continue, implacable. Abandonnée à elle-même, la Pologne doit lutter seule. Devant l'imminence du danger, la France lui envoie une mission militaire ayant à sa tête la lumineuse figure du général Weygand (*note A*), le chef d'état-major accompli et collaborateur éminent du maréchal Foch ; mais la mission, malgré sa diligence, n'arrive que le 25 juillet cependant que les munitions expédiées du Creusot ne sont reçues qu'en partie avant la bataille décisive (*note B*).

Pendant que, devant le flot bolchevique, les troupes polonaises battent en retraite sur toute la ligne, Pilsudski prépare leur redressement ; il organise la nouvelle armée que sa puissante faculté d'improvisation a pour ainsi dire tirée du néant. Il sait que le nom magique de Varsovie exerce sur les Rouges un invincible attrait et que, grisé par ses

(*Note A*) Weygand, sur la proposition du gouvernement polonais, assumait les fonctions de conseiller à l'état-major général polonais. Le rôle du général nécessiterait une étude qui ne rentre pas dans le cadre de ce volume.

(*Note B*) Le 25 juillet, le gouvernement du Reich, se réclamant de sa neutralité, édicta une disposition interdisant le déchargement et le transport de toute espèce de matériel de guerre adressé à la Pologne et à la Russie. Cette mesure visait en premier lieu la Pologne et l'aide qui lui avait été promise par les Alliés.

succès, Toukhatchevsky marche à toute allure sur la capitale.

Dans les entretiens qui ont lieu chaque jour au grand quartier général, place Saski (*note A*), sur la situation, les opinions sont partagées.

Weygand et Sosnkowski (*note B*) sont d'avis que ce serait pour les Russes risquer de lourdes pertes que d'attaquer la tête de pont de Varsovie (*note C*) et que, conséquemment, ils s'efforceront à coup sûr de passer la Vistule du côté de Plock ou de Wloclawek ; ils estiment que, pour barrer leur route, il n'y a qu'une chose à faire : regrouper les forces en retraite en se couvrant de la Vistule jusqu'à la Wieprz, prolonger le front défensif sur le Narew et son affluent l'Orzyc, et déclencher par l'aile gauche une attaque débordante, comme celle de Joffre sur la Marne (*note D*). A ce plan s'est aussi rallié Rozwadowski (*note E*) dès

(*Note A*) Aujourd'hui place du Maréchal-Pilsudski.

(*Note B*) Sosnkowski était ministre de la Guerre ; le général Weygand participait aux discussions en qualité de conseiller.

(*Note C*) « La tête de pont était solidement organisée ; elle avait de profondes tranchées, du barbelé, des mitrailleuses et 43 batteries de grosse artillerie. L'énorme proportion d'artillerie de la garnison, proportion sans exemple jusqu'ici chez nous, approchait sensiblement de l'idéal que lui assignaient les enseignements de la guerre mondiale. » (*L'Année 1920*, Josef PILSUDSKI, p. 139.)

(*Note D*) « La Marne, a écrit Pilsudski, était très fréquemment citée dans toutes ces conversations : le général Weygand et le général Sosnkowski manifestaient une prédilection marquée pour la Marne » (*l'Année 1920*).

(*Note E*) Rozwadowski était originaire de la Galicie orientale. Sur ses remontrances, il obtint qu'on défendrait

que ses collaborateurs ont accepté de ne pas abandonner Lwow. Quoique sollicité par Pilsudski (*note A*), le général Weygand s'est toujours refusé de partager avec lui la responsabilité du commandement. Il affirme qu'il lui est impossible de commander des troupes aussi rapidement formées, alors qu'il ignore leur valeur propre et celle des chefs. Il se contente surtout d'exprimer des jugements théoriques et s'abstient d'exercer la moindre pression (*note B*).

la région de Lwow et que les Polonais poursuivraient les opérations en Galicie.

(*Note A*) « Quand, fatigué de voir à quel point on manquait de ressort intérieur en Pologne, je proposai au général Weygand une collaboration de commandement... » (*L'Année 1920, Josef PILSUDSKI.*)

(*Note B*) « Pour les questions de la guerre et pour les décisions qu'elles comportaient, je n'étais d'ailleurs disposé à me soumettre à personne. Le général Henrys par exemple, le représentant militaire de la France en Pologne, et c'est toujours avec la plus grande cordialité que je m'en souviens, s'il eut parfois quelque illusion à ce sujet, renonça entièrement à des tentatives de ce genre. Il n'y a du reste rien d'extraordinaire à cela, et je ne pense pas faire la moindre peine à personne en répétant l'avis très prudent d'un autre représentant de cette même Entente et de ce même état-major français, le général Weygand, juste au moment de la prise de Varsovie.

» Quand, fatigué de voir à quel point on manquait de ressort intérieur en Pologne, où, à l'heure la plus critique, on ne cherchait qu'à s'humilier et, pour se conformer aux conseils du dehors, on était sur le point d'envoyer une déléation au Q. G. de M. Toukhatchevski à Minsk, j'eus l'intention de partager avec un autre la responsabilité qui pesait sur mes épaules dans cette circonstance, et je proposai au général Weygand une collaboration de commandement.

» Il refusa. Il déclara très justement et avec beaucoup de bon sens que le commandement de troupes aussi rapidement formées que les nôtres et dont il ignorait la valeur propre et celle des chefs, que la notion de ce qu'on pouvait

Pilsudski, peu disposé, comme il le dit lui-même, à se soumettre à qui que ce soit, n'a donc avec lui que les meilleurs rapports, tandis que avec Rozwadowski, il a souvent de profondes divergences.

Pilsudski a donc à lutter, non seulement contre la désorganisation, mais contre la dispersion des efforts, conséquence de ces dissentiments. Irrité, déçu, il refuse de se mêler à des discussions qu'il juge stériles; mais, afin de prendre une décision, il se retire du Conseil et s'enferme seul toute une nuit dans une chambre du Belvédère (*note A*). Longtemps soucieux et inquiet, il laboure sa pensée, sent tout le drame qui se joue avec la vision, en cas de défaite, de la Pologne réduite et asservie; enfin, secouant toutes ces misères et tous ces atteroiements, il pressent la victoire à laquelle il travaille et qui remettra tout à sa place.

Indifférent à l'inégalité matérielle des moyens, mais plein de foi en lui-même et en son étoile, et par là irrésistible auprès de ses soldats qui lui obéissent aveuglément,

exiger du soldat étaient trop difficiles, impossibles même pour lui. C'est pourquoi il se contenta d'exprimer des jugements théoriques et, du moins en ce qui me concerne, s'abstint d'exercer la moindre pression sur mes décisions et mes résolutions quelles qu'elles fussent.» (J. PILSUDSKI, *l'Année 1920*, p. 184-185.)

A ce sujet, voir aussi le paragraphe 4 de l'accord franco-polonais 1919, toujours en vigueur pendant la campagne :

« Les officiers français sont conseillers techniques des autorités militaires polonaises, près desquelles ils sont placés. Ils ne reçoivent pas d'ordre des officiers polonais et ne leur en donnent pas. » (Mjr. B. WALIGORA, *Boj na Przedmosciu Warszawy 1920*, p. 56. Varsovie, 1934.)

(*Note A*) La nuit du 5 au 6 août 1920.

Pilsudski conçoit un plan dont la mise en exécution devait donner à la Pologne une grande victoire. S'inspirant de Napoléon, il cherche à compenser l'infériorité matérielle de ses armées *en faisant jouer l'élément surprise*; il sent que la « *force d'une armée comme la quantité des mouvements dans la mécanique s'évalue en multipliant la masse par la vitesse* », et qu'une marche rapide augmente le moral de l'armée, *tout en accroissant ses moyens de victoire*.

L'idée directrice de sa manœuvre est la suivante :

1^o Exécuter une retraite coordonnée sur la Vistule et le Wieprz, en choisissant comme lignes principales de défense les rivières Orzyc Narew (avec la tête de pont de Pultusk, celle de Varsovie et celle de Deblin), le Wieprz, et enfin le Seret ou la Strypa ;

2^o Regrouper l'ensemble des forces engagées sur les deux fronts nord et sud, afin de rassembler sur le Wieprz un puissant groupe d'attaque ;

3^o Attaquer violemment avec ce groupe le flanc et les derrières des armées de Toukhatchevsky, fixées par un combat de front sur la Vistule, tandis que l'aile droite polonaise, plus avancée vers l'est, couvrira le flanc droit de cette attaque et s'efforcera aussi de couvrir Lwow et la région pétrolifère (*note A*) et que l'aile gauche s'opposera à un débör-

(Note A) Vide *L'Année 1920*, PILSUDSKI. Ordre du 6 août 1920. Vide aussi *la Manœuvre libératrice du maréchal Pilsudski contre les Bolcheviks*, général Camon. Paris, Alcan, 1929.]

dement le long de la frontière allemande.

C'est la formule de la manœuvre napoléonienne sur les derrières de l'ennemi, et Pilsudski, qui s'est longtemps mis à l'école du grand capitaine, voudrait réduire au strict minimum les forces à laisser en dehors de sa masse de manœuvre (*note A*). Il sent que cette masse doit être suffisamment puissante pour assurer la défaite complète et sans retour de l'ennemi ; cependant, à partir de ce moment, il est gêné par toutes sortes d'entraves. L'état lamentable des troupes polonaises a fait sur ses collaborateurs une impression si fâcheuse, que l'attaque projetée ne leur inspire qu'une médiocre confiance ; ils considèrent les moyens dont ils disposent, voient les obstacles, et avouent ne pas croire au succès !

— « C'est avec des soldats mal équipés et démoralisés, — lui dit Rozwadowski, — que vous allez tenter d'aussi vastes opérations. Allez-vous faire reposer sur cette contre-attaque le sort de la Pologne ? Ne voyez-vous pas que, si la manœuvre échoue, c'est le désastre irrémédiable ? Faites votre manœuvre, si vous y tenez tant, mais ne touchez pas aux forces que la prudence commande de laisser à notre gauche. »

Aussi, parce que tout le monde le lui conseille et quoique lui-même en augure mal, il modifie ses dispositions. Pestant, gromme-

(*Note A*) La manœuvre adoptée par Pilsudski dans cette bataille peut être comparée à celle employée par Napoléon à Landshut (Isar) en 1809. Vide général CAMON, *la Manœuvre libératrice du maréchal Pilsudski*.

lant, il décide de laisser dans le secteur de Varsovie et au nord les dix divisions sur lesquelles il comptait pour constituer la masse de manœuvre, et il fait de la 4^e armée la pièce capitale du mouvement qu'il projette.

« Après avoir comparé à plusieurs reprises toutes mes solutions, a-t-il écrit plus tard, je décidai deux choses : ramener au sud la majeure partie de notre 4^e armée et, au risque de compromettre la couverture du sud, lui enlever les deux divisions que je considérais comme les meilleures, 1^{re} et 3^e de la légion ».

Dès lors, les armées polonaises se regroupent de la manière suivante :

Front nord : général Haller. Au nord de Modlin, la 5^e armée (général Sikorski). Tête de pont de Varsovie : 1^{re} armée (général Latinik), de Gora Kalwarja à Deblin, 2^e armée derrière la Vistule.

Armée de manœuvre derrière le Wieprz sous le commandement personnel de Pilsudski : 4^e et partie de la 3^e armée.

Front sud (défensif) : 6^e armée (général Iwaszkiewicz).

Pilsudski dispose en tout de vingt divisions ; Toukhatchevsky en a 22. Les effectifs sont donc sensiblement égaux.

Victoire polonaise.

Pendant que Pilsudski termine ses préparatifs et visite tous les secteurs, ranimant les courages, Toukhatchevsky, ébloui par les

succès constants de ses armées, croit fermement que la défaite complète des Polonais est imminente. Il espère la précipiter en accélérant la poursuite, et il s'imagine que, d'ores et déjà, une révolution en Pologne est inévitable. Quoique ses hommes soient extrêmement fatigués, vu la rapidité de leur marche, il ne se soucie nullement de leur donner du repos ; mais, faisant prévaloir sa conception auprès de Kamieniev (*note A*), il pousse en avant avec une armée renforcée. Il ne se préoccupe nullement de coordonner son attaque en prévision d'une résistance imprévue ; il estime que l'essentiel est d'attaquer dans la direction de Mlava-Ciechanov-Sierpc), c'est-à-dire au nord de Varsovie.

Le 14 août, la IV^e armée soviétique et le III^e corps de cavalerie foncent de toute leur masse ; ils traversent la Wkra, ayant pour objectif la basse Vistule dans le secteur Modlin-Wloclawek, tandis que la XV^e armée avance du côté de Plock et de Wyszogrod, et la III^e armée du côté de Modlin. La 5^e armée polonaise (général Sikorski) voit que, par suite de l'avance russe, un vide s'est produit entre Toukhatchevsky et la 16^e armée déployée face à Varsovie et en couverture de son flanc gauche. Elle profite de sa position centrale et, par une audacieuse manœuvre, coupe la IV^e armée russe du gros des troupes soviétiques ; sa cava-

(*Note A*) Kamieniev voulait attaquer entre le Bug et la Vistule.

lerie (*note A*) continue son avance ; elle pénètre dans les arrières de la IV^e armée russe ; elle détruit en cours de route ses trains, parcs et canons, s'empare de Ciechanov et l'évacue après avoir incendié la station radiotélégraphique, seul moyen de liaison entre Toukhatchevsky et le commandant en chef. Le 15, Sikorski se tourne contre la XV^e armée qu'il refoule par une attaque concentrique et s'empare de Nasielsk.

Comme Toukhatchevsky ne s'inquiète pas outre mesure de ces revers et n'en continue pas moins à pousser en avant en direction de Sierpc, ces opérations, quoique conduites avec habileté et méthode, n'ont pas le résultat espéré, mais une grande inquiétude subsiste à Varsovie, en raison de la progression toujours accentuée des forces soviétiques au nord de la capitale. La veille, le 14 août, la XVI^e armée soviétique déclenche son attaque sur Varsovie ; elle brise la résistance des Polonais et prend Radzymin, petite bourgade à 25 kilomètres de la capitale (*note B*). Pénétrée de rumeurs sinistres, l'opinion commence à écouter des voix inquiétantes, de ces voix qui se propagent dans les foules soucieuses. On supplie donc Pilsudski, à hauts cris, de voler au secours de Varsovie, ou, au moins, de prendre l'offensive immédiatement.

(*Note A*) La 8^e brigade de cavalerie, sous le commandement du général Karnicki, exécuta ce raid auquel prit part le colonel français Loir.

(*Note B*) Le 15, Radzymin fut repris par les Polonais, puis reperdu.

« Bien que cette angoisse me parût un non-sens absolu, a écrit Pilsudski, je n'en fis pas moins, en raison de l'angoisse qui régnait à Varsovie, une concession contraire au bon sens et à la raison, et, après un moment d'hésitation, j'avançai d'un jour la date du déclenchement de la contre-attaque. Je fis savoir au gouvernement que celle-ci commencerait le 16 août au point du jour » (*note A*).

Ainsi commence une bataille mémorable qui, au prix de pertes infimes, sauve la Pologne.

(*Note A*) Vide *l'Année 1920*, PILSUDSKI.

CHAPITRE XXI

VICTOIRE

Depuis bien des jours, Pilsudski n'a vécu que dans l'attente du moment où l'ennemi s'offrira à ses coups.

Sous les ordres des généraux Skierski, Zieliński et Rydz Smigly (*note A*), commandant les 4^e et 3^e armées, ainsi que le groupe de choc la préparation de l'offensive s'achève.

Derrière le Wieprz complice, les cinq divisions, appuyées de cavalerie, sont massées dans l'attente de la victoire. Pilsudski, en quelques jours, a su exalter le mordant de ses hommes, et restaurer leur moral. Des soldats aux chefs, un frémissement d'espoir anime l'armée.

Velus, décharnés, les soldats sont équipés au petit bonheur ; ils manquent de souliers, et il y a une pénurie extraordinaire d'uniformes et d'équipements (*note B*). Cepen-

(*Note A*) Skierski commandait la 4^e armée ; Zieliński la 3^e, Rydz Smigly, le groupe de choc (1^{re} et 3^e divisions d'infanterie, 4^e brigade de cavalerie).

(*Note B*) « J'observai une pénurie extraordinaire d'équipements et d'uniformes des troupes. A la 21^e division, près de la moitié des hommes défila devant moi, pieds nus. » (Vide *l'Année 1920, PILSUDSKI, p. 148.*)

dant, Pilsudski, sait qu'il peut absolument avoir confiance en eux ; ce sont des gueux, comme il se plaît souvent à les appeler (*note A*), mais des gueux terribles, entraînés à toutes les fatigues et à tous les efforts, capables du plus sublime dévouement.

Le 15 août, les Polonais prennent part à la fête de la Vierge ; rangés derrière leurs bannières, ils défilent devant Pilsudski ; ils sont dans un état d'exaltation farouche qui les élève au-dessus de leurs souffrances ; leur déploiement et leur allure sont magnifiques. Pilsudski en éprouve un mouvement d'orgueil et de fierté légitimes, qui se reflètent sur son visage. Solennellement, l'armée demande à la Vierge de sauver la Pologne ; on sent que chaque soldat a l'intuition que Pilsudski sera l'instrument du miracle que tous croient proche.

La 4^e armée et la 1^{re} division de la 3^e armée ont pour but de rompre et d'anéantir le groupe de Mozyrr en couverture de la XVI^e armée bolchevique, puis, de concert avec la 15^e division de la 1^{re} armée qui attaquera de front par la route Minsk-Mazowiecki, de prendre en revers l'aile gauche des Russes engagés devant Varsovie. A la 3^e armée échoit la tâche de protéger la manœuvre vers l'est, en attaquant la XII^e armée russe en direction de Brzesc.

A l'aube du 16 août, les troupes de Pil-

(*Note A*) « Je n'avais pas vu jusqu'à présent des gueux pareils, comme je les nommais, dans tout le cours de la campagne. » (*Vide l'Année 1920*), PILSUDSKI, p. 147.

sudski s'élancent à l'assaut. La 4^e et la 1^{re} division de la 3^e armée débouchent du Wieprz en trois colonnes ; elles attaquent sur la ligne Deblin-Zelechow-Kock-Parczew. Déconcerté par la soudaineté de l'attaque, surpris au moment où, en une longue colonne, il s'apprête à traverser la Vistule en aval de Deblin, l'ennemi est débordé, disloqué ; ses débris fuient en tous sens : c'est la débandade. Le soir, tous les objectifs polonais sont atteints, même dépassés.

En même temps, la 3^e armée (3^e division) attaque en direction de Wlodawa ; elle refoule la 58^e division russe de l'autre côté du Bug.

Le lendemain, continuant leur avance, les Polonais pénètrent profondément dans les positions ennemies. La 4^e armée atteint la grande route de Varsovie à Brzesc ; elle occupe Kaluszyn et Siedlce. A Kolbiel, elle tend la main à la 15^e division de la 1^{re} armée venant de la tête de pont de Varsovie.

Aussitôt, la XVI^e armée russe, livrant de front une dure bataille, tournée de flanc et attaquée par derrière, essaye de se dégager des mâchoires d'acier qui la menacent. Pris de panique, décimés, les Russes s'enfuient en désordre ; ils abandonnent canons et matériel. Malgré leurs efforts désespérés, la plus grande partie de leurs divisions ne pourront se libérer de l'étreinte des Polonais : elles seront anéanties ou dispersées, laissant un grand nombre de cadavres d'hommes et de chevaux gisant sur les bords des routes. Seules, quelques unités réussiront à

se faufiler à travers les colonnes des divisions polonaises en marche et se retireront dans la direction de Bialystok.

C'est alors seulement que le généralissime russe apprend la manœuvre de Pilsudski. Il sait déjà que ses communications avec la IV^e armée sont rompues et que la 5^e armée polonaise avance dans la direction de la Narew. Sentant que, grâce à la manœuvre de Pilsudski, ses armées risquent d'être complètement encerclées, il ordonne la retraite générale vers le nord-est.

Ainsi se termine une bataille qui coûte aux bolcheviques près de 40 000 soldats tués ou faits prisonniers, des centaines de canons, des milliers de mitrailleuses, des fusils et des munitions. Victoire qui décide du sort de Varsovie, refoule les Russes en désordre, et sauve l'Europe !

CHAPITRE XXII

EXPLOITATION DE LA VICTOIRE

Pendant que les Russes se débandent et d'instinct rétrogradent, s'efforçant par la fuite d'échapper aux Polonais, Pilsudski accourt à Varsovie. Il sent que, malgré sa victoire, la dépression n'a pas diminué et que, pour mettre la capitale à l'abri de tout danger, la tendance persiste à maintenir aux abords de Varsovie la plus grande quantité possible de troupes, au lieu de les lancer à la poursuite des Russes (*note A*). Furieux de voir ainsi compromettre une situation qui se dessine favorable, et résolu à tirer tout le fruit de sa victoire, il laisse penser et laisse dire, mais tranquillement il impose sa volonté.

Sans tarder, il regroupe ses forces afin de créer un groupe de poursuite qui coupera

(*Note A*) « Le non-sens fondamental de la bataille de Varsovie, découlant des suggestions d'un mois de revers et de désastres, était si fortement implanté à Varsovie qu'on avait les plus grandes difficultés à s'affranchir de ses conséquences. On s'accrochait aux plus minces manifestations de l'activité ennemie pour imaginer encore la possibilité d'un désastre. » (*L'Année 1920*, PILSUDSKI, p. 166.)

Pilsudski fait allusion au mouvement des troupes soviétiques dans les environs de Brodnica. La IV^e armée russe, ne sachant pas ce qui se passait sur ses derrières, continuait à avancer dans la direction du Corridor.

aux Russes la retraite sur Bialystok et finira par les encercler, et, le 18 août, lance son fameux ordre à l'armée polonaise.

La 5^e armée reçoit la mission de poursuivre la IV^e armée russe et de la couper de sa ligne de retraite, pendant que, à la 2^e armée reconstituée, échoit la tâche de s'emparer de Bialystok et d'attaquer par l'est les colonnes en retraite. Pilsudski dirige la 4^e armée sur Kaluszyn-Mazowieck ; il lui prescrit de pousser son aile droite en avant afin d'acculer les Russes à la frontière allemande ; il ordonne à la 1^{re} armée de marcher en direction de Lomza, et à la 3^e de continuer à jouer un rôle de couverture vers l'est en couvrant les régions de Lublin et de Chelm.

Le général Haller, qui commande le front nord, partage l'inquiétude qui subsiste dans bien des esprits au sujet de la IV^e armée russe. Il a donc rattaché la 1^{re} armée à la 5^e, sans que Pilsudski en soit prévenu. A cause de ces dispositions, la 1^{re} armée, au lieu de prendre comme objectif la ligne Lomza-Ostrolenka (*note A*), se dirige vers la Narew en direction de l'ouest afin de coopérer avec la 5^e armée. C'est une immense faute, dans quelque supposition que Haller se place, et

(*Note A*) « Le soir, le 19, quand la XV^e armée soviétique se repliait précipitamment vers l'est, notre 1^{re} armée entreprenait sa manœuvre ridicule du franchissement difficile de la Narew dans une direction exactement opposée, c'est-à-dire vers l'ouest. Cet ordre, qui était en contradiction flagrante avec mon ordre, fut provoqué par l'hypothèse que l'ennemi concentrerait deux armées, la IV^e et la XV^e, au nord de Ciechanow. » (*L'Année 1920, PILSUDSKI.*)

elle a, comme résultat, de réduire considérablement le succès de la poursuite. Néanmoins, Pilsudski, par son énergie, réussit à en atténuer les effets. Par un ordre spécial, il défend aux divisions de la 1^{re} armée, avec lesquelles il est en contact, de se conformer à l'ordre de leur commandant d'armée, et il les affecte à la 4^e armée. S'il ne peut ainsi transformer le désastre des armées russes en un écrasement définitif, dont l'État russe n'aurait pu se relever, Pilsudski, en tira, cependant, suffisamment parti pour assurer à la Pologne une victoire foudroyante. La XVI^e armée russe, la première atteinte par la contre-attaque polonaise partie du Wieprz, est presque complètement anéantie. Les III^e et XV^e armées se frayent un passage (*note A*) à travers la 2^e armée qui leur barre le passage dans un combat sanglant à Bialystok. Fortement éprouvées, deux de ses divisions se faufilent le long de la frontière de la Prusse orientale, perdant de nombreux prisonniers et tout leur matériel de guerre (*note B*). Partout, les fuyards sont si nombreux que, pour se défendre des

(*Note A*) Le 18, au matin, à Garwolin, l'état-major de la 4^e armée est subitement alerté ; on signale une brigade de Cosaques. Les gendarmes sont rassemblés, des barricades sont élevées. Heureusement, les cavaliers ne songent qu'à fuir. Les gendarmes montent en camions et se lancent à leur poursuite. » Vide général CAMON, *la Manœuvre libératrice du maréchal Pilsudski*.

(*Note B*) Par sa manœuvre, Pilsudski sauva la Pologne et au prix de pertes insignifiantes. Par contre, cette campagne malheureuse coûta aux Russes 150 000 hommes tués, blessés, prisonniers, des centaines de canons, des milliers de mitrailleuses, toutes leurs munitions.

vagues qui menacent de les submerger, les Polonais sont forcés de braquer leurs canons en tous sens. Quant à la IV^e armée, acculée à la frontière, elle est à peu près exterminée ; seules, quelques unités réussissent à passer en territoire allemand pour échapper à la mort.

Après Varsovie, c'est donc la déroute complète des Russes, puis, en septembre, la victoire du Niemen et celle de Szczara. Deux des armées rouges sont détruites, et deux autres, entamées. Pilsudski frappe sans discontinuer, jusqu'à ce que l'ennemi, désorienté, perde courage et se résigne à implorer grâce (*note A*).

(*Note A*) La paternité de la manœuvre de Varsovie a fait couler beaucoup d'encre ; et de nombreux Français et Polonais l'ont attribuée au général Weygand. Or, rien n'est plus contraire à la vérité. Le 21 août 1920, M. Paul Genty, correspondant de *l'Information*, interviewa le général à ce sujet. Il lui demanda s'il était vrai que, comme le prétendaient certains Polonais, c'était lui, Weygand, et non Pilsudski qui avait sauvé la Pologne.

Le général Weygand répondit avec vivacité :

« La magnifique victoire polonaise entraînera des conséquences d'une portée incalculable sur la situation internationale. Elle consolide l'État polonais. Mais, et je vous prie instamment de fixer sur ce point important l'opinion française, cette victoire, qui met Varsovie en fête, est une victoire polonaise. Les opérations militaires furent exécutées par les généraux polonais *suivant un plan polonais.* »

La France a, néanmoins, sa part dans la victoire, et les Polonais n'oublient ni les précieux conseils de Weygand ni les 1500 officiers et sous-officiers qui, en 1920, travaillaient dans les états-majors polonais ou, quelquefois, conduisaient les unités polonaises au combat.

N'oublions pas, toutefois, la Hongrie qui eut, elle aussi, sa part dans la victoire, au cours de l'année 1920, le gouvernement hongrois envoya à la Pologne les stocks de guerre suivants fabriqués en Hongrie : 48 millions de cartouches Mauser, 13 millions de cartouches Mannlicher et 240 cuisines roulantes.

CHAPITRE XXIII

AVANT LE COUP D'ÉTAT

Vainqueur, le général revient à Varsovie et adresse à ses soldats un dernier ordre d'adieux :

Soldats!

Vous venez de consacrer deux longues années, les premières de la Pologne libre, à de durs travaux et à des efforts sanglants. Vous terminez la guerre par de magnifiques victoires, et l'ennemi brisé par vous s'est décidé enfin à signer les préliminaires d'une paix ardemment désirée.

Soldats! Ce n'est pas en vain que vous avez peiné. La Pologne nouvelle doit son existence aux superbes victoires des puissances occidentales sur les puissances du partage. Mais, à peine était-elle née à la liberté, qu'elle a vu des mains avides se tendre vers elle, essayer de la maintenir dans un état d'impuissance qui devait faire de la Pologne ressuscitée un jouet aux mains des autres, le théâtre des intrigues du monde entier.

La nation polonaise a pris les armes et dans un gigantesque effort a créé une armée nombreuse et puissante.

C'est sur mes épaules, en tant que commandant en chef, c'est dans vos mains, en tant que défenseurs de la patrie, que la nation a placé la lourde tâche de protéger l'existence de la Pologne, de lui conquérir l'estime générale, de lui donner en toute plénitude la libre disposition de sa destinée.

Le soldat qui a tant fait pour la Pologne ne restera pas sans récompense. La patrie reconnaissante ne l'oubliera pas. D'énormes étendues ont été conquises, terres ravagées, presque transformées en désert par la guerre mondiale.

J'ai déjà proposé au gouvernement qu'une partie de ces terres soit attribuée en toute propriété à ceux qui les ont conquises et les ont fécondées de leur sueur et de leur sang. Fatiguée d'être abreuvée du sang de la guerre, cette terre attend une semence de paix; elle aspire après ceux qui transformeront le glaive en charrue, et je vous souhaite, dans votre besogne future, autant de victoires pacifiques que vous en avez remportées dans votre œuvre de guerre.

Soldats! vous avez fait la Pologne forte, sûre d'elle-même et libre. Vous pouvez être fiers et satisfaits d'avoir rempli votre devoir. Le pays, qui en deux ans a réussi à créer un pareil soldat, peut envisager tranquillement l'avenir.

Le même jour, il passe l'armée en revue et, acclamé par ses troupes, reçoit de leurs mains le bâton de maréchal.

Pour ses compatriotes, il est l'homme qui

réussit tout, à qui tout réussit, le seul Polonais qui ait la tête épique. Il est parvenu au faite de la gloire. Cependant, il est mécontent, désabusé ; la victoire n'a pas comblé ses vœux (*note A*). Toute sa vie, il a lutté pour rendre à la Pologne ses « frontières naturelles ». La gloire qu'il souhaite, c'est de réussir ce qui a échappé aux Kosciuszko et autres grands patriotes polonais. Cependant, malgré ses victoires, Minsk et Witebsk, Sluck et Kiev, ont cessé d'être polonais, et son rêve d'une fédération polonaise s'est écroulé. L'Ukraine et la Ruthénie Blanche restent en dehors de la patrie. Il se sent frustré des bénéfices de la victoire.

Malgré ces déconvenues, Pilsudski n'abandonne pas la partie. Pas un instant, il ne perd de vue son objectif. Ses plans sont toujours dirigés par le principe des frontières, mais c'est maintenant du côté de Vilno et de la Lithuanie qu'il cherche des compensations à ses déceptions à l'est. Vilno, la ville où il a passé son enfance, et la Lithuanie, sa province. Il est vrai que son gouvernement s'est engagé à renoncer définitivement à Vilno, mais cette promesse a été arrachée aux Polonais quand les Russes étaient aux portes de la capitale. Elle est donc sans valeur. En tout cas, c'est l'intérêt du pays

(*Note A*) Une décision du Conseil des Ambassadeurs du 15 mars 1925 prise en exécution du traité de Versailles a reconnu comme frontière de la Pologne et de la Russie la ligne tracée par le traité de paix polono-russe du 18 mars 1921 et comme frontière une ligne sensiblement identique à celle acceptée dans l'armistice de 1920.

qui est en jeu. Est-ce que cela ne passe pas avant tout et ne dissipe pas bien des scrupules? Dès lors, le projet de s'emparer de cette ville se précise dans son esprit; seulement, il agit prudemment et fait croire à l'opinion que c'est sans sa sanction que le coup de main s'est accompli. Maintenant, il est facile de reconstituer la suite.

Dans un éclair, Pilsudski voit le parti à tirer du fait accompli. Après un conseil des généraux, il fait venir Zeligowski, vétéran des légions et un de ses partisans les plus dévoués.

— « Il faut marcher immédiatement sur Vilno, lui dit-il, la situation l'exige, et vous vous rendrez maître de la ville, mais vous prendrez la responsabilité de votre acte. »

Perplexe, le général demande une lettre pour le couvrir. Malgré son dévouement au maréchal, il hésite à aller contre les ordres qu'il a reçus de Varsovie, mais Pilsudski refuse et invective violemment contre lui.

— « Je croyais possible de faire de vous un d'Annunzio, lui dit-il, mais je constate que vous n'êtes qu'une bête de somme! »

Pendant deux jours, tiraillé en tous sens, le général tergiverse; puis la pensée d'affronter de nouveau le terrible maréchal lui fait oublier ses scrupules. Il marche sur Vilno, refuse de négocier avec les Lithuaniens, et, le 9 octobre 1920, se saisit de la ville.

L'occupation de Vilno par les Polonais provoque à l'étranger de violentes protestations. Les chancelleries rédigent des rap-

ports ; ils rappellent au gouvernement polonais ses promesses. Devant ces attaques, Pilsudski feint de ne rien savoir. Il désavoue Zeligowski et déclare qu'il retirera ses troupes. Puis, les semaines s'écoulent sans que rien soit fait pour remédier à la situation. Peu à peu la controverse qui s'est engagée sur la question s'atténue ; tout rentre dans l'ordre. Vilno reste acquis à la Pologne.

Pendant toute cette période d'apprentissage politique, le maréchal ne se départit pas un moment de la ligne de conduite qu'il s'est tracée en acceptant la présidence. Il veut que la nation apprenne à se gouverner. Il laisse donc aux gouvernants toute la responsabilité et n'intervient que quand il le juge nécessaire, mais il ne tolère aucune ingérence dans la direction de l'armée ou dans la délimitation des frontières (*note A*).

La guerre terminée, les partis politiques oublient l'union sacrée et recommencent à briguer le pouvoir ; ils sacrifient le pays à leurs intérêts. Le 17 mars 1921, une nouvelle constitution est votée qui assure la prépondérance du Sejm, affaiblit le pouvoir effectif du président de la République, et produit une carence d'autorité à un moment où un gouvernement fort est de nécessité. Les nationaux démocrates, qui craignent la dictature de Pilsudski, espèrent se prémunir

(*Note A*) De son palais de Belvédère, le vieux maréchal continue à diriger la politique étrangère de son pays, et l'orientation que suit aujourd'hui la Pologne est inspirée par lui.

contre lui. Ils ne voient pas qu'ils ouvrent ainsi la porte à son intervention.

A partir de ce moment, les ministères se succèdent, convoitant le pouvoir, et la bataille des ambitions devient plus âpre, tandis qu'en butte à une crise financière aiguë et à un gâchis parlementaire progressif, le Parlement se débat dans de graves difficultés.

Après Witos qui, en juin 1921, remanie plusieurs fois son cabinet pour s'assurer une majorité plus stable, c'est Ponikowski, politicien aimable mais manquant absolument d'autorité. Pilsudski le tolère pendant quelques mois, puis se décide à intervenir, à précipiter un dénouement qui traîne. Le 8 juin, il lui fait comprendre qu'il ne possède plus sa confiance entière. Le président du Conseil, surpris, consulte ses amis, puis démissionne. Pilsudski accepte sa démission, mais profite de l'occasion pour préciser nettement son point de vue. Aux représentants des partis réunis pour délibérer, il fait la leçon et expliquer pourquoi toute collaboration avec Ponikowski lui est impossible.

« L'État, dit-il, est dans une situation des plus inquiétantes. Nous allons bientôt avoir de nouvelles élections. Il faut un gouvernement fort, capable de défendre l'autorité de l'État à l'intérieur et à l'extérieur pendant cette période dangereuse. J'estime que le cabinet Ponikowski manque totalement de force et d'autorité. Voilà pourquoi j'ai accepté sa démission. »

Mais le maréchal ne s'arrête pas là. Il demande que le Sejm donne une interpré-

tation définitive de ses pouvoirs. Il se sent critiqué par une presse perfide qui vante ses mérites, mais ne néglige aucune occasion de lui porter préjudice.

Possède-t-il, oui ou non, l'initiative en ce qui concerne la nomination du président du Conseil? Mis au pied du mur, alors qu'il aurait préféré ajourner une solution si importune, le Seym, après un long débat, adopte une résolution qui accorde à Pilsudski ce droit en principe, mais qui, en réalité, le rend illusoire.

— L'initiative en ce qui concerne la nomination du président du Conseil appartient en principe au chef de l'État; *mais, s'il ne fait pas de proposition, ou si sa proposition n'est pas acceptée par le Seym, ou par l'organe créé par lui (la Commission principale), c'est cet organe qui, à la majorité des voix, désigne le président du Conseil.*

Pilsudski répugne à être « l'ombre décharnée d'un roi fainéant »; il préfère abandonner le pouvoir plutôt que d'être ridicule; néanmoins, il fait un essai loyal de la situation qu'on lui impose. Appuyé par les gauches, il exerce son droit d'initiative, et, le 25 juin 1922, confie à son ami Sliwinski la mission de former un cabinet. Le nouveau ministère est vite constitué, mais son existence est précaire. Le 7 juillet 1922, il est renversé par une coalition des droites. Tout de suite, la course aux portefeuilles recommence. Tout s'arrange dans les coulisses où chacun sert ses amis. Désabusé, le maréchal renonce à l'initiative; mais, comme

le Seym lui impose maintenant comme candidat un député de droite, Korfanty, dont il ne veut à aucun prix, il déclare sans ambages qu'il se démettra prochainement de ses fonctions si cette candidature n'est pas retirée.

Son attitude résolue lui assure momentanément la victoire. Korfanty se désiste, abandonné par le groupe centriste qui l'a soutenu. De nouveau, Pilsudski prend l'initiative de la formation d'un cabinet. Le 31 juillet, Nowak, son candidat, assume le pouvoir. Il prépare de nouvelles élections ; mais, le 5 novembre, il se voit évincé par les droites qui gagnent 22 sièges et comptent maintenant 163 députés. Dès lors, les événements se précipitent, et le chaos politique ne fait que s'aggraver. Incurie administrative, intérêts nationaux négligés ou administrés avec incompétence, souvent même avec malhonnêteté. De plus en plus, le maréchal sent le néant du parlementarisme.

En attendant, les nouvelles Chambres se réunissent ; elles procèdent à l'élection du président de la République. A la surprise générale, Pilsudski ne pose pas sa candidature, quoique son succès soit assuré d'avance. Mais, dans un discours prononcé à l'Assemblée, le 14 décembre, il témoigne toute sa désapprobation du rôle effacé qu'on attribue au chef de l'État.

« La constitution, déclare-t-il, n'accorde au président que des pouvoirs insuffisants et mal définis. Quoique ce soit le chef de l'État qui constitue les gouvernements, ce sont les

ministres qui gouvernent. Comme il est irresponsable, tout ce qu'il fait doit être contresigné par eux. Il est donc constamment placé sous la tutelle des ministres. Ce n'est pas une exagération, mais même mes actes privés étaient surveillés et contresignés par eux quand j'étais président. Je ne pouvais jamais me dépêtrer des difficultés que j'avais avec les gouvernants qui prétendaient m'influencer. Je n'ai jamais pu supporter une tutelle. Il en est résulté que j'ai renoncé de mon côté à exercer une influence quelconque. Je disais à tous les gouvernements qui se présentaient à moi : « Vous êtes responsables, messieurs, même de mes actes. Gouvernez donc, je ne suis rien. Quant à l'armée, j'en ai déjà souvent parlé. Je dirai seulement que je n'ai jamais pu résoudre la contradiction existant entre l'existence en fait d'un commandant en chef et son oubli dans la constitution. Le chef de l'État est le chef de l'armée. Cependant, il lui est formellement défendu de prendre part aux délibérations des magistrats sous ses ordres pendant les plus dures épreuves qui puissent être subies par l'armée, c'est-à-dire pendant la guerre.

» Messieurs ! Comme vous pouvez vous en douter après ce discours, je vous remercie cordialement de m'avoir offert la candidature aux fonctions de président de la République, mais je ne puis me mettre en contradiction avec l'appel contenu dans ma proclamation à la Diète, *the right man in the right place*. Je ne crois pas être l'homme

qui convient aux fonctions imposées au chef de l'État par la constitution. Voilà pourquoi je refuse absolument la candidature que vous voulez bien m'offrir. »

Le 16 décembre, les partis de gauche et leurs alliés font élire comme président Gabriel Narutowicz, un ami de Pilsudski. Le 19 décembre, il est assassiné par un irresponsable. Excédés de l'anarchie politique qui croît, beaucoup de Polonais aspirent à l'ordre et ne le conçoivent que sous la forme d'une dictature. Ils supplient Pilsudski d'intervenir et de se jeter au secours de la Pologne qui s'enlise.

Quoique l'heure soit propice et qu'il soit profondément conscient du mécontentement des masses et des soldats, Pilsudski espère toujours ajourner une solution qu'il prévoit inévitable. Une dernière fois, il s'efforce de conjurer le destin. Revenu à Varsovie, il conseille à Rataj, président du Sejm et président de la République par intérim, d'appeler au gouvernement le général Sikorski.

L'Assemblée nationale élit président de la République Stanislas Wojciechowski, homme estimable et candidat des gauches ; cependant, la crise continue à sévir, et les tractations politiques deviennent de plus en plus cyniques.

Le nouveau gouvernement nomme Pilsudski chef d'état-major général de l'armée, mais il est renversé en mai 1923 ; puis, après de laborieuses tractations avec les droites, Witos revient au pouvoir, reniant ainsi tout son passé politique.

Dégoûté, le maréchal démissionne, il quitte l'armée, et, le 3 juillet, à l'hôtel Bristol, prononce un retentissant discours.

« L'enjeu principal de la lutte politique qui se déroule en Pologne, dit-il, est le pouvoir personnel intéressé. La République retourne à ses mauvaises mœurs d'antan. Nous allons à l'abîme, au désordre et au chaos. Il faudra de grands efforts, messieurs, pour nous faire rentrer dans le chemin du renouveau moral. »

Puis, avec un cœur désabusé, comme s'il n'en savait pas déjà assez sur les hommes, il quitte Varsovie et se retire dans sa propriété à Sulejowek, attendant les événements qu'il sent proches.

Exilé.

Exilé volontairement, Pilsudski vit à Sulejowek. Vie de simplicité : la famille, quelques amis, les échecs, l'éducation de ses filles, le jardinage. Il se tient à l'écart, rédige de longs articles sur la guerre, et feint d'ignorer le marasme dans lequel se débat le pays. Un mystère plane sur sa maison qu'entourent toujours des soldats dévoués qui craignent un attentat. Chaque fois que Varsovie croit sa retraite définitive, il dérouté les prévisions, il accourt à la capitale et oblige le gouvernement à abandonner une mesure qu'il croit néfaste. Pour le moment, il laisse s'aggraver la situation et les rivalités de partis. « La nation doit souffrir et mûrir, » dit-il ; mais il ne tolère pas qu'on touche à l'armée, sau-

vegarde de la Pologne. Il prétend être consulté sur toutes les nominations d'officiers généraux.

En novembre 1925, son impatience longtemps refoulée déborde. Les droites au pouvoir lui enlèvent ses droits ; ils proposent de nommer au ministère de la Guerre un général (Sikorski) qui lui est hostile. Rompant son exil, Pilsudski accourt à Varsovie. Il se présente au Belvédère chez le président de la République et appelle son attention « sur le danger de ne pas tenir compte des intérêts moraux de l'armée ». Le lendemain, 20 généraux et 400 officiers lui rendent visite à Sulejowek. Ils l'acclament avec enthousiasme. Le général Orlicz Dreszer termine son discours par ces mots : « Nous voulons que tu saches, maréchal, que nous ne te présentons pas des compliments banaux de circonstance, mais que nous t'offrons, non seulement des cœurs reconnaissants, mais des épées sûres et trempées dans la victoire. »

La menace, quoique déguisée, produit son effet, et Pilsudski impose ainsi la nomination de son ami Zeligowski au ministère de la Guerre. La crise n'en continue pas moins. Elle paraît insoluble. Le trésor est vide, réduit aux expédients ; le zloty, qui, pendant quelques mois, s'est maintenu au pair, s'est maintenant affaîssé sous le coup d'une balance commerciale déficitaire ; un immense découragement envahit les cœurs. Pilsudski voit alors se précipiter les événements. Comme le Sejm, dans son aveuglement et sa fatuité, refuse à tout prix d'abandonner ses préro-

gatives, les droites projettent un coup — c'est la dictature qu'ils visent — pour s'assurer la victoire. Ils commencent par éliminer de l'armée tous les partisans du maréchal. Tout de suite, Pilsudski prend son parti; il se décide à l'essai de la force. Le 11 mai, il déclare :

« Il m'est impossible de parler longuement, car je ressens un supplice non seulement physique mais moral. J'ai prouvé que je suis adversaire de la violence, pendant que je détenais le poste de chef de l'État. Après une lutte acharnée avec moi-même, je me suis résolu à l'essai de la force. Je ne considère pas la crise comme terminée. J'entre en lutte contre le mal qui ronge l'État, contre les partis déchaînés qui ne cherchent que profits égoïstes et qui oublient l'intérêt général. »

CHAPITRE XXIV

« MARCIA SU VARSOVIA »

Cependant qu'à Varsovie, un vent de guerre souffle dans les rues et que le gouvernement, sentant l'orage, se décide à arrêter Pilsudski, ses amis le préviennent que, s'il ne se hâte pas, les droites mettront leur plan à exécution. Tout de suite, le maréchal se décide à agir. A tout risque, il va jusqu'au bout de son idée : renverser le gouvernement afin de rétablir l'équilibre entre le pouvoir législatif et l'exécutif.

Il sait que l'armée lui est fidèle. Il sait aussi qu'il peut compter sur des intelligences et des concours à Varsovie. Néanmoins, le départ de Sulejowek est préparé avec autant de soin que sa campagne contre les Russes, Toujours il est fidèle à son principe que le hasard non secondé n'apporte pas la victoire.

Le 12 mai, branle-bas de départ.

Pilsudski fait manger ses troupes à deux heures. A trois heures, il prescrit de battre la générale, et, montant dans une voiture ouverte, conduit sa petite armée à Varsovie.

En tenue de campagne, il est escorté de douze uhlands. En tout, deux milliers de fantassins et un escadron de cavalerie. Sa meilleure arme, ce sont toutefois les souvenirs de gloire qu'il incarne, la légende qu'il s'est créée parmi les masses. Il est conscient que l'absence, au lieu de nuire aux idoles populaires, ajoute en réalité à leur prestige.

A quatre heures, la petite armée arrive à Praga, faubourg de Varsovie. Devant elle, les méandres de la Vistule comme un fabuleux ruban de moire et le pont Poniatowski long d'un kilomètre et flanqué de deux tourelles grisâtres ; à l'arrière-plan, la cathédrale de Saint-Jean, impressionnante dans son austérité, et la célèbre colonne de Sigismond. Pilsudski descend de voiture et adresse quelques brèves paroles au groupe d'officiers qui sont venus de Varsovie pour l'assurer du concours de leurs régiments ; il se rend maître des deux têtes de pont, pendant que le gouvernement alerté délibère et concentre hâtivement sur la rive gauche toutes les troupes qui lui sont restées fidèles.

Inquiet, et sentant tout le tragique d'une lutte armée contre un vieil ami qui lui est cher, mais résolu à faire son devoir, Wojciechowski tente une suprême démarche pour éviter un conflit. A quatre heures et demie, son auto l'attend devant le perron du palais royal. Exsangue et cassé en deux, sa barbe blanche tremblant d'émotion, le président de la République monte dans sa voiture et se fait conduire au pont. Il inspecte les troupes et envoie un message

au maréchal, l'invitant à une conférence.

Escorté d'un groupe d'officiers, Pilsudski traverse le viaduc. Il a un air farouche et décidé, le pas d'un homme choisi par le destin. Ainsi, portant en lui l'odeur de l'insurrection, paraît-il devant celui qui naguère l'aide à éditer l'*Ouvrier*. Devant lui sont alignés les régiments du gouvernement, baïonnettes au canon... et, derrière la troupe et les mitrailleuses pointées sur le pont Ponia-towski, la foule des curieux qui veulent voir le *Dziadek* (Grand-Père) de la légende.

Un silence impressionnant plane sur les quais, le silence de ces événements qui transforment la vie des hommes. Le maréchal est conscient qu'une grosse partie va se jouer, mais il se sent sûr de la victoire.

Le président va à sa rencontre et lui offre la main ; mais, comme Pilsudski, fait semblant de ne rien voir, il se redresse et d'un air glacé, lui dit :

— Maréchal, la République n'abdiquera jamais devant des rebelles. Retirez immédiatement vos troupes.

— Mon cher président, répond le maréchal, rien n'est plus facile. Que le ministère Witos démissionne, et je me retire.

— Impossible. Le gouvernement Witos a été élu légalement. Je vous prie de vous retirer.

A ces mots, le front de Pilsudski se rembrunit ; ce ton cassant et cette assurance l'impatientent. Il fronce les sourcils et lance son ultimatum :

— Très bien. Si c'est ainsi, je saurai agir.

Je prendrai Varsovie et forcerai le gouvernement à démissionner.

Tremblant, sa voix entrecoupée de sanglots, le président balbutie :

— Nous nous opposerons de toutes nos forces. Nous vous contraindrons à vous soumettre. C'est moi, président de la République qui vous le dis.

Mais Pilsudski ignore ces bravades et domine le débat qu'il termine en faisant appel au canon. Tant pis si c'est la lutte. Le sort en est jeté!... Sous la broussaille de ses sourcils, ses yeux lancent des éclairs. Il se tourne brusquement vers le fantassin le plus proche. Et, comme Napoléon au défilé de Laffrey, il lui dit :

— Vas-tu tirer sur le premier maréchal de Pologne?

Bouleversé, le jeune soldat sent ses jambes fléchir. Il baisse les yeux. Il est conscient d'une humiliation profonde. Que n'est-il à mille lieues de là?

Le maréchal jette alors un dernier regard vers Wojciechowski, puis il se retourne, et, d'un pas qui résonne dur sur les dalles, revient à Praga suivi de ses officiers.

De l'autre côté du fleuve, la ville semble morte. Un silence profond y règne ; puis, soudain, on entend du côté du pont les pas étouffés d'une patrouille que suit une salve de mousqueterie. Les troupes gouvernementales attaquent la tête de pont. Ainsi commence une bataille qui devait durer trois jours et se terminer par le triomphe de l'insurrection.

La bataille est rude et sans merci. Mais les forces en présence deviennent d'heure en heure de plus en plus inégales. Des régiments entiers font défection au gouvernement ; ils se rallient à Pilsudski. Les socialistes proclament la grève générale. Désormais, les chemins de fer ne transportent plus que les troupes qui sont fidèles au maréchal.

Pendant que le cabinet délibère et affecte un optimisme injustifié, Pilsudski prend ses dispositions et déclenche son attaque. Le 12 mai, ses troupes rejettent les troupes gouvernementales du centre de la ville ; le 13, sentant le souffle de la défaite, Rataj, le président de la Chambre, voit Pilsudski au nom du gouvernement ; il essaye inutilement d'entrer en négociations avec lui. Le 14, l'École des officiers, dernière clef de la défense, tombe entre les mains des rebelles, après une résistance opiniâtre. Dès lors, la partie est jouée ; toute la capitale est dans les mains du maréchal. Le cabinet Witos démissionne ; le président Wojciechowski se démet de ses fonctions. On tend la dictature à Pilsudski, on la lui met dans les mains ; quoique le coup d'État parlementaire ait pris toute l'allure d'un coup de force militaire, le peuple ne regarde pas de si près ; il veut être gouverné ; il sent que, seul, Pilsudski peut lui donner la prospérité qu'il désire.

Déjouant les prévisions, le maréchal refuse le pouvoir et se contente de choisir lui-même le ministère. Le 15 mai, le cabinet Bartel se constitue. Dans la nouvelle combinaison,

Pilsudski assume les fonctions de ministre de la Guerre. Fidèle à son programme, il laisse gouverner la démocratie ; mais, à partir de ce jour, il lui tient la dragée haute. A tout prix, il veut empêcher le glissement du parlementarisme vers le chaos et l'impuissance. Néanmoins, il n'aura plus recours à la force, et la dictature qu'il continuera à exercer sera une dictature morale. L'Assemblée a compris la leçon ; elle sait qu'elle n'est qu'un jouet entre ses mains. Jamais, donc, elle ne contestera ses volontés au delà des paroles.

CHAPITRE XXV

OPINIONS

Pilsudski estime que les systèmes politiques naissent et vivent comme les hommes. Quand leurs capacités créatrices sont épuisées, elles perdent leur efficacité et s'éteignent. C'est alors qu'il faut imposer à la nation de nouvelles directives et trouver de nouvelles formules. Il ne faut jamais transiger avec l'esprit de l'époque ni se contenter de palliatifs qui ne mènent à rien.

La dictature s'impose dès qu'on ne voit plus dans la conduite des affaires la continuité, l'autorité et l'unité qui sont les marques de la volonté consciente et organisée de l'opinion. Cette dictature est corrective ; elle remet les choses au point ; elle est dirigée contre la tyrannie des partis et la pression qu'ils exercent au service de leurs intérêts ; elle devient inévitable du jour où les trois éléments du pouvoir : le président de l'État, le gouvernement et le Parlement ne travaillent plus en harmonie.

Pilsudski, cependant, est hostile à toute contrainte. Il lui tient au cœur de ne jamais imposer des solutions qui n'auraient pas

auparavant été assimilées par l'opinion publique. Avant de passer à l'action directe, il pose toujours le problème devant la nation et s'efforce de la gagner à son point de vue. Son prestige, d'ailleurs, est si puissant que l'opinion finit toujours par suivre l'impulsion qu'il lui a donnée. Le coup d'État de 1926 en fournit un exemple éclatant. Avant la marche sur Varsovie, Pilsudski, le 11, avait mis les Polonais au courant de la situation et des dangers qu'elle présentait. Aussi sentait-il que le coup de main qu'il projetait recevrait l'adhésion certaine de la majorité de ses compatriotes. Notons aussi que la *Marcia su Varsovia* était si bien dans le sens des choses que le Parlement, quoique attaqué par le maréchal, s'empressa quinze jours plus tard de l'élire président de la République (*note A*).

Pilsudski est partisan d'un régime fort, organisé avec méthode et pour le bien de tous. Il voudrait que l'État fût dirigé comme toute grande entreprise commerciale ou industrielle. Sa conception politique ne dérive pas spécialement de telle ou telle école. Il n'est pas doctrinaire, cependant sa théorie de la séparation des pouvoirs se rapproche dans une certaine mesure de celle de Salazar et de Mussolini.

(*Note A*) L'Assemblée nationale élut Pilsudski président de la République par 292 voix contre 193, le 31 mai 1926. Mais le maréchal refusa d'accepter cette fonction. « Je me vois, dit-il, alors, encore une fois obligé de déclarer que je ne puis vivre sans travailler directement, alors que la constitution existante rend impossible tout travail de ce genre au président. » (Discours à l'occasion de son élection).

Il a en horreur l'esprit de parti parce qu'il sent que les partis n'existent, en général, que pour satisfaire aux intérêts et aux convoitises de quelques personnes.

C'est pourquoi il désire répartir le pouvoir de sorte que l'on ne puisse plus confondre l'État avec les partis ni permettre aux factions de s'entendre à leur propre bénéfice pour rendre impossible l'existence de tout gouvernement qui serait en dehors des partis.

« Il faut, dit-il, répartir les pouvoirs de façon que les trois moteurs de la centrale politique ne s'entravent plus mutuellement ; il faut que chaque moteur puisse agir librement dans son secteur.

» Rendez au Parlement le rôle purement législatif qui lui appartient, et mettez-le dans l'impossibilité d'empiéter sur les fonctions de l'exécutif. La mentalité des cliques, clubs et partis doit disparaître, si nous voulons vraiment entrer dans une période de rénovation. J'ai fait la guerre aux coquins, à la canaille, aux assassins et aux voleurs, et, cette lutte, je la mènerai jusqu'au bout. La Diète et le Sénat ont trop de privilèges, et il faudrait que ceux qui sont appelés à gouverner eussent plus de droits. Le Parlement doit se contenter de son rôle législatif. Donnez aux gouvernants la possibilité de répondre de leur œuvre. Or, avec nos mœurs actuelles, la formation même du gouvernement dépend actuellement, non du président, mais, comme nous l'avons vu récemment, des délibérations longues et in-

terminables des clubs, cliques de conventionnels au petit pied, si bien que les ministres, par exemple, c'est un fait incontestable, outre leurs talents pour diriger les affaires de leur département, doivent posséder : 1^o un talent d'orateur parlementaire ; 2^o un don particulier pour les intrigues de couloir ; 3^o un don particulier pour concilier entre elles les exigences des cercles et des groupes, et même celles des députés pris individuellement

» A ce travail, qui n'a rien de commun avec les affaires de son département, le ministre doit consacrer tant d'heures et d'efforts qu'il lui est impossible, — d'après toutes les observations faites à ce sujet, — d'accorder plus d'une demi-heure par jour au travail, dont il est censé être responsable. Ce temps, il ne peut l'augmenter que si, par bonheur, la Diète et le Sénat sont en vacances.

» C'est alors, seulement, que les gouvernements peuvent réellement prendre connaissance des affaires de leur département et se dire qu'ils sont réellement responsables. Il nous faudra donc réformer afin de libérer le gouvernement de ces entraves et de ces obligations.

» Quant au rôle de chef de l'État, je suis arrivé à cette conclusion que son œuvre essentielle est de régulariser le travail suprême de l'État ; en d'autres termes, le président, en tant que magistrat suprême de l'État, doit s'efforcer de maintenir l'équilibre et l'harmonie de l'ensemble, en dépit des frictions, voire des luttes intestines des

partis. Il faut que la constitution lui donne des droits directs sur chacun des ministres comme sur la Diète et le Sénat ; c'est-à-dire, le président doit pouvoir, non seulement dissoudre les Chambres, mais aussi constituer un gouvernement sans pression aucune. Ne lui imposons pas la manière dont il prendra une conscience claire de la situation, ni le choix des moyens, chaque fois qu'il aura une décision à adopter, ou une crise à résoudre. Soustrayons ainsi la formation du gouvernement à l'influence de la Diète. Il est possible, sans doute, que le président se trompe en choisissant de lui-même, mais cette erreur est plus facile à rectifier que si le gouvernement, à peine formé, se voit lié à de nombreuses obligations envers les clubs et les partis. »

Voilà, résumée brièvement, la conception politique du dictateur, et, dans l'accomplissement de son œuvre réformatrice, Pilsudski, grand réalisateur et sincère patriote, a mis tout son génie et toute la constance de son effort. Mais il n'a jamais oublié que pour rendre son travail durable, il fallait aussi rénover l'individu. C'est à ce travail qu'il s'est appliqué, tout en restant en dehors de la vie parlementaire.

ÉPILOGUE

La dictature que Pilsudski exerce en Pologne ne peut se comparer à aucune autre. Le maréchal est dictateur moral du pays, et, qu'il soit président du Conseil ou ministre de la Guerre, sa décision est loi. On peut le discuter, l'attaquer, le haïr même. Son prestige n'en est nullement diminué. Personne ne le met en question.

Depuis 1926, les occasions n'ont pas manqué où il aurait pu saisir le pouvoir dictatorial, mais chaque fois il a refusé de l'exercer ; il s'est contenté du rôle d'arbitre et d'inspirateur. Animateur, il l'est, suivant la formule traditionnelle, mais il n'a jamais prétendu fonder un régime nouveau. Il ne désire qu'une chose : assurer la prospérité de la Pologne, l'adapter, en somme, aux conditions changeantes de la vie nationale. Personne n'a été plus patriote que lui.

En 1926 et en 1930, il constitue un cabinet et fait un essai nouveau du parlementarisme. Il laisse fonctionner les organes de la démocratie, se plie à leurs exigences, et se contente, momentanément, de faire passer trois mesures d'un intérêt capital. Le 22 juillet, le Sejm vote une nouvelle loi constitu-

tionnelle, qui donne au chef de l'État le droit de dissoudre les Chambres avant le terme de leur mandat légal, ainsi que le pouvoir de légiférer par décrets-lois entre la dissolution et la réunion du nouveau Parlement. D'autre part, la Chambre limite à cinq mois la session budgétaire et donne au chef de l'État le pouvoir de promulguer lui-même le budget proposé, au cas où il ne serait pas voté dans ce délai. Grâce à la direction efficace de Pilsudski, les gouvernements dont il fait partie ou qu'il préside, accomplissent un immense effort de reconstruction économique et politique.

La situation monétaire s'assainit, le zloty se stabilise ; l'armée se libère de toute influence politicienne, et le prestige du pays à l'étranger s'accroît considérablement.

Le maréchal, toutefois, ne s'accommode que difficilement de l'esprit de parti qui domine à l'Assemblée. Il sent que les chicanes parlementaires retardent les solutions indispensables ; il constate que, le pouvoir exécutif étant, malgré ses réformes, à la merci du Sejm, les ministres perdent les neuf dixièmes de leurs forces à cause des *pacta conventa* conclus avec les groupes dont ils dépendent et devant lesquels ils sont responsables. C'est ce qui explique pour quoi, à plusieurs reprises, son impatience, longtemps refoulée, déborde, et que son contact avec la Chambre soit souvent des plus rudes. La séance où, président du Conseil, il se présente devant le Sejm, ganté, chamarré, armé, frappant du talon le plancher de la tribune, et avec-

tivant violemment contre les députés restera historique dans les annales parlementaires, non comme un combat, mais comme une exécution. Elle dénote à quel point le maréchal est fatigué de la turbulence et de l'instabilité qui, pendant de longues années, caractérisent la vie parlementaire nationale (*note A*).

A partir de 1928, Pilsudski fonde dans le Sejm un bloc de collaboration avec le gou-

(*Note A*) Je me permettrai de citer une partie de l'allocution faite par Pilsudski en 1926 aux représentants des partis de la Diète. Elle résume son attitude à la Chambre.

« La dernière fois que j'ai été au Belvédère voir M. Wojciechowski, il m'a fait beaucoup de peine, c'était un homme vieilli par suite des manigances de la Diète et du Sénat. A mes exhortations de résister aux influences de parti, il a répondu qu'il voudrait bien leur résister mais qu'il sentait qu'il succomberait. Voilà les conditions que l'on fait aux hommes que l'on choisit comme représentants de l'État.

» Les circonstances sont devenues telles que je pouvais vous envoyer promener et ne pas vous admettre dans la salle de l'Assemblée nationale, mais je veux voir si l'on peut gouverner en Pologne sans le fouet. Je vous avertis que la Diète et le Sénat sont des institutions abhorrées de la nation. Essayez encore une fois, vous serez libres. Vous pourrez librement choisir le président ; je l'ai garanti et je tiendrai parole, mais je vous préviens : ne lui imposez pas des conventions de partis ; le candidat à la présidence doit se tenir au-dessus des partis ; il doit représenter la nation tout entière. Sachez que dans le cas contraire, je ne défendrai, ni la Diète, ni le Sénat, quand la rue sera maîtresse du pouvoir. Un homme ne peut gouverner en Pologne sous la terreur des gredins, et je ne le tolérerai pas.

» Mon programme est de faire la chasse aux gredins et de frayer la voie à l'honnêteté.

» J'attendrai, mais je vous certifie, messieurs, que je ne changerai pas. Il faut s'élever au-dessus des intérêts de parti, permettre à l'État et à celui qui sera élu de respirer. L'élu doit être un homme d'honneur ; ce ne doit pas être un individu avide de gagner quelques sous. Quant à moi, je le répète une fois de plus, je ne changerai pas. Je poursuivrai les voleurs. *Réfléchissez à mes paroles, messieurs, et méditez-les bien.* »

vernement, composé de tous les partis, et grâce auquel il améliore le statut politique et renforce le pouvoir exécutif. Il fait voter par l'Assemblée une nouvelle loi qui raffermirait sensiblement la position du président de la République, quoique à cette mesure ne se borne pas son activité constitutionnelle. De plus en plus, il sent que son œuvre ne sera terminée que le jour où, disposant d'une majorité de deux tiers des voix, il pourra réviser radicalement la Constitution. Le 26 janvier 1934, son vœu s'exauce, et la révision s'accomplit, selon ses directives. Désormais, terré et laconique, le maréchal se tient à l'écart, tout en ayant l'air de se réserver pour les journées critiques qu'il prévoit encore pour la Pologne, mais il n'en continue pas moins à jouer le même rôle d'arbitre et d'animateur dans tous les domaines. Quels que soient les ministres qui dirigent la politique polonaise, c'est, en somme, Pilsudski qui tient les rênes, et les gouvernements qui se succèdent à Varsovie ne sont que les instruments d'une politique désintéressée, dont le mot d'ordre est : *La Pologne d'abord*. Ceci explique le traité avec l'Allemagne et l'attitude de la Pologne au Pacte à quatre, et aussi, pourquoi la politique étrangère du pays, depuis des années, n'a fait que suivre la courbe dessinée par le maréchal.

Telle a été jusqu'ici la carrière de Pilsudski, socialiste et militaire, démocrate autoritaire, sauveur de la Pologne et demiurge politique et guerrier, dont le nom

restera aussi aimé et vénéré de ses compatriotes que celui de Kosciuszko. L'homme qui l'a parcourue n'a que soixante-cinq ans. Celle qu'il lui reste à parcourir est cachée par le voile du destin. Néanmoins, une chose est certaine. Son action passée autorise à lui faire confiance. Il a un profond sens des réalités, surtout en ce qui concerne les États qui l'entourent ; il comprend la mentalité des Polonais et ce qu'il peut attendre d'eux. Tout fait donc prévoir qu'il réussira à résoudre heureusement la crise de croissance que traverse actuellement son pays. Tant qu'il vivra, les destinées de la Pologne seront en bonnes mains. Inspirée par lui, la politique polonaise sera toujours une politique de paix et de concorde, fondée sur les traités.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages,
AVANT-PROPOS.....	I

PREMIÈRE PARTIE

CHAP.	I. — Le pays et sa formation.....	1
—	II. — L'homme et sa formation.....	11
—	III. — Enfance et jeunesse.....	18
—	IV. — Attentats.....	29
—	V. — En exil.....	41
—	VI. — Action insurrectionnelle.....	49
—	VII. — Imprimeries clandestines.....	56
—	VIII. — Prison et évasion.....	70
—	IX. — Guerre de guerillas.....	76
—	X. — La révolution qui menace.....	92
—	XI. — Préparations.....	104

DEUXIÈME PARTIE

—	XII. — 1914, premiers combats.....	109
—	XIII. — En retraite.....	121
—	XIV. — Politique de guerre.....	130
—	XV. — Difficultés avec l'Allemagne.....	142
—	XVI. — Chef d'État.....	157
—	XVII. — Premiers pas.....	174
—	XVIII. — L'illusion parlementaire.....	181
—	XIX. — Attaque et contre-attaque.....	192
—	XX. — Bataille de Varsovie:.....	199
—	XXI. — Victoire.....	214
—	XXII. — Exploitation de la victoire.....	218
—	XXIII. — Avant le coup d'État.....	222
—	XXIV. — <i>Marcia su Varsovia</i>	235
—	XXV. — Opinions.....	241
ÉPILOGUE.....		246

